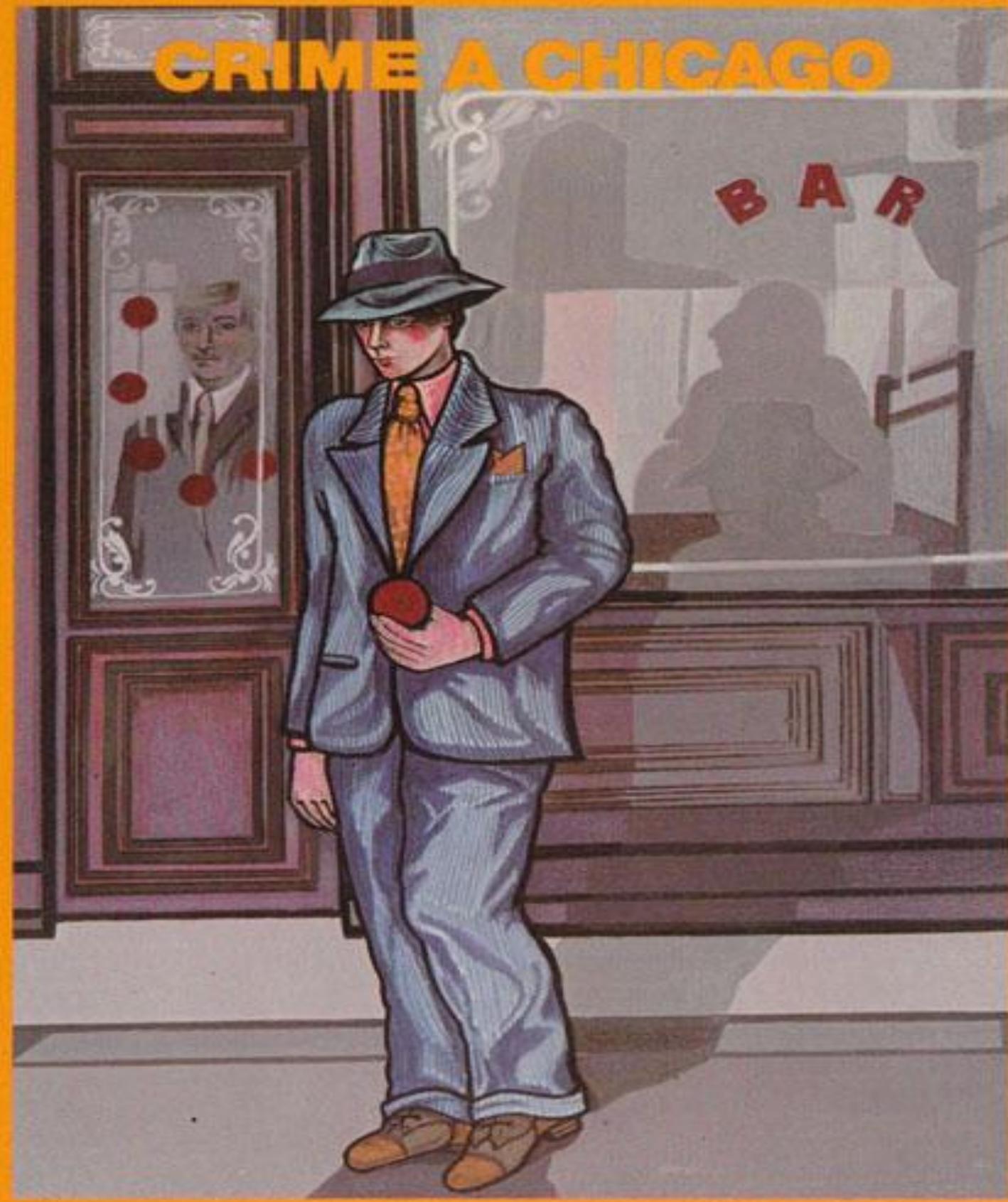


# FREDRIC BROWN

## CRIME A CHICAGO



Clancier-Guénau

FREDRIC BROWN

# CRIME À CHICAGO

*Traduit de l'américain  
par ROBERT SAINT-PRIX*



*Titre original :  
The Fabulous Clipjoint*

© Éditions Clancier-Guénaud, 1982  
pour la traduction française.  
ISBN 2-86215-028-2

# CHAPITRE I

Dans mon rêve, je passais la main à travers la vitre d'un bric-à-brac, celui de North Clark Street et j'essayais de palper un trombone d'argent. Les autres objets, je ne les voyais pas distinctement.

Un chant me fit tourner la tête, arrêter mon geste : c'était Gardie qui chantait, tout en sautant à la corde. Comme elle faisait encore avant de commencer ses études secondaires, c'est-à-dire l'année dernière. Maintenant, elle se poudrait, mettait du rouge à lèvres, ne pensait plus qu'aux garçons. Âgée de quinze ans à peine, elle était ma cadette de trois ans et demi. Toute fardée, dans mon rêve, elle sautait à la corde et chantait à pleine voix : « Un, deux trois, O'Leary ; quatre, cinq, six, O'Leary ; sept, huit... »

Je m'éveillais progressivement. C'est drôle, quand on est comme ça, un peu ceci, un peu cela. Le vrombissement du métro aérien fait presque partie du rêve, lui aussi, quelqu'un marche dans le couloir, on entend le tic-tac du réveil, posé par terre, le tic-tac qui va finir en explosion...

Je l'arrêtai et me remis sur le dos, mais en gardant les yeux ouverts pour ne pas me rendormir. Le rêve se dissipa. J'aimerais bien avoir un trombone, c'est sans doute pour cette raison, que j'en ai rêvé. Pourquoi Gardie m'est-elle apparue, pour me réveiller ? Il faut me lever. Papa n'était pas encore rentré hier soir quand je me suis couché, il a dû se soûler et ne sera pas facile à réveiller, ce matin.

J'aimerais bien ne pas aller travailler. Prendre le train pour Janesville, pour aller voir mon oncle Ambroise, le forain. Je ne l'ai pas vu depuis dix ans, j'en avais huit, alors. Papa parlait de

lui, hier, il dit à maman que son frère Ambroise était avec la foire Hobart, en représentation à Janesville cette semaine ; la foire n'approcherait pas Chicago de plus près, et papa dit qu'il voudrait bien prendre un jour de vacances pour aller à Janesville.

Et maman (qui n'est pas ma vraie mère, mais ma belle-mère) avait pris son air agressif pour dire : « Pourquoi veux-tu aller voir ce vaurien ? » Papa n'avait pas réagi. Maman n'aimait pas l'oncle Ambroise, c'est pour cette raison que nous ne l'avions pas vu depuis dix ans. Moi, je pourrais y aller, mais cela ferait des histoires. Je pensai comme papa : cela n'en valait pas la peine.

Il faut bien se lever. Je me jetai hors du lit, pour m'asperger le visage, dans la salle de bains, pour bien reprendre mes esprits. Je faisais toujours ainsi : je réveillais papa ensuite et préparais le petit déjeuner pour nous deux, pendant qu'il s'habillait. Nous partions ensemble au travail : papa était linotypiste et il m'avait fait entrer comme apprenti dans la même imprimerie, la Elmwood Press.

À sept heures du matin, il faisait déjà une chaleur tropicale. On avait peine à respirer. Cela promettait, songeai-je, en achevant de m'habiller.

Sur la pointe des pieds, je longeai le couloir pour atteindre la chambre à coucher de papa et maman. La porte de la chambre de Gardie était ouverte et je la vis qui dormait sur le dos, les bras écartés ; son visage sans fard avait une expression enfantine, un peu hébétée.

Mais le reste était mieux. Comme il faisait chaud, même la nuit, elle avait ôté sa veste de pyjama, et ses jeunes seins se dressaient, ronds et fermes. Plus tard, ils deviendraient peut-être un peu lourds, mais ils étaient très beaux maintenant et elle le savait. D'où son goût pour les tricots très ajustés, qui les mettaient en valeur.

Elle grandit vite, pensai-je. La porte ouverte ? C'était voulu, certes, dans l'espoir que je la voie ainsi dévêtu. Car elle n'était pas ma sœur, elle était la fille de ma belle-mère. J'avais huit ans au moment du second mariage de papa, et Gardie n'était qu'une gosse de quatre ans. Ma vraie mère était morte.

Gardie ne perdrait pas une si belle occasion de me tenter. Elle serait ravie de me voir mordre à l'hameçon, rien que pour le plaisir de me repousser et de faire un esclandre !

Je ne m'attardai pas devant sa porte et l'envoyai au diable. Que faire d'autre ?

Dans la cuisine, je mis la bouilloire au feu pour le café, puis je revins à la chambre de mes parents et je frappai doucement sur la porte, attentif au moindre bruit, témoignant que papa avait entendu.

Mais rien ne vint. Cela signifiait qu'il me faudrait entrer et le réveiller. J'avais horreur d'entrer dans leur chambre. Mais que faire ? Je frappai encore et comme rien ne vint, j'ouvris la porte.

Papa n'était pas là.

Sur le lit, maman dormait seule, tout habillée. Elle portait sa plus belle robe, celle en velours, toute fripée maintenant. Fallait-il qu'elle soit soûle pour se coucher ainsi, sans se dévêter ! Ses cheveux étaient décoiffés, du rouge à lèvres maculait l'oreiller. La pièce empestait l'alcool, je vis une bouteille presque vide, sur la coiffeuse.

Un coup d'œil me suffit pour constater que papa n'était pas là. Les souliers de maman gisaient au milieu de la pièce, maman avait dû les rejeter par terre, une fois couchée.

Mais de papa, nulle trace.

Il n'était pas rentré.

Je fermai doucement la porte, restai là un moment, indécis, puis, comme un noyé s'accroche, dit-on, à une paille, je me mis à la recherche de papa. Peut-être est-il rentré soûl, il a pu s'endormir quelque part...

Je regardai dans tout l'appartement, dans les endroits les plus invraisemblables, sous les lits, dans les placards : rien.

L'eau pour le café bouillait. J'éteignis et cessai de me démener, pour réfléchir.

Peut-être s'était-il attardé chez un ami, un imprimeur qui l'aurait hébergé, le voyant trop pris de boisson pour rentrer. Mais je savais fort bien que j'essayais de me leurrer : papa ne se laissait jamais aller à boire ainsi, du reste, il tenait bien le coup, on ne l'avait jamais vu ivre mort.

Tout arrive, pourtant ! Bunny Wilson, peut-être ? Il faisait

partie de l'équipe de nuit, mais ne travaillait pas hier soir. Papa prenait souvent un verre avec lui. Une ou deux fois, Bunny était resté chez nous ; je l'avais trouvé endormi sur un sofa, le matin.

Lui téléphoner ? J'hésitai. Si je commençais, je devrai ensuite continuer, appeler les hôpitaux, la police...

Et si je téléphonais d'ici, maman ou Gardie pourraient se réveiller. Qu'importe, au fond ? Mais, cela m'ennuyait.

Je sortis, descendis l'escalier sur la pointe des pieds, puis je me mis à courir.

Sur le trottoir, je m'arrêtai encore, plein d'hésitation. Il était presque huit heures, il fallait donc se décider vite à faire quelque chose, sous peine d'arriver en retard à mon travail. Je me rendis compte alors que cette préoccupation n'était plus de mise : je ne travaillerai pas aujourd'hui, je le sentais. Je ne savais pas ce que je ferai. Tout désemparé, je m'appuyai contre un réverbère.

Quelle décision prendre ? D'abord la police, ou fallait-il commencer par les hôpitaux ?

J'avais peur. Je voulais savoir, tout en ne le désirant pas.

De l'autre côté de la rue, une auto ralentit, s'arrêta devant notre maison et deux hommes en sortirent, vérifiant le numéro. Des policiers. Je n'en doutais pas une seconde, car leur allure était caractéristique, même s'ils ne portaient pas d'uniforme.

Voilà. J'allais savoir, maintenant.

Je traversai, les suivis dans l'immeuble, montai l'escalier derrière eux. Au troisième, l'un d'eux s'arrêta, tandis que l'autre regardait les numéros des portes.

— Ça doit être au-dessus, dit-il.

L'autre se retourna et me vit.

— Hé, le gosse ! À quel étage, le 15 ?

— Au quatrième, répondis-je.

Nous montâmes ainsi, eux devant, moi les suivant. Celui qui me précédait avait un gros derrière et son pantalon reluisait.

Ils s'arrêtèrent devant le 15 et frappèrent. Moi, je continuai à monter jusqu'au cinquième, plus haut encore. Puis, j'enlevai mes souliers et descendis à mi-chemin, m'efforçant de rester hors de vue en me plaquant contre le mur : je pouvais entendre, les policiers ne pouvaient me voir.

J'entendis le frottement des pantoufles de maman, comme

elle s'approchait de la porte, le bruit léger que fit la porte en s'ouvrant... j'entendis même d'autres pas, ceux de Gardie qui, pieds nus, devait suivre maman pour écouter ce qui se passait.

— Wallace Hunter ? dit un des policiers, d'une voix qui évoquait le roulement d'un train électrique dans le lointain. Il habite là ?

J'entendis la respiration précipitée de maman.

— ...Vous êtes Mrs. Hunter ? Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Il a...

— Un accident ? Il est blessé, ou...

— Il est mort, Madame. Nous pensons qu'il est votre mari, mais nous voudrions que vous veniez l'identifier, dès que possible. Ne vous pressez pas, Madame, nous pouvons entrer et attendre que vous soyez un peu remise de l'émotion bien compréhensible...

— Mais, comment ? Comment ?

Maman parlait avec calme, mais c'était comme une voix morte, sans timbre.

— Eh bien...

L'autre policier intervint, celui qui m'avait demandé le renseignement.

— Un vol, Madame. Il a été assommé dans une ruelle, vers deux heures du matin. Son portefeuille avait disparu, aussi nous n'avons découvert son identité que ce matin... *Attrape-la, Hank !*

Le réflexe de Hank ne fut pas assez rapide, sans doute, car j'entendis un grand bruit, suivi d'une exclamation de Gardie. Les policiers entrèrent dans l'appartement. Tenant encore mes souliers à la main, je me précipitai, voulus entrer, moi aussi. Dieu sait pourquoi.

Mais la porte me claqua au nez.

Je revins à l'escalier et m'assis sur une marche. Au bout d'un moment quelqu'un descendit de l'étage supérieur : c'était Mr. Fink, le tapissier ; je me tapis contre le mur pour le laisser passer.

Parvenu à l'étage au-dessous, il s'arrêta, tenant la rampe d'une main et me parla par-dessus son épaule. Je ne le regardai pas. Je regardai seulement sa main, une main molle, aux ongles

sales.

— Quelque chose ne va pas, Ed ?

— Non, répondis-je.

— Alors, que fais-tu là ? Tu as perdu ta situation ?

— Non, tout va bien...

— Allons donc ! Ton vieux a dû se soûler, et te flanquer dehors...

— Laissez-moi. Allez-vous-en... laissez-moi...

— O.K. Ne te fâche pas, j'essayai simplement d'être gentil avec toi. Tu es un bon petit, Ed. Tu devrais lâcher ton soûlaud de père...

Je me levai et descendis les marches vers lui. Je l'aurais tué, je crois. Il me regarda et son expression se modifia instantanément : j'avais rarement vu un homme prendre peur si vite. Il détalà rapidement.

Alors je m'assis à nouveau et pris ma tête dans mes mains.

Au bout d'un moment, j'entendis ouvrir la porte de notre appartement et je sus, au son de leurs voix, au bruit de leurs pas, que tous quatre partaient.

Lorsque le silence se rétablit, j'entrai chez nous avec ma clef. Je remis la bouilloire sur le feu, afin de préparer du café. Puis je m'approchai de la fenêtre et regardai dans la cour.

Je pensai à papa, regrettai de ne pas l'avoir mieux connu. Oh ! nous nous entendions bien, mais j'eus le sentiment, maintenant, de l'irréparable ; j'avais su bien peu de chose sur son compte.

Il buvait, évidemment. Je comprenais que cela n'avait pas d'importance. Pourquoi buvait-il ? Je l'ignorais. Mais la raison devait exister. S'il se soûlait, il le faisait avec discrétion, ne se montrait jamais violent. Je l'avais vu quelquefois en colère, mais jamais quand il avait bu.

On reste toute une journée devant une linotype, on compose des caractères d'imprimerie pour des textes divers, puis on rentre le soir pour retrouver sa femme, une garce qui a bu presque tout l'après-midi, d'humeur querelleuse, et une belle-fille qui est une apprentie-garce.

Et un fils qui se croit supérieur à vous parce qu'il a obtenu un diplôme à l'école.

Comme vous êtes trop chic pour plaquer toute cette laideur, vous buvez pour oublier.

Me rappelant la photo de papa, dans la chambre à coucher, j'allai la voir. Elle avait été prise dix ans avant, au moment de leur mariage.

Un étranger, que je n'avais pas connu. Il était mort maintenant et je ne le connaîtrai jamais.

À dix heures et demie, maman et Gardie n'étant pas encore revenues, je partis, fuyant la chaleur étouffante de l'appartement, pour retrouver dehors une fournaise pire encore.

Je pris Orléans Street, traversai le pont et me rendis à la gare de Madison Street où j'attendis le prochain train pour Saint-Paul, qui traversait Janesville. Comme il ne passait qu'à onze heures vingt, je m'assis pour l'attendre, après avoir acheté quelques journaux, les premières éditions des feuilles de l'après-midi. Mais aucun ne mentionnait papa.

Ces choses-là devaient arriver tous les jours, et plusieurs fois par jour, dans des villes comme Chicago. On ne gaspille pas de l'encre pour en parler, à moins qu'il ne s'agisse d'un grand gangster ou de quelqu'un d'important. Un soulaud assommé dans une ruelle ! Qui s'en soucierait ?

La morgue en était remplie. Pas tous des assassinés, bien sûr. Des types qui s'endorment sur des bancs, pour ne plus se réveiller ; des types qui prennent des chambres dans des meublés et qui meurent dans la nuit. Le garçon d'hôtel leur fait les poches, bien vite, dans l'espoir d'y trouver quelque argent, avant de téléphoner aux services municipaux. Ça, c'est Chicago.

Voilà. Le voyou poignardé dans South Halsted Street, la fille qui s'est gorgée de laudanum dans un garni. Et l'imprimeur pris de boisson, suivi, sans doute, hors du bistrot parce qu'hier était un jour de paye et que son portefeuille contenait trop de billets.

Les journaux ne parlent que des morts importants, ou ceux dont la fin est spectaculaire. Ou encore des décès susceptibles de faire de la copie par leur attrait sexuel. La fille qui se jette du haut d'une maison dans une rue fréquentée et qui attend un peu, sur une corniche, que les gens s'attroupent, que les policiers s'époumonent, lui fassent signe de rentrer, que les

photographes et journalistes arrivent, celle-là peut connaître son heure de gloire. Elle s'élance alors, s'écrase en bouillie sanglante, mais ses jupes sont relevées et la photo sera bonne.

J'abandonnai mes journaux sur le banc et sortis pour voir les gens qui défilaient dans Madison Street.

Les journaux ne sont pas fautifs, songeai-je, ils donnent au public ce qu'il désire. C'est la faute de cette sacrée ville, que je hais.

Les yeux pleins de haine, j'observai les gens. Ceux qui paraissaient gais, satisfaits, me semblaient encore plus haïssables. Ils se fichent de ce qui arrive au voisin, c'est pourquoi un type ne peut rentrer chez lui sans se faire assassiner, pour quelques dollars.

Peut-être en est-il ainsi partout. C'est pire ici, parce que la ville est grande.

J'observai l'horloge du bijoutier, de l'autre côté de la rue, et lorsqu'il fut onze heures sept, je rentrai dans la gare et montai dans le train pour Saint-Paul.

Il faisait très chaud dans le compartiment. Une grosse femme s'assit près de moi et me poussa contre la fenêtre. Dans le couloir, les gens s'entassaient, debout. Le voyage promettait d'être désagréable. Si malheureux qu'on soit, l'inconfort ajoute encore à nos misères.

Pourquoi, ce voyage ? Je devrais descendre du train, rentrer chez moi, affronter les ennuis. Je m'enfuis, voilà la vérité. Je peux envoyer une dépêche à l'oncle Ambroise.

Je me levai, mais le train partait.

## CHAPITRE II

La foire, c'était du bruit organisé, du bruit mécanique, manèges de chevaux de bois, haut-parleurs, bonimenteurs, rien n'y manquait. Un homme disait des chiffres dans un micro, et on les entendait de tous les côtés à la fois.

Hésitant encore, je me tenais au milieu de toute cette agitation, ne sachant comment m'y prendre pour trouver l'oncle Ambroise. « Il est concessionnaire », m'avait dit mon père, un jour, en réponse à ma question. Mon père parlait peu de son frère, de son activité à la foire.

Mieux valait demander. J'avisai un vendeur de sucreries qui paraissait inoccupé, je m'approchai de son stand et lui demandai où je pourrai trouver Ambroise Hunter. Il me désigna une allée transversale.

— Jeu de boules, là-bas. Celui aux bouteilles de lait.

Je regardai dans la direction indiquée et vis un petit gros, moustachu, qui tendait le bras par-dessus son comptoir et présentait des balles de baseball à des promeneurs. Ce n'était pas mon oncle.

Mais je m'approchai, néanmoins. L'homme était peut-être l'employé de mon oncle, il pourrait me renseigner.

Mon Dieu, c'était lui, c'était l'oncle Ambroise ! Son visage me redevint familier. Mais il était bien plus grand, autrefois ! Il est vrai que j'avais alors huit ans, et toutes les grandes personnes paraissent de haute taille quand on est gosse. Et il avait grossi. Mais ses yeux n'avaient pas changé, je le reconnus à son regard pétillant, il avait l'air de savoir quelque chose de drôle à votre sujet, qui l'amusait beaucoup.

J'étais plus grand que lui, maintenant.

Il me présentait les balles, disant :

— Trois balles pour dix sous, mon petit ! Flanque-les par terre et gagne une...

Bien sûr, il ne pouvait me reconnaître. On change tellement de huit ans à dix-huit. Néanmoins, je me sentis un peu déçu.

— Vous ne me reconnaissiez pas, oncle Ambroise ? Je suis Ed, Ed Hunter. J'arrive de Chicago pour vous dire que... que papa a été tué hier soir.

Aux premiers mots que j'avais prononcés, son visage s'était illuminé, comme s'il était vraiment heureux de me voir, mais ensuite son expression changea, naturellement. Le sourire de ses yeux s'éteignit.

— Tué, Ed ? Comment ? Tu veux dire...

— Oui, on l'a trouvé dans une ruelle, mort. C'était le soir de paye, il avait pris un verre ou deux...

Je ne continuai pas. C'était inutile. Mon oncle hocha la tête, déposa les trois balles sur le comptoir.

— Viens, dit-il en soulevant l'abattant.

Il me fit passer par-derrière l'échafaudage de fausses bouteilles de lait qu'on devait renverser avec des balles de baseball et nous sortîmes par la porte du fond.

Je le suivis jusqu'à une tente dressée à une douzaine de mètres de sa « concession ». Mon oncle m'y fit entrer ; elle était assez grande pour qu'on puisse s'y tenir debout, au centre, contenait un lit de camp, une malle et deux transatlantiques.

La première chose que je remarquai fut la fille endormie, sur le lit. Un corps mince et souple, un joli visage encadré de cheveux très blonds. Je lui donnai vingt ou vingt-cinq ans au plus. Elle était habillée, mais ne semblait pas porter grand-chose sous sa robe de cotonnade imprimée. Elle avait ôté ses souliers.

Mon oncle posa sa main sur son épaule et la réveilla. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, il lui dit :

— Il faut que tu files, Toots. Je te présente mon neveu. Ed. Nous avons à causer, et je dois faire mes bagages. Va chercher Hoagy, dis-lui de venir, c'est important.

Elle mettait déjà ses souliers, s'était réveillée en une seconde et me paraissait même pas ensommeillée. Elle se releva et lissa sa robe.

— Bonjour, Ed. Vous vous appelez Hunter, aussi ?

— Dépêche-toi, dit mon oncle. Va chercher Hoagy.

Elle lui adressa une grimace et sortit.

— Une fille des tableaux vivants, dit mon oncle. Elle ne travaille que le soir, aussi elle est venue ici pour faire la sieste. La semaine dernière j'ai trouvé un kangourou dans mon lit. Sans blague, Ed ! John, le kangourou boxeur, en personne, du cirque voisin. À la foire, il faut s'attendre à trouver de tout dans son lit !

Je m'assis sur l'un des transatlantiques. Mon oncle avait ouvert la malle et transportait des affaires dans une vieille valise qu'il avait tirée de dessous le lit.

— Tu es là, Am ? hurla une voix, du dehors.

— Entre Hoagy ! répondit mon oncle.

La portière fut soulevée par un homme de haute taille qui sembla ensuite remplir la tente. Sa tête touchait presque la barre de soutien. Son visage était entièrement dépourvu d'expression.

— Écoute, Hoagy. Il faut que j'aille à Chicago et je ne sais quand je reviendrai. Veux-tu t'occuper du jeu de boules pendant mon absence ?

— Oui, c'est possible. Combien pour toi ?

— Rien. Tu donneras à Maury le même pourcentage que je lui donne, mais le reste est pour toi. Je veux simplement que l'affaire continue à tourner, voilà tout. Surveille ma malle, si je ne reviens pas avant la fin de la saison, gare-là quelque part.

— Entendu. Merci... Comment dois-je rester en contact avec toi ?

— Poste restante, Chicago. Mais ce ne sera pas nécessaire. Personne ne sait où ira la foire après Springfield, et au besoin, je peux suivre les déplacements dans le journal. Tu n'as qu'à attendre mon retour. O.K. ?

— O.K. Buvons un coup !

Le grand gaillard tira une bouteille plate de sa poche-revolver et la tendit à mon oncle.

— ... Votre neveu, Ed ? Toots va être déçue, elle se demandait s'il restait avec nous. Dommage, hein !

Il se mit à rire.

— File maintenant, veux-tu ? dit mon oncle. J'ai à parler avec Ed. Son père – mon frère Wally – est mort, hier soir.

— Oh ! Je regrette, Am...

— Je ne sais pas.

— Allons donc ! Je suis moins bête que je n'en ai l'air. Tu es tout raide... Tu n'as pas pleuré, ça se voit, tu es contracté, amer. Raconte...

— Ça ira.

— Non, pas comme cela.

Il tenait toujours à la main le flacon d'Hoagy.

— Donnez-moi à boire, oncle Ambroise.

Mon oncle secoua la tête.

— Ça n'est pas une réponse. Il faut boire si l'on en a envie, pas pour s'évader.

— Je ne veux pas me soûler, mais je veux boire un verre...

— Pourquoi ?

C'était dur à dire.

— Je ne connaissais pas papa. Je l'ai découvert ce matin. Je me croyais supérieur à lui, et il a dû le sentir. Nous n'avons jamais eu d'intimité.

Sans répondre, mon oncle acquiesça d'un signe. Je repris :

— J'ai horreur de l'alcool, du whisky, mais je veux boire – en son honneur. Lever mon verre pour lui demander pardon, en quelque sorte... Il ne le saura jamais, évidemment, mais... Mon Dieu, je ne sais pas m'expliquer, mais donnez-moi à boire !

— Soit ! fit mon oncle.

Il posa la bouteille sur le lit et s'approcha de la malle dont il tira deux verres qu'il remplit jusqu'au bord.

— À Wally, dit-il.

— À papa, dis-je.

Et nous trinquâmes. Ça me brûla l'estomac, mais je parvins à ne pas m'étrangler. Nous restâmes silencieux pendant un instant puis mon oncle dit :

— Faut que j'aille voir Maury, le patron de la foire, pour lui annoncer mon départ.

Je restai seul, avec cet horrible goût de whisky dans la bouche, mais je ne pensais qu'à papa, disparu à jamais et que je ne reverrai plus. Tout à coup, je me mis à sangloter. Mon oncle

savait, sans doute, que la crise était inévitable, peut-être m'avait-il laissé seul à dessein.

Quand j'eus pleuré tout mon soûl, je sentis l'effet de l'alcool. Ma tête était redevenue légère, mais mon estomac protestait.

Oncle Ambroise revint enfin, dut remarquer la rougeur de mes yeux, car il dit :

— Tu dois te sentir mieux, Ed. Tu étais tendu comme un tambour. Maintenant te revoilà normal.

— Je n'ai pas l'habitude de la boisson, dis-je avec un pauvre sourire. J'ai envie de vomir...

— Va dehors.

Je sortis et rendis l'âme derrière la tente. Lorsque je revins, mon oncle terminait sa valise.

— Un seul verre n'aurait pas dû te rendre malade, mon petit, même si tu n'y es pas habitué. Tu as mangé ?

— Je n'y ai même pas pensé. Je n'ai rien pris depuis hier soir.

— Pas étonnant, alors ! dit-il en riant. Viens au restaurant, il faut te refaire.

Mon oncle commanda un repas et me laissa ensuite. J'avoue que j'avais faim.

À son retour, il vint s'asseoir en face de moi et me dit :

— Je viens de téléphoner à la gare. Nous pouvons prendre le train qui arrive à Chicago à six heures trente, ce soir. J'ai téléphoné à Madge aussi, l'enquête est pour demain, elle aura lieu chez l'entrepreneur de pompes funèbres Heiden, dans Wells Street. C'est là qu'on a mené ton père.

— J'aurais cru qu'on l'emmènerait à la morgue ?

— Pas à Chicago, ce n'est pas l'usage.

— Maman m'en veut-elle d'être parti comme ça ?

— Je ne le crois pas, mais elle m'a dit que le détective viendrait te parler et qu'il n'était pas content. Elle va lui dire que tu reviens.

— Que le diable l'emporte ! Je n'ai rien à lui dire.

— Ne lui en veux pas, c'est son métier. Faut pas en faire un ennemi. Faut qu'il soit avec nous.

— Avec nous ?

Il me regarda curieusement.

— Bien sûr, Ed. Avec nous. Tu marches avec moi, n'est-ce

pas ?

— Vous voulez dire que vous allez...

— Évidemment. C'est pourquoi j'ai tout arrangé avec Hoagy et Maury – c'est lui le patron, cette saison, mais il a conservé le nom de Hobart sur les affiches – afin que je puisse m'absenter aussi longtemps qu'il le faudra. Que diable, mon petit, nous n'allons pas laisser échapper le saligaud qui a tué ton père ?

— Pouvons-nous aider la police ?

— Les policiers ne consacreront à l'affaire qu'un temps limité, jusqu'au moment où ils découvriront une piste vraiment chaude. Au contraire, nous disposons de tout le temps nécessaire, ce qui est un avantage.

Peut-être ! Je le crus, du moins, et me réjouis de ne pas avoir envoyé de dépêche.

— O.K. ! dis-je. Nous l'aurons, le salaud !

Son œil pétilla, de nouveau, mais aussitôt après, son expression m'étonna : son regard s'était fait implacable. Il n'avait plus l'air d'un petit gros, assez ridicule, au visage barré d'une épaisse moustache, mais d'un homme qu'on aimerait avoir à ses côtés, dans un coup dur.

En débarquant du train, à Chicago, mon oncle Ambroise me dit :

— Nous allons nous séparer, mon petit. Tu vas rentrer chez toi, faire la paix avec Madge, et attendre le détective si elle te dit qu'il va venir. Je te téléphonerai pour te dire où je suis.

— Et après ?

— S'il n'est pas trop tard, peut-être nous reverrons-nous. Tâche d'apprendre ce que tu pourras par le détective et par Madge.

— Bien, dis-je, mais pourquoi ne venez-vous pas à la maison avec moi, maintenant ?

Il hocha la tête.

— Madge et moi ne nous sommes jamais très bien entendus. Oh, elle a été correcte, lorsque je lui ai téléphoné de Janesville, mais j'aime autant en rester là.

— Écoutez, dis-je, je ne tiens pas à habiter chez moi. Pourquoi ne puis-je prendre une chambre, moi aussi ? Avec vous. Puisque nous allons travailler ensemble...

— Non, Ed, pas tout de suite. Reste avec Madge, du moins jusqu'après l'enterrement. Cela ne ferait pas bon effet.

— Bon, vous avez sans doute raison.

— Et si tu quittais Madge, contre sa volonté, elle m'en rendrait responsable et elle nous en voudrait à tous deux. Comprends bien ceci : nous allons collaborer et c'est précisément pour cette raison qu'il nous faut rester en bons termes avec les principaux acteurs du drame.

— En tout cas, maman n'a pas fait le coup. Ils s'engueulaient de temps en temps, mais elle ne l'aurait pas tué.

— Ce n'était pas ce que je voulais dire, et je ne la crois pas capable d'un meurtre. Mais il faut que tu continues à habiter la maison, car c'est là qu'habitait ton papa, et là est peut-être la clef de l'énigme. Reste en contact avec Madge et avec le détective, cela te permettra de leur poser des questions lorsque le besoin s'en fera sentir.

Lorsque je rentrai, maman était seule. Gardie était sortie. Vêtue d'une robe noire que je ne connaissais pas, maman avait les yeux rouges comme si elle avait beaucoup pleuré ; elle n'était pas fardée.

Elle parla d'une voix blanche, sans timbre.

Nous étions comme des étrangers.

« Hello, Ed », « Hello, maman », puis je passai dans le living-room où elle vint me rejoindre. Je m'assis devant la radio et manipulai les boutons, mais sans mettre le contact.

— Je regrette, maman, je suis parti ce matin... J'aurais dû rester...

— Ça va, Ed. Je comprends que tu aies voulu fuir la maison. Mais comment as-tu su ? Tu n'étais pas là quand les flics sont venus, et...

— J'étais dans l'escalier, j'ai entendu, je n'ai pas eu le courage d'entrer. Avez-vous prévenu l'imprimerie Elwood ?

— Oui. J'ai téléphoné pour t'appeler, je croyais que tu étais parti travailler. Ton chef a été très chic, il a dit que tu pouvais t'absenter, revenir quand tu voudras. Tu vas y retourner, Ed ?

— Oui.

— C'est un bon métier et Wally disait que tu t'y mettais bien.

Tu devrais continuer... As-tu mangé ?

— J'ai mangé à Janesville. Oncle Ambroise est allé à l'hôtel, il a dit qu'il téléphonerait.

— Il aurait pu habiter ici.

Ne sachant que répondre, je me tus. Elle avait l'air si désemparée que j'évitai de la regarder. Au bout d'un instant, elle dit :

— Écoute, Ed... je sais que tu ne m'aimes guère, et que tu ne sympathises pas avec Gardie. Tu as dix-huit ans, et je comprends bien que tu voudras vivre ta vie, habiter ailleurs... Après tout, je ne suis que ta belle-mère. Mais pour l'instant, reste ici, veux-tu ? Dans quelque temps, Gardie et moi tâcherons de trouver un logement plus petit, et je travaillerai. Le loyer est payé jusqu'au premier septembre, nous donnerons un préavis d'un mois qu'il faudra payer, d'ailleurs. Tu me suis ? Si tu peux rester encore jusque-là...

— D'accord.

— Cela arrangerait les choses. Après l'enterrement, je chercherai du travail. Je redeviendrai serveuse, sans doute. Nous vendrons le mobilier avant de quitter l'appartement, le produit couvrira presque les frais d'enterrement.

— Vendez le mobilier, si vous voulez, mais ne vous préoccupez pas des frais d'enterrement. Le fond de secours du syndicat de papa devra suffire.

Comme elle avait l'air perplexe, je lui expliquai que papa était syndiqué et qu'il devrait avoir environ cinq cents dollars à son crédit.

— Tu es sûr, Ed ?

— Certain.

— Alors je vais aller immédiatement voir le directeur des pompes funèbres.

— Pourquoi faire ?

— Je veux que Wally ait un bel enterrement. Grâce à la vente du mobilier, je pensais trouver les deux cents dollars dont j'avais parlé à Heiden comme d'un maximum. Mais puisque nous avons assez d'argent, je vais lui dire que nous pouvons aller jusqu'à quatre cents...

— Papa n'aimerait pas que vous fassiez des frais pareils, dis-

je vivement. Du reste, il vous faut garder un peu d'argent pour vous installer, Gardie et vous. Des dépenses imprévues peuvent se présenter, bref, je trouve que vous ne devriez pas.

Elle se leva.

— J'y vais de ce pas. Je ne veux pas d'un enterrement miteux...

— L'enterrement aura lieu après-demain. Attendez jusqu'à demain, le temps de savoir à combien s'élève exactement l'assurance-décès.

Elle hésita, puis :

— Soit. Il sera encore temps demain matin. Je vais faire un peu de café. Ed. Tu en prendras bien une tasse ?

— Volontiers. Puis-je vous aider ?

— Non, ne bouge pas, répondit-elle avec un coup d'œil à la pendule. Ce détective – il s'appelle Bassett – vient à huit heures, il désire te parler.

À la porte, elle se retourna.

— ... Merci, Ed, tu m'as fait plaisir en décidant de rester et aussi... J'avais cru...

Des larmes coulaient sur ses joues. Je faillis pleurer, moi aussi. J'aurais voulu l'embrasser, la réconforter. Mais il est impossible d'agir ainsi tout à coup lorsqu'on ne l'a jamais fait, depuis dix ans.

Elle alla dans la cuisine et je restai là, très troublé.

## CHAPITRE III

Bassett arriva à huit heures précises et nous trouva buvant du café. Maman lui en offrit une tasse, qu'il accepta. Il n'avait guère l'aspect d'un détective. Il n'était pas grand, avait les cheveux roux et des taches de rousseur ; des lunettes d'écaille recouvrant des yeux pâles, au regard fatigué.

Mais il se montra gentil, amical. Il ne ressemblait en rien à l'idée qu'on se fait d'un flic. Au lieu de m'asséner un tas de questions, il se borna à me demander ce qu'il m'était arrivé et m'écouta ensuite. Je lui dis tout, depuis le moment où j'avais frappé à la porte de mes parents sans recevoir de réponse de papa. Mais je ne précisai pas que maman était habillée, et qu'elle n'avait ôté que ses chaussures ; ça n'avait aucun rapport avec le drame et ne regardait pas Bassett, Peu importait maintenant de savoir où elle avait été.

Il ne dit rien lorsque j'eus terminé, se bornant à boire son café. Le téléphone sonna, je me rendis dans le living-room pour répondre. C'était l'oncle Ambroise, qui avait trouvé une chambre à l'hôtel Wacker, dans North Clark Street, près de chez nous.

— Parfait, dis-je. Pourquoi ne venez-vous pas tout de suite ? Mr. Bassett, le détective, est ici.

— Entendu, j'arrive.

Je revins dans la cuisine et leur dit la nouvelle.

— Il a un stand dans une foire ? demanda Bassett.

— Oui, et c'est un chic type. Mr. Bassett, puis-je vous poser une question ?

— Vas-y, mon garçon.

— Quelle chance a la police – quelles chances avez-vous de pincer l'assassin ? Elles sont minces, hein ?

— Plutôt, nous n'avons presque pas d'indices. Un voyou qui fait un coup de ce genre risque gros, car les voitures de police font des virées fréquentes dans le quartier en question, fouillent les ruelles avec leurs projecteurs. Il doit éviter le policeman qui fait sa ronde. Ou encore sa victime peut opposer de la résistance, maîtriser l'agresseur.

« Mais une fois le coup réussi, il est à peu près tranquille. Il n'a qu'à se taire, et nous n'avons plus qu'une chance sur mille, sur dix mille peut-être de l'arrêter.

— Cette chance unique, dans le cas présent, quelle serait-elle ?

— Peut-être une montre volée à la victime, que nous retrouverons chez un prêteur et qui nous permettrait de remonter à la source.

— La montre de papa est chez l'horloger, il l'avait donnée à réparer.

— Autre chose, alors. Votre père a pu être suivi. Supposons qu'il ait dépensé de l'argent avec excès, dans quelque taverne ; à son départ, quelqu'un sort et lui emboîte le pas. Le fait a pu être remarqué, on peut connaître cet individu. Tu comprends ?

Je fis un signe d'assentiment.

— Vous savez où il a été, hier soir ?

— Oui. Il est entré dans deux tavernes de Clark Street, au moins, peut-être dans plus, et il a bu deux bocks dans chacune. Seul. Puis nous avons découvert le dernier bistrot où il est allé : une boîte de Chicago Avenue. Là aussi, il était seul, et personne n'est sorti après lui.

— Comment savez-vous qu'il n'est pas allé ailleurs.

— Parce qu'il a acheté des bouteilles de bière, dans ce bistrot, avec l'intention évidente de les rapporter chez lui. En outre, il était une heure environ et on découvrit son cadavre à deux heures, à mi-chemin de Chicago Avenue et de son domicile. Et il n'y a guère que deux bistrots sur le chemin du retour ; nous les avons visités. Votre père a pu s'y arrêter, mais étant donné les bouteilles de bière et l'heure avancée, c'est peu probable.

— Où l'a-t-on trouvé ?

— Dans une ruelle entre Orléans et Franklin Avenue.

— Alors il a dû prendre la ruelle pour gagner

Franklin Avenue. Quelle idée de prendre ce chemin, dans un quartier pareil !

— Deux explications sont possibles. Il avait bu beaucoup de bière, et un homme en état d'ébriété peut commettre une imprudence. L'autre explication ? Qu'il n'a pas pris ce raccourci, dont la nécessité ne s'imposait pas. L'agresseur a pu l'assaillir à la hauteur de cette ruelle, et l'entraîner dans la ruelle pour lui faire son affaire. Ces rues-là sont très désertes au petit matin, il y a eu déjà pas mal d'histoires dans ce coin-là.

J'acquiesçai. Ce Bassett n'était pas sot et l'une ou l'autre explication me parurent plausibles.

La sonnette retentit : c'était l'oncle Ambroise. Maman alla ouvrir. Je les entendis échanger quelques paroles et ils paraissaient en très bons termes lorsqu'ils entrèrent dans la cuisine. Maman versa une nouvelle tasse de café.

Bassett et mon oncle parurent sympathiser. Le détective posa quelques questions, ne demanda pas si j'étais allé à Janesville, mais s'enquit, très négligemment, du train qui m'y avait mené : des petits détails qui devraient concorder avec ce que je lui avais raconté et qui lui permettraient de vérifier mon récit.

Pas bête, le détective. Mais il y eut mieux.

L'oncle Ambroise posa quelques questions au sujet de l'enquête en cours. Bassett répondit aux deux premières, puis il dit, avec un demi-sourire :

— Demandez au gosse. Je lui ai tout raconté. Vous comptez collaborer, tous deux : je vous souhaite bonne chance.

Mon oncle me lança un coup d'œil, et je profitai de ce que Bassett ne me regardait pas pour répondre par une muette dénégation, pour l'assurer que je n'avais rien dit au détective. Un malin, celui-là ! Comment avait-il deviné ?

Gardie arriva et fut présentée à nouveau à l'oncle Ambroise. Maman l'avait envoyée au cinéma.

Mon oncle la traita comme une gosse, lui tapota les cheveux et Gardie n'aime pas cela. Elle ne tarda pas à nous quitter.

Maman voulait faire du café frais, mais l'oncle Ambroise proposa de descendre et d'aller prendre un verre ailleurs. Bassett accepta, maman déclara qu'elle préférait rester. Je me découvris une soif subite, afin de ne pas être laissé en arrière.

Nous nous rendîmes dans un bar tranquille de Grande Avenue, recommandé par Bassett. Aussitôt attablés, le détective nous quitta pour aller téléphoner.

— Il est sympathique, dis-je.

Mon oncle hocha lentement la tête.

— Il n'est pas sot, pas honnête non plus, mais il n'est pas un salaud. Il est conforme à l'ordonnance du médecin.

— Quoi ! Pas honnête ? Comment le savez-vous ?

— Je le sens. Mon instinct ne m'a jamais trompé. Nous allons l'acheter, ce flic.

Mon oncle prit son portefeuille et en sortit un billet qu'il plia et garda dans sa main : un billet de cent dollars.

Je me sentis quelque peu épouvanté. Acheter Bassett ? Pourquoi ? Et s'il prenait mal cette tentative de corruption ?

Dès son retour, mon oncle dit :

— Écoutez, Bassett, je sais que votre tâche ne sera pas facile. Mais Wally était mon frère et je veux que le type qui l'a descendu rôtisse sur la chaise électrique.

— Nous ferons de notre mieux.

— Bien sûr. Mais vos chefs ne vous laisseront pas vous éterniser sur cette affaire et vous ne l'ignorez pas. Je veux vous aider. Quelques dollars offerts à bon escient peuvent délier les langues. Vous savez ce que je veux dire.

— En effet, cela peut être utile.

Mon oncle tendit la main.

— Prenez ce billet, vous aurez peut-être l'occasion de vous en servir. Ça restera entre nous.

Sans sourciller, Bassett empocha le billet.

Il n'en fut plus question.

Nous commandâmes une nouvelle tournée.

Derrière les lunettes d'écaille, les yeux du détective paraissaient encore plus fatigués. Il dit :

— J'ai dit la vérité au gosse. Nous ne savons presque rien. Deux arrêts dans Clark Street, d'une demi-heure, puis l'arrêt dans Chicago Avenue, où il acheta la bière. Il y a fort à parier qu'il ne s'est pas arrêté ailleurs, ensuite. C'est la dernière escale qui aurait dû nous apprendre quelque chose. Malheureusement, il n'en fut rien.

— Et le reste du temps ? demanda mon oncle.

Bassett haussa les épaules.

— Les buveurs sont de deux sortes : les uns restent au même endroit, pour consommer, les autres déambulent, comme Wallace Hunter, ce soir-là, en tout cas. Il est resté dehors quatre heures, et il ne s'est pas attardé plus d'une demi-heure dans les différents bars où il a bu. Mettons qu'il se soit arrêté dans six ou sept endroits.

— Il n'a bu que de la bière ?

— Surtout de la bière. Puis, dans Chicago Avenue, il a acheté des bouteilles. Kaufman — le propriétaire du bar — m'a dit qu'il avait l'air un peu soûl, mais rien de plus. Il ne titubait pas.

— Qui est ce Kaufman ?

— Un type régulier, je me suis renseigné. Il a reconnu votre père d'après une photographie. Du reste, vous le verrez à l'enquête, demain.

— Bon, dit mon oncle. Écoutez, vous ne me reconnaîtrez pas à l'enquête. Je tiens à passer inaperçu, d'autant plus qu'on n'aura pas besoin de mon témoignage.

Les paupières de Bassett se soulevèrent légèrement.

— Vous avez une idée ?

— Peut-être, dit mon oncle.

Ces deux-là avaient l'air de se comprendre et parler un langage d'initiés, auquel je ne participais pas. Peu m'importait, du reste.

— En tout cas, dit Bassett, inutile de chercher du côté d'une assurance, il n'en avait pas.

Ça, c'était clair.

— Maman n'a pas fait le coup, dis-je.

Bassett me regarda et il me sembla que je l'appréciais moins, maintenant.

— Le gosse a raison, dit mon oncle. Madge est...

Il s'interrompit.

— ...Elle n'aurait pas tué Wally.

— On ne sait jamais, avec les femmes. Je me rappelle des affaires...

— Sûr, mais Madge ne l'a pas tué. Admettons qu'elle soit capable de lui donner un coup de couteau dans un moment de

colère, qu'elle l'ait attendu chez elle : en tout état de cause, elle ne l'aurait pas suivi dans la rue pour l'assommer dans une ruelle. À propos, on l'a assommé... avec quoi ?

— Nous n'en savons rien. Un gourdin, un morceau de tuyau de plomb, une bouteille : n'importe quel objet contondant.

J'observai un cafard qui rampait sur le sol, près du bar. Un gros, qui avançait par saccades.

Un homme qui se trouvait au bar l'observait. Il s'avança et l'écrasa sous sa semelle.

— Je vais rentrer, disait Bassett. Ma femme est un peu souffrante. Je vous verrai demain à l'enquête.

— Entendu, dit mon oncle. Mais nous ne pourrons causer. Voulez-vous que nous nous retrouvions ici, ensuite ?

— D'accord. Au revoir.

Il nous quitta, là-dessus. Je songeai que cent dollars, c'est beaucoup d'argent. Je me sentis heureux d'avoir une situation où l'on n'avait aucune raison de m'offrir cent dollars pour faire quelque chose que je ne devrais pas faire.

En y réfléchissant, Bassett avait bien accepté de l'argent, mais pas pour agir malhonnêtement : simplement pour être de connivence avec nous, pour nous renseigner sur ce qui se passait. Soit, mais il n'aurait pas dû prendre l'argent. D'autre part, sa femme était malade.

Au fait, mon oncle l'ignorait. Mais il avait compris que le détective empocherait les cent dollars.

— Un bon placement, fit mon oncle.

— Possible, répondis-je. Mais comment savez-vous qu'il sera régulier ? Il peut ne rien vous donner, en échange de cet argent.

— J'ai l'impression que je toucherai des dividendes. Que dirais-tu si nous allions faire la tournée des bistrots où ton père est entré ?

— Je veux bien. Je sens que je ne pourrai pas dormir et il n'est que onze heures.

Il me toisa du regard.

— Tu peux passer pour avoir vingt et un ans. Si on te pose des questions, je suis ton père, d'ailleurs nos papiers d'identité portent le même nom. Mais nous ne tenons pas à donner des précisions.

— Vous voulez dire que nous ne tenons pas à ce qu'ils sachent qui nous sommes ?

— Oui. Dans chaque bistrot, nous commanderons chacun une bière. Je bois mon bock rapidement, tu sirotes le tien. Puis nous échangeons nos verres. Tu piges ?

— Un peu de bière ne me fera pas de mal. J'ai dix-huit ans, que diable !

— Et tu n'en boiras qu'un peu. Nous échangerons nos verres.

Inutile de discuter : j'acquiesçai, d'un signe de tête. D'autant qu'il avait raison.

Nous partîmes en direction de Clark Street et nous arrêtâmes au coin d'Ontario.

— Il a dû partir d'ici, dis-je, et se diriger vers le nord.

Je me tenais là, regardant devant moi dans l'avenue, m'attendant presque à le voir.

C'était absurde. Il est étendu sur une dalle, chez Heiden. On l'a vidé de son sang et rempli d'un fluide d'embaumement, sans perdre de temps, parce qu'il fait très chaud. Papa, qui n'est plus papa...

— Le « Baril de Bière » et le « Jockey », ce sont ces deux boîtes-là, n'est-ce pas ?

— Je crois que Bassett les a mentionnées, je n'écoutais pas, je ne suis pas sûr...

— Tu n'écoutais pas ?

— J'observais un cafard.

Il ne fit pas de commentaires. Nous nous mimes à marcher. On compte trois ou quatre bars par pâtés de maisons, dans ce quartier : le Broadway du pauvre.

Nous trouvâmes le « Jockey » près de Huron. Nous entrâmes et prîmes place devant le bar. Le patron ne nous regarda même pas.

Quelques hommes consommaient des boissons variées. Pas de femmes. Attablé dans le fond de la pièce, un soûlaud cuvait son vin. Nous prîmes chacun une bière, l'oncle Ambroise buvant presque toute la mienne.

Nous agîmes de même au « Baril de Bière », sur l'autre trottoir, près de Chicago Avenue. Même genre, même atmosphère, mais un peu plus de monde et deux barman au lieu

d'un. Au bar, nous nous trouvâmes isolés, ce qui nous permit de parler librement.

— N'allez-vous pas essayer de les faire parler ? De découvrir ce que papa faisait, ou quoi ?

Il secoua la tête.

— Il s'agit bien de découvrir ce qu'il faisait, ce qu'il cherchait... Attends, tu vas comprendre.

Nous sortîmes et revîmes sur nos pas, pour entrer dans un autre établissement, où je saisiss le sens des paroles de mon oncle. Ici l'atmosphère était différente. De la musique – si l'on pouvait dire – des femmes, presque autant que d'hommes ; les unes jeunes, les autres moins, presque toutes soûles. Quelques prostituées.

Nous commandâmes des bocks et je me sentis heureux de penser que papa n'était pas venu ici. Il était sorti pour boire, voilà tout.

Nous repartîmes ensuite pour Chicago Avenue, dépassâmes le poste de police. La Salle Street et Wells Street. Il avait pu tourner vers le sud, ici. Vers minuit et demie...

Hier soir, songeai-je, vers la même heure...

À Franklin Avenue, nous fûmes assourdis par le bruit d'une rame du métro aérien, passant en trombe au-dessus de nos têtes. Nous continuâmes jusqu'au coin de Orléans Street. Tout près, dans Chicago Avenue, une enseigne portait le nom de « Bière Topaze », ce devait être la boîte de Kaufman, car il n'y avait pas d'autre taverne dans ce pâté de maisons.

La dernière station de papa.

— Nous y allons ? demandai-je.

Mais mon oncle fit un signe négatif. Nous restâmes là cinq minutes au moins, sans rien dire. Je ne lui demandai même pas d'explication. Puis, il dit :

— Eh bien, petit ?

— Bien sûr, répondis-je.

Nous prîmes Orléans Street. Nous y allions, maintenant. Nous allions voir la ruelle.

## CHAPITRE IV

La ruelle n'était qu'une simple ruelle. Dans le bout donnant sur Orléans Street, je vis un parc à autos et une fabrique de bonbons.

Un réverbère éclairait l'extrémité de la ruelle, donnant sur Orléans Street, un autre du côté de Franklin Street, sous le métro aérien. La ruelle n'était pas particulièrement sombre. Vers le milieu, la visibilité n'était pas fameuse, mais, d'Orléans Street on verrait très facilement la silhouette d'une personne se dirigeant vers Franklin Street.

Maintenant, la ruelle était déserte.

Au milieu, s'élevaient l'arrière de vieux bâtiments dont les façades donnaient sur Huron et sur Erie. Du côté Erie ces maisons avaient des porches en bois, avec des balustrades ; des marches de bois menaient aux portes. Du côté Huron, les murs étaient nets, perpendiculaires à la ruelle.

— S'il est venu par ici, dit mon oncle, on a dû le suivre, car il aurait aperçu un individu embusqué dans l'allée.

Je désignai les porches.

— Le criminel a pu se poster sur une des marches supérieures, voir arriver un homme qui titube, descendre vivement et l'attaquer par-derrière.

— Peu probable. Il faudrait supposer que l'assaillant habite là. Or, on ne fait pas un coup pareil dans sa propre rue, et je doute que ton père ait été soûl au point de tituber.

— Mon hypothèse me semble plausible, néanmoins.

— Nous la vérifierons, nous interrogerons les gens qui habitent ces maisons. Il faut tout envisager. En te disant mon scepticisme, je n'entendais pas négliger une possibilité, même peu vraisemblable.

Nous parlions à voix basse, comme on fait dans une ruelle, la nuit, tout en nous dirigeant vers l'extrémité donnant sur Franklin Street. De chaque côté des immeubles en briques de trois étages, avec des entrepôts, des magasins de marchandises, au rez-de-chaussée.

Soudain, mon oncle se baissa.

— Du verre provenant d'une bouteille de bière ! C'est arrivé ici.

Je me sentis envahi par une curieuse sensation, presque un vertige. « Ici... c'est ici que mon père trouva la mort. À l'endroit où je me tiens... »

Pour cacher mon trouble, je me penchai aussi vers le sol. Du verre ambré ; il y avait assez de débris, sur une surface de quelques mètres, pour qu'on puisse supposer qu'ils provenaient de deux ou trois bouteilles.

Les débris étaient éparpillés, bien entendu, écrasés par les passants, les voitures. Ce n'était plus qu'une fine poussière mais les bouteilles étaient certainement tombées ici, au milieu de la ruelle.

— Voici un morceau qui porte encore un bout d'étiquette, dit mon oncle. Voyons si c'est la marque que vend Kaufman.

Je le pris et marchai jusqu'au réverbère du bout de la ruelle.

— C'est un fragment d'étiquette « Topaze », comme j'en ai vu des milliers, sur les bouteilles que papa apportait à la maison. Kaufman vend de la « Topaze », bien sûr, mais c'est une marque très répandue dans le quartier, ça ne prouve pas absolument qu'elle vient de chez lui.

Mon oncle me rejoignit et nous regardâmes dans Franklin Street. Une rame du métro aérien passa avec un bruit de tonnerre presque au-dessus de nos têtes, un bruit suffisant, songeai-je, pour couvrir même des coups de revolver, à plus forte raison la chute d'un corps. C'était peut-être pour cette raison que le drame avait eu lieu ici, plus près du bout de la ruelle, au lieu de survenir au centre où l'obscurité était plus profonde. Le bruit comptait aussi, outre l'obscurité. Si l'assassin avait surpris papa ici, le vacarme du métro avait dû couvrir ses appels au secours.

Je regardai les magasins, des deux côtés de la ruelle. L'un

servait de dépôt à des ustensiles de plomberie, l'autre était vide, depuis longtemps, à en juger par la saleté des vitres, qui empêchait de voir à travers.

— Eh bien, Ed ? fit mon oncle.

— Oui, je crois que nous ne pouvons en faire plus ce soir...

Nous primes Franklin Street vers Wells.

— J'ai une faim de loup, reprit mon oncle. Je n'ai rien pris depuis midi, toi non plus. Allons chez Clark.

Ce bar restait ouvert toute la nuit. Je n'avais guère faim et me contentai d'abord d'un sandwich. Mais, l'appétit vient en mangeant et j'en commandai d'autres, comme mon oncle.

— Quelles sont tes intentions, Ed ? me demanda-t-il, au bout d'un moment.

— Que voulez-vous dire ?

— Je voudrais savoir ce que tu comptes faire dans l'existence.

— Mais, continuer mon métier, sans aucun doute. L'imprimerie, c'est un bon boulot.

— Je le crois. Tu resteras à Chicago ?

— Je n'y ai guère pensé encore. Mais je resterai ici jusqu'à la fin de mon apprentissage, en tout cas.

— Je te félicite d'aimer ton métier. Un métier, c'est ce qu'il faut à un homme. Mais possède-le, ne te laisse pas posséder par lui. Même réflexion pour les femmes...

Il se mit à rire.

— À quoi rêves-tu, Ed ? ajouta-t-il.

Je le regardai, vis qu'il parlait sérieusement.

— De la psychanalyse ?

— Si tu veux.

— Ce matin, j'ai rêvé que je passais la main à travers une vitrine de bric-à-brac pour saisir un trombone. Gardie arriva, sautant à la corde sur le trottoir, et je me réveillai avant de pouvoir saisir l'instrument... En savez-vous assez sur mon compte, maintenant ?

Mon oncle sourit.

— Oui. C'était facile, du reste : méfie-toi de cette petite. Elle serait néfaste pour toi, comme Madge l'a été... N'y pense plus. Et le trombone ? En as-tu jamais joué ?

— Guère. Un peu à l'école, j'en avais emprunté un pour

apprendre et faire partie de l'orchestre scolaire. Mais des voisins se sont plaints, je devais faire beaucoup de bruit. Dans un appartement, c'est difficile. Maman n'était pas contente, non plus.

Le type derrière le comptoir nous apporta de nouveaux sandwiches. Un peu rassasié, maintenant, je trouvai que le mien avait l'air énorme. Je pris le flacon de « ketchup » et me mis en devoir de l'assaisonner avec la sauce épaisse, qui coula avec des glouglous.

On dirait du...

Je fermai mon sandwich et j'essayai de ne pas penser. Mais je me retrouvais dans la ruelle... Je ne savais même pas si le sang avait coulé ; on peut mourir d'un coup de matraque sans saigner.

Je ne pouvais m'empêcher de voir la tête de papa maculée de sang.

Ce sandwich me donnait mal au cœur. Je m'efforçai de ne pas penser, d'éviter la nausée...

J'évitai de le regarder et dis à mon oncle :

— Peut-être que maman m'attend. Nous n'avons pas pensé à la prévenir que nous rentrions tard. Il est plus d'une heure.

— Ciel ! J'avais oublié, aussi ! Tu ferais bien de rentrer vite.

J'abandonnai mon sandwich et nous nous séparâmes sur le trottoir. Je me dirigeai en hâte vers notre maison de Wells Street.

Maman avait laissé la lumière allumée dans l'entrée, mais ne veillait pas, ce dont je fus satisfait, car cela m'évitait des explications inutiles.

Je me couchai et m'endormis aussitôt.

Je me réveillai avec une drôle de sensation. Ma chambre n'avait pourtant pas changé. Un matin comme tant d'autres, et pourtant je restai un moment avant de me rendre compte de la différence : mon réveil ne fonctionnait pas, je ne l'avais donc pas remonté.

Je me levai et j'allai prendre l'heure à la pendule de la cuisine : il était sept heures une minute.

Bizarre ! Je m'étais réveillé à l'heure.

Personne n'était levé. La porte de Gardie était ouverte, elle avait encore enlevé son pyjama pour dormir. Je me hâtai de revenir chez moi.

Je remontai mon réveil et me recouchai, en m'octroyant une heure ou deux de sommeil supplémentaire. Mais je ne pus m'assoupir. Le silence de l'appartement, uniquement rompu par le tic-tac du réveil, me parut accablant.

Ce matin, je ne réveillerai pas papa. Je ne le réveillerai plus jamais...

Je me levai et m'habillai.

En allant à la cuisine je fis une halte devant la porte de Gardie. Je me dis : elle veut que je la regarde ; moi aussi, je veux contempler ses charmes, alors pourquoi m'en priver ?

Peut-être ne cherchais-je qu'un dérivatif à mon chagrin.

Au bout d'un instant, écœuré de moi-même, je repartis pour la cuisine où je me préparai une tasse de café. En la buvant, je me demandai à quoi j'emploierai ma matinée. Mon oncle se lèverait tard, sans doute, c'est l'usage, chez les gens du voyage. Et nous ne pouvions faire grand-chose avant l'enquête et l'enterrement.

En outre, à la lumière du matin, nos projets me parurent soudain assez enfantins. Un petit gros à moustaches, flanqué d'un galopin, s'imaginant qu'ils allaient dénicher, dans Chicago, le voyou qui avait fait le coup !

Je songeai au détective aux cheveux roux, aux yeux fatigués, l'homme que l'oncle Ambroise avait acheté pour cent dollars, ou qu'il s'imaginait avoir acheté...

En pyjama et pieds nus, Gardie fit irruption dans la cuisine. Les ongles de ses pieds étaient faits.

— Bonjour, Eddie. Un peu de café ?

Elle bâilla, s'étira comme une chatte.

Je lui donnai une tasse, elle s'assit sur la table.

— C'est aujourd'hui, l'enquête ?

Elle avait l'air excité, annonçait cet événement comme un match de football.

— Je me demande si l'on exigera mon témoignage, dis-je.

— Je ne le pense pas, Eddie. Ils ont parlé seulement de maman et de moi. C'est moi qui l'ai identifié. Maman s'est

presque évanouie, chez l'entrepreneur de pompes funèbres, alors j'ai regardé...

— Comment a-t-on su son nom ? Je veux dire que papa ne devait pas avoir des papiers d'identité sur lui, autrement les flics seraient venus aussitôt ici, en pleine nuit, dès qu'ils l'ont trouvé !

— Bobby Reinhart le connaissait.

— Qui ?

— Bobby travaille chez Mr. Heiden, il apprend le métier d'entrepreneur de pompes funèbres. Je suis sortie quelquefois avec lui. Il connaissait papa de vue. À sept heures, Bobby est arrivé à son travail et il a dit à son patron qui c'était, dès qu'il est entré dans la pièce qui sert de... morgue.

— Oh !

Je me rappelai alors ce garçon de seize ou dix-sept ans, assez déplaisant, aux cheveux laqués. À l'école, il portait toujours des vêtements du dimanche ; et il se prenait pour un bourreau des cœurs.

Je fus écœuré à l'idée qu'il aidait peut-être son patron... pour mon père.

Nous terminâmes notre café. Gardie retourna chez elle pour s'habiller. J'entendis maman qui se levait.

Je me rendis dans le living-room et pris un magazine. Il pleuvait, dehors, une pluie fine, persistante. Mon magazine était une publication consacrée à la littérature policière. Je me mis à lire l'histoire d'un homme riche trouvé mort dans son appartement, le cou serré par une corde de soie, mais il avait été empoisonné. Bien entendu, les suspects abondaient : une jeune secrétaire que l'homme courtisait, un neveu qui héritait, un gangster, etc... Au chapitre III, au moment même où le gangster est presque convaincu du crime, il est lui-même assassiné, on le trouve avec une corde au cou, or il a bien été étranglé, mais pas au moyen de cette corde-là...

Je reposai le magazine. Quelle idiotie ! Dans la vie, un meurtre n'est pas commis ainsi...

J'en sais quelque chose.

Pour quelle raison, je l'ignore, je me rappelai une lointaine visite à l'aquarium. Papa m'y avait mené un jour. Je pouvais

avoir cinq ou six ans et ma mère vivait encore. Je me souviens d'avoir ri avec papa en contemplant certains poissons, qui m'amusèrent par leurs gueules rondes, leur air étonné. Papa riait beaucoup à cette époque-là.

Gardie annonça à maman qu'elle allait chez une amie et qu'elle serait de retour à midi.

Il plu toute la matinée.

L'enquête officielle eut lieu dans la grande salle, chez Heiden, en présence d'une quarantaine de personnes.

L'oncle Ambroise était assis au dernier rang. Il fit semblant de ne pas me reconnaître. Je m'arrangeai pour rester derrière maman et Gardie, et pris un siège sur l'avant-dernier rang, de l'autre côté de la pièce.

Un homme de petite taille, portant lunettes, s'affairait devant nous. J'appris ensuite qu'il s'appelait Wheeler et qu'il faisait fonction de coroner. Il paraissait pressé de commencer et de mener rondement les choses.

Bassett était là, ainsi que d'autres policiers, l'un en tenue, les autres pas. J'aperçu un homme au nez mince et pointu, l'aspect d'un joueur professionnel.

Sur le devant de la pièce, six hommes étaient assis sur des sièges adossés au mur.

Le coroner réclama le silence et s'adressant à l'assistance demanda si personne n'élevait d'objection contre le choix des six membres du jury. Aucune objection. Il leur demanda ensuite s'ils connaissaient Wallace Hunter, s'ils étaient au courant des circonstances de sa mort, s'ils se sentaient capables de rendre un verdict juste et impartial après avoir entendu les dépositions...

Satisfait des réponses obtenues, il emmena ensuite les six jurés dans la morgue pour qu'ils voient le corps du décédé. Puis, ils prêtèrent serment.

Ces formalités me parurent pompeuses, malgré leur apparence de simplicité, et un peu irréelles.

Il me semblait assister à un mauvais film.

Ensuite, le coroner appela les membres de la famille. Maman se leva, s'avança, prononça des paroles inintelligibles en

réponse à une formule également inintelligible, déclina ses noms et qualités. Le coroner posa beaucoup de questions au sujet de papa.

— Quand avez-vous vu votre mari pour la dernière fois, Mrs. Hunter ?

— Jeudi soir, vers neuf heures, quand il est sorti.

— A-t-il dit où il allait ?

— Non, il parla d'aller boire un verre de bière, j'ai supposé dans Clark Street.

— Sortait-il souvent, seul ?

— Eh bien... oui. Une ou deux fois par semaine.

— À quelle heure rentrait-il ?

— Vers minuit, quelquefois un peu plus tard.

— Combien d'argent avait-il sur lui, jeudi soir ?

— Je ne sais pas exactement. Vingt ou trente dollars. Mercredi est le jour de paye. Il me donna vingt-cinq dollars mercredi soir, pour le ménage. Il gardait toujours le reste, payait le loyer, le gaz et l'électricité.

— Vous ne lui connaissiez pas d'ennemis ?

— Non.

— Réfléchissez bien : vous ne voyez personne qui pourrait avoir eu des raisons de le haïr ?

— Non, personne.

— Vous ne connaissez personne qui profiterait financièrement de son décès ?

— Que voulez-vous dire ?

— Avait-il de la fortune, des intérêts dans quelque affaire ?

— Non.

— Était-il assuré ?

— Non. Il le proposa une fois, je répondis que mieux valait placer l'argent destiné au payement des primes à la banque. Seulement nous ne l'avons pas fait.

— Avez-vous veillé pour l'attendre, jeudi soir ?

— Pendant un moment, puis je me dis qu'il tarderait et je m'endormis.

— Votre mari avait-il tendance, lorsqu'il avait bu, à prendre des risques, à s'égarer, par exemple, dans des quartiers peu sûrs ?

— Je le crains. Par deux fois il fut victime de voyous qui le volèrent dans des rues écartées.

— Mais il n'essaya pas de se défendre et ne subit pas de blessures ?

— Non. On se contenta de le voler.

Ceci était nouveau pour moi, car j'avais ignoré ces incidents. Je me rappelai, maintenant, qu'il s'était plaint, l'année dernière, d'avoir perdu son portefeuille, il avait dû se procurer de nouveaux papiers, une nouvelle carte de Sécurité sociale. Sans doute estimait-il que cela ne me regardait pas.

Le coroner dit à maman qu'elle pouvait se rasseoir. Il appela ensuite Miss Hildegarde Hunter.

Gardie se leva, subit les formalités d'usage et s'assit sur le siège des témoins. Elle croisa les jambes, ravie de les faire admirer.

On lui demanda seulement de confirmer qu'elle avait identifié papa. Je la devinai déçue quand elle revint à sa place.

Elle fut remplacée par un des policiers en civil. Son copain et lui montaient la voiture de police, ils avaient trouvé le corps.

Ils se dirigeaient vers le sud, à deux heures du matin, en roulant à petite allure, dans Franklin Street, sous le métro aérien. Ils braquèrent leurs phares dans la ruelle et virent papa étendu sur le sol.

— Il était mort lorsque vous êtes arrivés près de lui ?

— Oui, depuis une heure environ.

— Vous l'avez fouillé ?

— Oui. On l'avait dévalisé, nous ne trouvâmes ni portefeuille, ni montre. Une de ses poches contenait soixante-cinq cents.

— Faisait-il assez sombre dans cette ruelle pour que le cadavre ait pu échapper à l'attention d'un passant ?

— Je le crois. Il y a un réverbère dans Franklin Street, au coin de la ruelle, mais l'ampoule était grillée. Nous l'avons signalée, on a dû la remplacer.

— Avez-vous remarqué des signes de violence ?

— Eh bien, le visage était écorché, mais il a pu se faire mal en tombant, car il s'est écroulé la face en avant, après avoir été frappé.

— Vous ne savez pas cela, dit le coroner sèchement. Quand

vous l'avez trouvé, son visage portait contre le sol. C'est bien cela ?

— Oui. Il était entouré de verre brisé provenant de bouteilles de bière. Ses vêtements étaient trempés de bière, le sol aussi.

— Le défunt portait-il un chapeau ?

— Nous en avons trouvé un à côté de lui, un chapeau de paille dure, mais qui n'était pas défoncé. Il ne pouvait l'avoir sur la tête au moment de l'agression. Pour moi, on a dû le frapper par-derrière. Le voyou s'est approché sans bruit, d'une main il a fait sauter le chapeau, de l'autre il l'a sonné. On ne peut faire sauter le chapeau d'un type en se présentant devant lui sans qu'il comprenne et essaye de se défendre...

— Pas de déductions, Mr. Horvath, des faits seulement ! Le défunt ne portait pas de chapeau, mais vous en avez trouvé un à côté de lui. Je vous remercie, vous pouvez disposer.

Le flic quitta le siège des témoins. Je me dis que nous avions fait une erreur de raisonnement, hier soir, due au fait que nous supposions le réverbère allumé. Or, il ne l'était pas et le bout de ruelle donnant sur Franklin Street devait être fort sombre.

Le coroner consultait ses notes, à nouveau. Il demanda si Mr. Kaufman était présent. Un homme trapu s'avança. Il portait des verres aux lentilles épaisses, qui donnaient à son regard un air brouillé. Mr. Kaufman était le propriétaire de la taverne de Chicago Avenue, « Chez Kaufman ».

Oui, le défunt, Wallace Hunter, avait passé une demi-heure environ à la Taverne, jeudi soir. En partant, Hunter avait déclaré, qu'il rentrait chez lui. Il avait bu un whisky et deux ou trois verres de bière, peut-être quatre, mais sûrement pas plus d'un whisky.

— Il est arrivé seul ?

— Oui, et il est parti seul.

— A-t-il dit qu'il rentrait chez lui ?

— Oui, je l'ai entendu prononcer des mots dans ce sens. Et il acheta quatre bouteilles de bière à emporter.

— Vous le connaissiez ?

— De vue, j'ignorais son nom avant que le policier me montre sa photo et m'apprenne sa mort.

— Combien de personnes se trouvaient dans votre

établissement ?

— Deux clients, qui sont partis quand Hunter est arrivé. La soirée avait été creuse. Je fermai environ vingt minutes après son départ.

— Avez-vous vu combien d'argent Hunter avait sur lui ?

— Il changea un billet de cinq dollars, mais je n'ai pu voir ce que contenait son portefeuille.

— Ces deux clients, qui partirent quand il arriva : les connaissez-vous ?

— Un peu. L'un est un épicier juif de Wells Street, mais j'ignore son nom. L'autre l'accompagnait.

— Le défunt était-il en état d'ébriété ?

— On voyait qu'il avait bu, mais je ne dirais pas qu'il était ivre.

— Pouvait-il marcher droit ?

— Sûr ! Il avait la langue un peu pâteuse, voilà tout.

— Je vous remercie, Mr. Kaufman, vous pouvez disposer.

Le médecin légiste succéda au cabaretier. C'était le type au long nez mince, qui m'avait fait penser à un joueur professionnel. Il s'appelait le docteur William Haertel, et déclara, avec force détails techniques, que le défunt, attaqué par-derrière, avait été frappé à mort par un instrument contondant. Le médecin avait examiné le corps à deux heures quarante-cinq, et le décès, selon lui, avait eu lieu deux heures plus tôt.

Au moment où j'allais quitter la salle, une main timide se posa sur mon épaule. Je me retournai et dis : « Hello, Bunny ! »

Plus que jamais il avait l'air d'un lapin effrayé. Nous nous effaçâmes pour permettre à l'assistance de franchir la porte. Il me dit :

— Ed... je ne sais comment t'exprimer... Tu comprends ce que je veux dire. Puis-je faire quelque chose ?

— Merci, Bunny. Non, rien.

— Comment va Madge ? Comment supporte-t-elle...

— Elle est très frappée. Mais...

— Écoute, si je peux faire quelque chose, compte sur moi. J'ai un peu d'argent à la banque.

— Merci, Bunny, mais nous pouvons faire face aux dépenses.

Il s'était adressé à moi et j'en fus heureux, car maman aurait été capable d'accepter sa proposition, et j'aurais été, sans doute, obligé de rembourser ensuite. En outre, Bunny n'avait pas les moyens de prêter de l'argent. Je savais qu'il économisait depuis longtemps pour acheter un jour une petite imprimerie, son rêve de toujours. Et cela nécessite un sérieux capital !

— Puis-je venir vous voir ? demanda Bunny. Pour causer avec Madge et toi ? Crois-tu que cela lui ferait plaisir ?

— Sûr ! Maman t'aime bien. Je crois que tu es le seul ami de papa qu'elle apprécie. Viens quand tu voudras.

— Entendu, la semaine prochaine. Mercredi, c'est mon jour de congé. Ton père était un chic type, Ed !

Nous nous quittâmes là-dessus et je revins à la maison.

## CHAPITRE V

Au téléphone, oncle Ambroise me dit :

— Ça t'amuserait de jouer au bandit ? Un bandit au revolver ?

— Qui ? D'abord, je n'en suis pas et je n'ai pas de revolver.

— Tu n'auras qu'à effrayer un type.

— Vous ne croyez pas que j'aurai plus peur que lui ?

— Peu importe. Je te donnerai des tuyaux.

— C'est sérieux ?

— Très.

— Quand ?

— Après l'enterrement.

Je raccrochai, perplexe, me demandant ce qu'il allait exiger de moi. J'entrai dans le living-room et je fis marcher la radio, puis je l'interrompis.

En réfléchissant, j'entrevis, non sans appréhension, ce que mon oncle avait dans la tête.

Cela se passait vendredi soir, après l'enquête. Maman était allée chez l'entrepreneur, pour les dernières dispositions. Gardie était sortie.

Je m'approchai de la fenêtre, il pleuvait toujours.

Au matin, la pluie s'arrêta.

Il faisait chaud, une chaleur humide. Je m'habillai soigneusement pour l'enterrement.

J'entendis maman qui se levait. Je sortis et me rendis chez Heiden. Je le trouvai dans son bureau, il compulsait des documents. Posant son cigare, il me dit :

— Hello ! Vous êtes Ed Hunter, n'est-ce pas ?

— Oui. Je me demandais si je pouvais faire quelque chose ?

— Non, rien, mon petit. Tout est paré.

— J'ai oublié de demander à maman. Avez-vous des personnes pour tenir les cordons de poêle ?

— Oui, des camarades de votre père. Voici la liste. Sur la feuille, je lus les noms. D'abord, Jake Lancey, le contremaître de l'imprimerie, ensuite trois linotypistes et deux ouvriers.

— L'enterrement est à deux heures, reprit Heiden. Tout est prévu, nous avons un organiste.

Je fis un signe d'assentiment.

— Papa aimait la musique d'orgue.

— Les membres de la famille aiment souvent jeter un dernier regard... un dernier adieu, en privé, et ne pas se contenter de défiler devant le cercueil après la cérémonie. Peut-être est-ce la raison de ta visite, mon petit ?

Sans doute. J'acceptai.

Heiden me mena dans une salle plus petite que celle où avait eu lieu l'enquête. Je me trouvai devant un magnifique cercueil recouvert de peluche grise, avec des poignées de cuivre. Après avoir fait glisser le couvercle qui recouvrait la partie supérieure du corps, il me laissa seul.

Je contemplai papa.

Au bout d'un instant, je remis le couvercle en place et je sortis, refermant la porte derrière moi. Je partis sans revoir Mr. Heiden, ni personne.

Je marchai devant moi, sans but, assez longtemps. Je passai le Loop, allai assez loin dans South State Street. Puis je revins sur mes pas.

Il y avait nombre de fleuristes dans le Loop et je me souvins que je n'avais pas pensé aux fleurs. J'entrai dans une boutique et demandai s'ils pouvaient envoyer des roses, pour un enterrement qui aurait lieu dans quelques heures. La fleuriste me le promit.

Je m'arrêtai ensuite dans un bar pour boire du café et revins à la maison. Il était onze heures.

Dès que j'eus ouvert la porte, je sentis qu'il se passait quelque chose d'anormal. L'odeur pénétrante du whisky empestait l'appartement. Et l'enterrement devait avoir lieu dans trois heures !

Je refermai la porte, et sans trop savoir pourquoi, je tournai la clef. J'entrai chez maman, sans frapper.

Vêtue de la nouvelle robe noire qu'elle avait été acheter hier, maman était assise sur le bord du lit, tenant une bouteille de whisky à la main. Hébétée, elle essaya de me fixer. Ses cheveux retombaient sur un côté de son visage, ses traits détendus lui donnaient l'air d'une vieille femme. Elle était ivre-mort.

Je lui arrachai la bouteille des mains. Elle essaya de la rattraper, se leva et faillit tomber. Je la repoussai sur le lit, où elle s'écroula en m'injuriant.

Je sortis de la pièce en prenant la clef dont je me servis pour fermer la porte de l'extérieur.

Gardie était-elle à la maison ? Je l'espérai, car elle saurait s'occuper de sa mère mieux que moi.

J'allai d'abord dans la cuisine, vidai ce qui restait de la bouteille de whisky.

La voix de maman me parvint. Elle jurait, pleurait, remuait le bouton de la porte en tous sens pour essayer d'ouvrir. Mais elle ne criait pas, ne frappait pas. Dieu merci, elle ne faisait pas trop de raffut.

J'allais me rendre chez Gardie lorsqu'un nouveau bruit m'arrêta net. C'était celui d'un châssis de fenêtre qu'on soulève, la fenêtre qui donnait sur la courette.

Elle allait sauter.

Je me précipitai, pris la clef pour ouvrir la porte.

Elle grippa un peu, mais la fenêtre grippait aussi. On avait toujours du mal à l'ouvrir. J'entendis maman qui sanglotait en essayant d'y parvenir.

Je fis irruption dans la pièce au moment même où elle essayait d'enjamber le rebord et l'empoignant, je la tirai en arrière, malgré ses efforts pour me griffer au visage.

Il ne me restait qu'une ressource : je lui décochai un bon coup de poing sur le menton et je parvins à l'empêcher de tomber trop durement par terre, où elle resta sans connaissance.

Écœuré, tremblant, je m'attardai un instant dans cette chambre empuantie, essayant de reprendre mon souffle. Puis j'allai chercher Gardie, dont le sommeil n'avait, apparemment,

pas été troublé. À onze heures, elle dormait encore.

Je la secouai, elle ouvrit les yeux, s'assit. Elle croisa ses bras sur sa poitrine, cet accès de pudeur étant dû, sans doute, au fait qu'elle n'était pas encore assez réveillée pour se montrer impudique.

— Maman est ivre, lui dis-je. Et l'enterrement a lieu dans trois heures. Dépêche-toi !

Je lui donnai sa robe de chambre et me précipitai dans la salle de bains où je fis couler l'eau froide dans la baignoire.

Dans la chambre à coucher, je trouvai Gardie déjà à l'œuvre. Elle enlevait les bas et les souliers de maman.

— Comment cela s'est-il passé ? Où étais-tu ?

— J'étais sorti, de huit heures à maintenant. Elle a dû se lever dès mon départ, descendre acheter la bouteille...

À nous deux nous soulevâmes maman et la portâmes sur le lit. Nous lui enlevâmes ensuite sa robe.

Un détail m'inquiéta, soudain.

— Elle a un autre slip, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Tu crois que nous parviendrons à la remettre d'aplomb à temps ?

— Il le faut. Laisse-lui son slip, alors. Viens, nous allons la soutenir jusqu'à la salle de bains.

Un véritable poids mort ! Nous dûmes la porter, la traîner, mais enfin, nous y parvînmes. La mettre dans le bain ne fut pas une tâche facile, mais nous y parvînmes, non sans nous mouiller. Je recommandai à Gardie de lui tenir la tête hors de l'eau pendant que je préparerai du café.

— Ouvre une fenêtre dans sa chambre, pour que l'odeur s'en aille, me dit-elle.

— C'est déjà fait.

Après avoir préparé le café, je revins dans la salle de bains. Gardie aspergeait d'eau le visage de maman qui reprenait ses sens et gémissait un peu. L'eau froide avait rougi ses épaules et ses bras, son corps était parcouru de frissons.

— Elle revient à elle, dit Gardie. Mais le délai est si court...trois heures !

— Dans un moment fais la sortir de l'eau et sèche-la. Je vais chercher une drogue chez le pharmacien.

J'allai dans ma chambre pour me changer, car j'étais trempé. Tant pis, je porterai mon vieux costume à l'enterrement.

En passant devant la salle de bains, j'entendis Gardie et maman. Elle parlait d'une voix pâleuse, mais elle s'était calmée, ne jurait pas. Peut-être y parviendrons-nous, me dis-je.

Je descendis chez Klassen, le pharmacien, et lui dis une partie de la vérité, car je le connaissais et j'avais confiance en lui. Il me donna la drogue nécessaire, ainsi qu'un produit pour parfumer son haleine, afin que les gens qui l'approcheraient pendant la cérémonie ne se doutent de rien.

Eh bien, nous réussîmes et tout se passa convenablement.

L'enterrement fut magnifique.

Peu m'importait, du reste. Pour moi, ce qui avait compté, c'était le dernier adieu dans la petite salle, chez Heiden ; la cérémonie n'était qu'une formalité qu'il fallait subir afin que l'assistance pût témoigner de sa sympathie pour papa.

Je m'assis à la droite de maman, Gardie de l'autre côté. L'oncle Ambroise était assis à côté de moi.

Après l'enterrement, Jake, le contremaître de l'imprimerie, s'approcha :

— Tu reviens, n'est-ce pas, Ed ?

— Certainement.

— Prends un congé, d'abord. Nous ne sommes pas submergés de travail.

— J'ai quelque chose à faire, Jake. Une ou deux semaines, ce serait trop ?

— Non. Prends autant de temps que tu veux, mais reviens. L'atmosphère sera différente, sans ton père, mais tu es bien parti, il faut continuer et le métier est bon.

— Comptez sur moi.

— Le casier de ton père contient certaines affaires. Faut-il les envoyer chez toi ou préfères-tu venir les chercher ?

— Je viendrai, du reste j'ai ma paye de trois jours à toucher. On doit aussi quelque chose à papa, du lundi au mercredi.

— Je préviendrai le bureau, tu n'auras qu'à passer et on te réglera.

Après le cimetière, l'oncle Ambroise revint à la maison avec nous.

Nous restâmes inactifs pendant un moment, puis, la conversation languissant, mon oncle proposa une partie de cartes. Nous jouâmes au rami.

Lorsqu'il partit, je l'accompagnai jusqu'à la porte d'entrée.

— Repose-toi ce soir, mon garçon. Et prépare-toi pour demain. Viens me voir à l'hôtel dans l'après-midi.

— Entendu. Je ne peux rien faire, ce soir ?

— Non. Je vois Bassett tout à l'heure, mais ta présence est inutile. Je vais lui donner l'idée de se renseigner sur les locataires dont les appartements donnent sur la ruelle, par derrière. Il déblaiera le terrain mieux que nous, et s'il découvre une piste on s'en occupera, aussi.

— Aussi ? Vous faites allusion à Kaufman ?

— Bien sûr. Il a menti, à propos d'un détail, à l'enquête. Tu t'en es aperçu ?

— Je n'en étais pas sûr.

— Moi, je le sais. Bassett a raté le coche, mais nous sommes là. À demain. Je t'attends vers le milieu de l'après-midi.

Vers sept heures, maman me dit que je ferais peut-être bien d'emmener Gardie au cinéma. Pourquoi pas ? Maman voulait, sans doute, rester seule. Je l'observai à la dérobée, pendant que Gardie consultait la rubrique des spectacles, elle n'avait pas l'air d'une personne qui va recommencer à boire ; elle devait être guérie pour quelque temps. Elle s'était admirablement remise. À l'enterrement, personne ne se serait douté de rien. Évidemment, ses yeux étaient rouges, son visage bouffi, mais on pouvait attribuer son aspect à l'effet des larmes.

Je crois qu'elle aimait vraiment papa.

Gardie voulait voir un film qui ne me disait rien, mais sachant que l'orchestre de swing était bon, je ne discutai pas.

En effet, le film était impossible, mais ensuite les cuivres de l'orchestre m'enthousiasmèrent. Les deux trombones étaient remarquables ; l'un d'eux avait des accents déchirants.

À la fin, il y eut un numéro de danses et les pieds de Gardie s'agitèrent. Elle voulait aller dans un dancing, mais je m'y opposai : le cinéma était déjà de trop, le soir de l'enterrement.

Maman n'était pas à la maison, lorsque nous rentrâmes.

Je lus un peu, puis je me couchai.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par des voix : celle de maman, qui évoquait l'ivresse et une autre qui me sembla familière, mais que je ne reconnus pas.

Poussé par la curiosité, je me levai et m'approchai de la porte, pour être plus près. Mais la voix masculine se tut et j'entendis qu'on ferma la porte d'entrée.

Maman entra dans sa chambre et s'enferma. D'après sa façon de marcher, elle avait trop bu, mais se tenait mieux que le matin. À l'entendre, sa voix n'était pas surexcitée, le ton avait été celui d'une conversation amicale.

Je décidai de ne pas me préoccuper de la fenêtre. De retour dans mon lit, je réfléchis longuement, essayant de « placer » cette voix inconnue. Tout à coup je la reconnus : c'était celle de Bassett, le détective aux yeux pâles, aux cheveux roux.

S'imaginait-il qu'elle avait fait le coup ? L'avait-il soûlée pour la faire parler ? Un bien déplaisant procédé !

Peut-être était-ce tout autre chose, et l'hypothèse ne me plut pas davantage. Bassett, homme à femmes ? Je me souviens que la sienne était malade, il nous l'avait dit.

Essayait-il de combiner le plaisir et les affaires ? Dans ce cas, quel salaud ! Pourtant ce type m'avait été sympathique, même après qu'il eût accepté le pot-de-vin de mon oncle.

J'eus du mal à m'endormir et ouvris l'œil le lendemain matin, de mauvaise humeur. Allais-je continuer à me réveiller à sept heures tous les jours, même quand rien ne m'y obligeait ? Je fis ma toilette, m'habillai et bus une tasse de café dans la cuisine, tout en pensant de nouveau à Bassett. En somme, j'avais pu me tromper. Maman avait pu sortir, pour prendre l'air ; la rencontrant par hasard, le détective avait pu la raccompagner en tout bien tout honneur... Gardie ne tarda pas à me rejoindre.

— Peux pas dormir... Autant se lever, hein ?

— Bien sûr.

— Garde-moi un peu de café chaud, veux-tu ?

Elle retourna dans sa chambre, s'habilla et revint s'asseoir près de moi.

— Eddie ?

- Oui ?
  - À quelle heure maman est-elle rentrée hier soir ?
  - Je l'ignore.
  - Tu ne l'as pas entendu rentrer ?
  - Je l'ai entendue, mais je n'ai pas regardé l'heure. Assez tard, en tout cas. Je suppose qu'elle va roupiller jusqu'à midi.
- Elle grignota un morceau de pain, pensivement. Son rouge à lèvres déteignait toujours sur le pain. Pourquoi en mettre avant de déjeuner ? Je me posai la question.
- Eddie ? fit-elle.
  - Oui ?
  - Maman boit trop. Si elle continue...
- Évidemment. Que répondre ? J'attendis la suite.
- Eddie, j'ai trouvé une bouteille dans son armoire, il y a deux jours. Je l'ai prise et cachée, maman ne s'en est même pas aperçue.
  - Jette-la.
  - Maman en achètera une autre. Cela coûte un dollar et quarante-neuf cents...
  - Alors ?
  - Je vais boire le contenu de cette bouteille.
  - Tu es folle ! À quatorze ans, tu voudrais...
  - J'ai quinze ans, Eddie. Le mois prochain. Et j'ai déjà bu, avec des camarades, mais je ne me suis jamais soûlée. Écoute, Eddie, comprends donc...
  - Quoi ?
  - Papa, aussi, buvait trop.
  - Laisse-le tranquille, répondis-je. C'est fini... Du reste, en quoi cela te concerne-t-il ? Tu t'es mis dans la tête de continuer la tradition de famille ?
  - Ne soit pas sot, Eddie. Qu'est-ce qui aurait arrêté papa, l'aurait fait renoncer à boire ?
- Elle commençait à m'agacer sérieusement.
- ... Je vais te le dire : te voir suivre son exemple. Tu as toujours été un bon garçon, il savait que tu ne prendrais jamais le mors aux dents, comme lui. Suppose qu'il t'ai vu commencer à faire des bêtises, à sortir avec des types impossibles, à rentrer tard... Peut-être aurait-il cessé de boire, afin que tu en fasses

autant. Il t'aimait, Eddie. S'il avait pu penser que sa conduite ferait de toi un...

— Assez ! dis-je. Papa est mort...

— Maman ne l'est pas. Elle ne te plait guère, sans doute, mais elle est ma mère.

Je compris enfin. J'avais mis le temps ! Muet, je dévisageai Gardie. Cela pouvait réussir, peut-être, maman pourrait réagir en voyant sa fille se mettre à dérailler, si jeune... Mais c'était insensé, néanmoins.

— Je te le défends, Gardie. C'est de la folie !

— Je vais le faire.

Comment l'en empêcher ? Elle avait dû longuement mûrir son idée. Je pourrais l'arrêter une fois, mais après ?

— Le moment est bien choisi, Eddie. Lorsqu'elle se réveillera, à midi, la bouche pâteuse, elle me trouvera soûle. Tu verras qu'elle n'aimera pas ce spectacle !

— Elle te battra.

— Comment le pourra-t-elle, puisqu'elle me donne l'exemple ? Du reste, elle ne m'a jamais battue.

Je ne pus m'empêcher de penser qu'une bonne fessée, de temps en temps, lui aurait fait du bien.

— En tout cas, dis-je, ne compte pas sur mon aide. C'est idiot, tu veux simplement te soûler pour juger de l'effet que cela te produira.

Elle repoussa sa chaise.

— Je vais chercher la bouteille. Tu peux faire le bon jeune homme et la briser : dans ce cas, j'irai me soûler dans Clark Street. J'ai l'air plus âgée que je ne le suis et il ne manque pas de bistrots où les hommes me payeront tous les verres que je voudrai. Et ce ne sera pas du jus de fruit !

Sur ces mots, elle se dirigea vers sa chambre.

« Attention, mon garçon ! Pas de faux pas », me dis-je, malgré mon désir de m'opposer à cette idiotie.

« Si je m'en mêle, elle ira sûrement se soûler dans Clark Street, et on la retrouvera plus tard dans un bordel des bas quartiers ! »

Je me levai, mais ne quittai pas la pièce.

J'étais fait. Impossible de l'empêcher de boire, mais il fallait

rester là pour éviter le pire. Lorsqu'elle aurait assez bu, elle voudrait sûrement sortir et il faudrait s'y opposer à tout prix.

Elle revint, tenant la bouteille, déjà ouverte. Elle se versa une rasade.

— Tu en prends, Eddie ?

— Non.

Elle rit et but d'un trait. Puis elle remplit son verre à nouveau.

— Tu es sûr que tu n'en veux pas, pour me tenir compagnie ?

— Non.

Elle but encore, puis elle alla dans le living-room, et mit la radio. De la musique de danse.

— Viens, Eddie. On va danser.

— Je n'en ai aucune envie.

— Bon jeune homme !

— Tu es complètement folle !

Je redoutai la suite. Gardie fit quelques pas de danse, puis elle revint et s'assit. Elle se versa un troisième verre.

— Pas si vite, dis-je. Tu peux te tuer en avalant ça coup sur coup, tu n'y es pas habituée.

— Il m'est déjà arrivé de boire, dit-elle, pas beaucoup, mais tout de même...

Elle prit un autre verre et le remplit de whisky.

— ...Allons, Eddie, prends ça. Je t'en prie, ce n'est pas drôle de boire seule.

— Bon. Mais je n'en boirai qu'un.

Elle me fit trinquer. Je ne bus qu'un peu de whisky, mais Gardie vida son verre d'un trait.

Puis elle retourna à la radio, m'appela, me disant d'apporter les verres et la bouteille. J'obéis et m'assis sur un fauteuil ; elle vint s'asseoir sur le bras du siège.

— Verse m'en encore, Eddie, c'est amusant.

Elle avala une quatrième rasade, toussa un peu.

— Dansons, Eddie...

— Fiche-moi la paix, Gardie. Assez de ça !

Elle se leva et se mit à danser seule.

— Un de ces jours je monterai sur les planches ! Qu'en dis-tu ? Comment me trouves-tu ?

— Tu danses à ravir, dis-je.  
— Je saurai très bien faire du *strip-tease*<sup>1</sup>..., Regarde.  
Sans cesser de danser, elle se mit à dégrafer le dos de sa robe.  
— Ne fais pas l'idiote, Gardie ! N'oublie pas que je suis ton frère.

— Tu ne l'es pas. Du reste...

La fermeture éclair grippait. En évoluant, elle passa près de moi et je saisis sa main, ce qui eut pour résultat de la faire tomber sur mes genoux.

— Embrasse-moi, Eddie...

Ses lèvres étaient brûlantes, son corps cherchait le mien. Elle m'embrassa fougueusement. Je parvins à me dégager, à me lever.

— Gardie, c'est impossible ! Tu n'es qu'une gosse...

Elle se mit à rire.

— Bien, bien. Buvons encore un peu.

Je remplis nos deux verres, lui tendis le sien. Cette fois-ci ce fut moi qui faillis m'étouffer, ce qui la fit rire encore. Elle esquissa de nouveau quelques pas de danse. Puis :

— Verse-m'en encore un, Eddie. Je reviens tout de suite.

En passant la porte, elle vacilla un peu.

Je remplis les deux verres, j'allai ensuite tourner les boutons de la radio : on ne donnait pas de pièces de théâtre. Je n'entendis pas le retour de Gardie et me retournai quand elle m'appela par mon nom, comprenant, en même temps, le silence de son approche : elle ne portait plus de souliers, elle était complètement nue.

— Ne suis-je vraiment qu'une gosse ? me dit-elle avec un petit rire.

— Non, tu n'es plus une gosse, Gardie ! Finissons la bouteille d'abord. Tiens, voici ton verre.

Je lui tendis son verre et j'allai chercher de l'eau dans la cuisine, pour faire passer l'alcool.

— Je me sens... vague, dit-elle.

— Tiens, bois un peu d'eau. Cela passera.

---

<sup>1</sup> Danse qui consiste, pour la danseuse, à se dépouiller progressivement de tous ses vêtements.

Dans la bouteille, il ne restait presque plus de whisky. Nous y avions été fort. Elle voulut faire un pas de danse, s'écroula contre moi. Je dus la saisir dans mes bras, je sentis la douceur de sa peau tout en la couchant sur le sofa.

— Viens près de moi, Eddie. Viens...

— Oui, oui... Il reste encore un peu de whisky... Tiens, bois.

Presque tout gicla sur son corps, mais elle en avala un peu. Elle rit quand je l'essuyai avec mon mouchoir.

— Je me sens vague, Eddie, tout tourne...

— Ferme les yeux, et ça ira bien.

Elle obéit, sombra dans un abrutissement profond. Je la soulevai et la portai dans sa chambre, où je réussis, Dieu sait comment, à lui faire enfiler le pantalon de son pyjama. Puis je fermai la porte, je rinçai les verres et jetai la bouteille.

Alors, nom de D..., je sortis.

## CHAPITRE VI

Vers deux heures, je me rendis à l'hôtel Wacker où habitait l'oncle Ambroise et je frappai à sa porte. Il vint m'ouvrir et me regarda d'un œil critique.

- Qu'est-ce qui ne va pas, Ed ? Qu'as-tu fait ?
- Rien, je suis allé me promener.
- Pas de mauvaises nouvelles ? Et d'où viens-tu ?
- Je vous dis que je suis allé me promener... c'est tout.
- Bon, bon, ne te fâche pas. Assieds-toi et détends-toi.
- Je croyais qu'on allait faire quelque chose ?
- Oui, mais rien ne presse. Une cigarette ?

Il en prit une aussi et me contempla à travers deux bouffées de fumée.

— Tu en as assez, n'est-ce pas, mon petit ? Tu es écœuré... J'en ignore la cause, mais je soupçonne qu'une de tes femmes a encore fait des bêtises. C'est toi qui as remis Madge en état pour l'enterrement ?

- On ne peut rien vous cacher !
- Madge et Gardie sont ce qu'elles sont, mon vieux, et nous n'y pouvons rien. Ce n'est pas ta faute non plus si je te vois plein d'amertume... à cause de tout. Tiens, va regarder par la fenêtre un instant.

La fenêtre s'ouvrait dans la façade sud de l'hôtel. Je m'approchai et regardai au-dehors. Le temps était toujours brumeux mais on voyait bien l'énorme, monstrueux Merchandise Mart Building, entouré d'autres vieux immeubles en briques, d'affreuses bâtisses abritant des vies affreuses.

- Quelle horrible vue ! m'écriai-je.
- Voilà ce que je voulais dire, petit. Quand on regarde quelque chose, un spectacle quelconque, sais-tu ce que l'on

voit ? Soi-même. Tout peut paraître beau, romanesque, exaltant, à condition que la beauté, l'exaltation, l'inspiration soient en nous. Nous ne voyons que ce qui est dans notre cerveau.

— Vous parlez en poète, pas en bateleur !

Il se mit à rire.

— Je lis un peu, tu sais ! Méfie-toi des étiquettes, mon petit, les mots sont trompeurs. Tu dis d'un type qu'il est un imprimeur, un inverti ou un épicier et tu crois l'avoir situé définitivement, mais il n'en est rien, les gens sont plus compliqués, on ne peut les épinglez ainsi.

Il s'était levé du lit où il était assis et m'avait rejoint devant la fenêtre dont je m'étais détourné maintenant ; la main posée sur mon épaule, il me fit pivoter et regarder de nouveau au-dehors.

— Ouvre les yeux, je veux te montrer une autre façon de contempler le monde qui te fera du bien.

Coude à coude, nous regardions les rues embrumées.

— Que dis-tu de ce paysage de ville ? Ça a l'air solide, hein, des bâties séparées les unes des autres par des cubes d'air ? Eh bien, il n'en est rien. Ce n'est qu'un magma d'atomes tourbillonnants, les atomes eux-mêmes sont chargés d'électricité, d'électrons tourbillonnants, eux aussi, et séparés entre eux par de l'espace, comme les étoiles sont séparées les unes des autres. Une masse composée de presque rien, et aucune ligne de démarcation n'existe là où l'air s'arrête et où la maison commence, c'est une illusion : les atomes se sont rapprochés, voilà tout.

« En outre, ils vibrent : tu crois entendre du bruit, ce ne sont que les atomes qui vibrent un peu plus. Regarde ce type qui marche dans Clark Street : il n'est rien, non plus, il fait partie du ballet des atomes, il se confond avec le trottoir sous ses pieds et l'air qui l'entoure.

Mon oncle revint s'asseoir sur le lit.

— Continue à regarder, mon petit. Imprègne-toi du spectacle. Tu ne vois qu'une façade, une masse faite de presque rien : des molécules séparées par de l'espace. En fait de matière solide, s'il en existe, c'est à peine si nous en trouverions assez pour représenter le volume d'un ballon de football !

Il eut un petit rire.

— ...Dis donc, tu ne vas pas te laisser faire par un ballon de football ?

Je restai là, immobile, pendant quelques instants, puis je me retournai. Je riais, lui aussi.

— Entendu, dis-je. Nous allons descendre et donner un bon coup de pied à Clark Street !

— Non, à Chicago Avenue, près d'Orléans Street. Nous allons inspirer une terreur salutaire à un nommé Kaufman !

— Un gars qui tient un bar dans ce quartier doit être blindé, rétorqua-je. Il ne se laissera pas intimider facilement.

— Nous n'allons pas le menacer et c'est cela même qui lui fera peur.

— Comprends pas...

— Viens.

Ne comprenant toujours pas, je le suivis, nous descendîmes en prenant l'ascenseur. En bas dans le hall, mon oncle me dit :

— Tu as besoin d'un costume neuf, Eddie.

— Oui, mais...

— Je te le paye. Il te faut un costume bleu foncé à rayures blanches, qui te fera paraître plus âgé. Cela fait partie de mon plan. Je veux que tu aies l'air d'un gangster.

Nous achetâmes le vêtement, ainsi qu'un feutre souple, une cravate éblouissante et une chemise qui faisait le chiqué de la soie. À l'hôtel, je mis mon nouvel équipement et ne pus m'empêcher de sourire en me contemplant dans la glace de la salle de bains.

— Cesse de rire, idiot ! Tu as l'air d'avoir seize ans !

Je rectifiai mon maintien.

— Bon. Où as-tu acheté ce chapeau ?

— Euh ? Chez Herzfeld ?

— Mais non ! À Lake Geneva, la dernière fois que nous y sommes allés. Le pavé de Chicago était devenu un peu brûlant pour nous et nous nous y sommes cachés pendant une semaine jusqu'à ce que Blane nous eut télégraphié que l'horizon s'était éclairci. Tu te rappelles la fille du vestiaire, à l'hôtel ?

— La petite brune ?

— Ah, je vois que cela te revient ! Mais oui, elle t'a payé ce

chapeau lorsque tu as perdu le tien en auto, emporté par un coup de vent. Et pourquoi pas ? Tu as bien dépensé trois cents dollars pour elle au cours de cette semaine. Que diable, tu voulais même la ramener à Chicago avec toi !

— C'est vrai ! Pourquoi ne l'ai-je pas fait ?

— Parce que je t'en ai empêché. N'oublie pas que je suis le patron, que tu me dois tout, y compris la vie, parce que tu aurais déjà grillé sur la chaise électrique, il y a deux ans, si je ne t'avais pas sauvé.

Je me mis à rire.

— Pour quelle affaire ?

— Celle de la banque Burton. Tu as toujours le doigt trop nerveux sur la détente. Lorsque le caissier voulut presser la sonnette d'alarme... tu aurais pu te contenter de lui écorcher le bras, sans le tuer.

— Le salaud n'avait qu'à ne pas bouger !

— Et quand je t'ai dit de t'occuper de Swann quand il a déraillé ? T'es-tu contenté de l'abattre ? Non, tu as ajouté des fioritures. Tu te rappelles ?

— Il a fait l'imbécile... Il l'a cherché...

Mon oncle fronça les sourcils, son intonation changea.

— Pas mal, Ed, mais tu es trop détendu. Je te veux plus dur, plus râleur. Tu as un revolver sous l'aisselle gauche, chargé ; son poids ne se laisse pas oublier. Que cette arme te soit toujours présente à l'esprit !

— Compris.

— Et tes yeux ? L'expression n'y est pas. Tu dois exprimer l'assurance d'un homme qui se croit un as. Une flamme t'habite, tu es un ressort toujours bandé, prêt à jaillir à la moindre provocation. Même lorsque tu es assis, très calme, on y regarderait à deux fois avant de te toucher.

— J'y suis, maintenant.

— Que ton regard reste ainsi. Quand tu regardes un type, ne prends pas un air terrible, comme si tu voulais le tuer : ça, c'est du toc. Transperce-le du regard, comme s'il n'existant pas, comme s'il était un poteau télégraphique.

— Et le ton de voix ? demandai-je.

— T'en occupe pas. Reste muet, ne m'adresse même pas la

parole, sauf pour me répondre. C'est moi qui parlerai, et ce sera court.

Il regarda sa montre, se leva du lit.

— Cinq heures. En route.

— En avons-nous pour toute la soirée ?

— Peut-être davantage.

— Je voudrais téléphoner. C'est... d'ordre intime. Voulez-vous me précéder, je vous rejoindrai dans le hall.

— Bien sûr.

Resté seul, j'appelai la maison, espérant ne pas trouver maman au bout du fil. Ce fut Gardie qui me répondit.

— Ici, Ed, Gardie. Maman est-elle là ? Peux-tu me parler ?

— Elle est allée faire des emplettes. Oh, Ed... J'ai été grotesque, n'est-ce pas ?

— Un peu, n'en parlons plus. Tu étais soûle, voilà tout. Mais ne recommence pas, sinon je te flanquerai une de ces fessées...

Je l'entendis rire, du moins j'en eus l'impression.

— ... Maman sait-elle que tu as bu ce whisky ?

— Non, Eddie. Je me suis réveillée la première. Je me sentais très mal, mais je me suis arrangée pour n'en rien laisser paraître. Du reste, maman s'est réveillée en mauvais état, aussi, elle ne s'est aperçue de rien. Je lui ai dit que j'avais la migraine.

— Qu'est-il advenu de cette brillante idée que tu as eue de lui donner une leçon ?

— Je n'y ai plus pensé. Je me sentais si vaseuse que j'ai tout fait pour éviter maman.

— Parfait. Eh bien, oublie cette idée, ainsi que l'autre. Tu te rappelles ta conduite, quand tu étais soûle ?

— Pas très bien, Eddie. Qu'ai-je fait ?

— Ne te fiche pas de moi. Tu t'en souviens très bien.

Elle rit, et cette fois-ci, impossible de s'y méprendre. J'y renonçai, et me contentai de dire :

— Dis à maman que je rentrerais tard, qu'elle ne s'inquiète pas. Je suis avec l'oncle Ambroise.

Je raccrochai pour couper court aux questions. Dans l'ascenseur, je composai mon nouveau maintien et contemplai mon image dans le miroir de la cabine : mes vêtements neufs, mon feutre, me donnaient vraiment l'air d'un dur. En bas, mon

oncle m'accueillit avec un regard approbateur.

— Ça va, mon garçon. Tu me fais presque peur !

Nous nous dirigeâmes vers Chicago Avenue, nous dépassâmes le poste de police : je ne le regardai même pas. Comme nous approchions de l'enseigne « Bière Topaze », mon oncle me dit :

— Surtout ne dis rien, petit. Observe Kaufman, et suis les indications que je te donnerai.

Nous entrâmes dans la taverne. Kaufman tirait des bocks pour deux clients, au bar. Un homme et une femme étaient installés dans un coin ; ils avaient l'air mariés. L'oncle Ambroise choisit une table du fond, de façon à bien voir le bar.

J'observai Kaufman, qui n'était guère plaisant à regarder. Le genre costaud, trapu ; je remarquai ses bras, très longs et qui donnaient une impression de puissance. Il pouvait avoir quarante, quarante-cinq ans. Sa chemise blanche, aux manches retroussées, laissait voir des bras velus comme ceux d'un singe. Ses cheveux noirs reluisaient, mais il avait oublié de se raser. Il portait toujours ses lunettes aux lentilles épaisse.

Il vint à notre table et je l'observai de plus près. Un homme sûr de lui, coriace à souhait. Du reste, ils avaient tous cet air-là, dans le quartier : la profession de patrons de bar l'exigeait, sans doute.

— Que vais-je vous servir, Messieurs ?

Son regard se posa sur moi, et me rappelant les ordres reçus je le fixai, impassible. Mais je pensai : « Salaud, je te tuerais, au besoin. »

L'oncle Ambroise dit :

— Deux verres de soda. Deux verres d'eau de soda.

Kaufman regarda mon oncle. Il eut l'air indécis, en homme qui ne sait s'il doit servir une commande qui a l'air d'une plaisanterie, et en rire, ou pas. Mon oncle ne rit pas. Il répéta :

— Deux verres de soda.

Il posa un billet sur la table. Kaufman fit mine de hausser les épaules, se ravisa et retourna au bar, dont il revint avec deux verres et la monnaie.

— Rien d'autre ? Une carafe d'eau ?

Mon oncle répliqua sèchement :

— Si nous avons besoin d'autre chose, nous vous le ferons savoir.

Kaufman retourna au bar. Nous restâmes assis en silence. De temps en temps mon oncle prenait une gorgée de soda.

Les deux consommateurs du bar partirent, furent remplacés par trois autres. Nous n'y fîmes aucune attention, nous contentant de surveiller Kaufman. Je ne veux pas dire que nos yeux ne le quittaient jamais, mais dans l'ensemble nous ne cessâmes de le surveiller. Attitude qui, au bout d'un moment, commença de l'intriguer. Il était facile de voir que cela ne lui plaisait pas du tout.

Deux nouveaux consommateurs arrivèrent, et le couple du coin partit. À sept heures, un barman arriva pour prendre son service, un grand type osseux qui découvrait des dents en or lorsqu'il souriait. Lorsqu'il se fut installé au bar, Kaufman vint à notre table.

— Encore deux sodas, dit mon oncle.

Kaufman le dévisagea pendant un instant puis il ramassa la monnaie sur la table et retourna au bar pour remplir nos verres. Il revint les poser devant nous sans prononcer une parole. Puis il enleva son tablier, l'accrocha sur une patère et sortit de la taverne par la porte de derrière.

— Croyez-vous qu'il va chercher la police ?

Mon oncle hochâ la tête.

— Il n'est pas encore assez inquiet pour cela. Il va dehors pour dîner, voilà tout.

Ces mots me rappelèrent soudain que j'en étais à mon deuxième jour de jeûne presque total. La faim me tenailla, tout à coup, j'aurais mangé un bœuf entier.

Nous attendîmes encore quelques minutes, puis nous sortîmes. Dans Clark Street nous avisâmes un petit restaurant, près de Chicago Avenue.

Après le repas, au moment du café, je demandai :

— On y retourne, ce soir ?

— Bien sûr. Nous y reviendrons vers neuf heures et y resterons jusqu'à minuit. On va l'énerver petit à petit.

— Soit, mais supposons qu'il appelle un flic ? Bien sûr, on a le droit de rester trois heures dans un bar à boire de l'eau, mais

la police, si elle vient poser des questions...

— J'ai prévu le coup. Bassett a prévenu le commissaire qui recevrait l'appel au poste de Chicago Avenue. Il préviendrait les flics qu'il pourrait envoyer.

Je commençai à comprendre l'efficacité des cent dollars, un bon placement. Nous allions toucher le premier dividende.

Après le repas nous allâmes dans un petit bar tranquille, tout près, dans Ontario Avenue et nous prîmes de la bière. Papa fit les frais de la conversation.

— Ton père était très turbulent, dans sa jeunesse, dit mon oncle. Moi aussi, du reste. J'aimais le changement, je l'aime toujours. C'est pour cela que je fais partie des gens du voyage. Tu aimes voyager, Ed ?

— J'aimerais bien, répondis-je, mais je n'en ai guère eu l'occasion, jusqu'ici.

— Tu as encore le temps. À seize ans, Wally s'est échappé de la maison. Notre père mourut subitement d'une attaque, cette année-là ; notre mère était morte trois ans auparavant. Wally finit par écrire une lettre adressée à notre père et à moi, de Petaluma, en Californie où il était devenu propriétaire d'un petit journal, acheté avec des gains du poker.

— Papa ne m'en a jamais parlé.

— Il ne l'a pas gardé longtemps, répondit mon oncle en riant. Il était déjà parti lorsque je lui ai répondu par dépêche que j'allais le rejoindre. Quand j'arrivai, j'appris que la police le recherchait. Oh, rien de grave ! Des poursuites en diffamation. Il était trop honnête pour rester directeur de journal ; il avait dit la vérité, toute la vérité, sur les agissements d'un des principaux citoyens du patelin. Sans doute pour s'amuser. C'est ce qu'il me raconta plus tard, et je l'ai cru.

« Je retrouvai sa piste à Phoenix, et finis par le rejoindre à Juarez, au Mexique, tout près de la frontière. Dans une maison de jeu. Juarez était une ville haute en couleurs, où l'on s'amusait ferme à l'époque.

— Je suppose qu'il y perdit tout ce qu'il avait gagné avec son journal ?

— Il l'avait perdu depuis longtemps. Il travaillait dans la maison de jeu, comme croupier. Mais quand je le rejoignis, il en

avait déjà assez. Il voulait m'emmener à Veracruz. Un voyage ! Veracruz est à douze cents milles de Juarez et nous mêmes quatre mois à y parvenir. Nous quittâmes Juarez avec environ quatre-vingt-cinq dollars, à nous deux, mais changés en dollars mexicains, cela nous fit quatre cents dollars, une somme peu importante tant qu'on restait près de la frontière, mais qui nous rendit riches à mesure qu'on s'enfonçait dans le pays.

« Nous restâmes riches pendant deux mois, mais à Monterrey nous connûmes des types qui se montrèrent plus malins que nous. Tant pis, nous continuâmes pour Veracruz, à pied, vêtus de loques mexicaines, sans le sou ! Nous en avions même oublié l'anglais, nous baragouinions de l'espagnol pour nous perfectionner.

« À Veracruz, nous trouvâmes du travail et nous nous tirâmes d'affaire. C'est là que ton père apprit la linotypie. Un journal de langue espagnole, dirigé par un Allemand né en Birmanie et dont la femme était suédoise ! Cet Allemand avait besoin de quelqu'un qui parlât bien l'anglais et l'espagnol. Ainsi apprit-il à Wally l'usage de la linotype et de la presse sur laquelle il imprimait son canard.

— Tiens ! m'écriai-je. Papa m'avait conseillé l'espagnol comme langue vivante, à l'école, mais je ne m'étais pas rendu compte qu'il savait parler espagnol.

Mon oncle me regarda en silence pendant un moment, comme s'il réfléchissait.

— Où êtes-vous allés ensuite ?

— À Panama. Wally resta à Veracruz, quelque temps, il était sensible au charme de ce port, sans doute.

— Longtemps ?

— Non, répondit mon oncle brièvement.

Il regarda la pendule.

— ... Viens, retourpons chez Kaufman.

— Mais nous avons tout le temps, il n'est pas encore neuf heures. Puisqu'il aimait Veracruz, pourquoi n'y est-il pas resté ? Il avait du travail...

L'oncle Ambroise me regarda, puis il sourit.

— Bah, on peut bien te le dire maintenant. Il se battit en duel, victorieusement. Ce qu'il aimait surtout à Veracruz était la

femme de son patron, l'Allemand. Celui-ci le provoqua, exigea un duel au revolver. Ton père le blessa à l'épaule, et l'Allemand fut hospitalisé. Mais Wally dut déguerpir rapidement. Il se cacha dans la cale d'un cargo. On ne le découvrit que quatre jours plus tard et il dut payer son passage en lavant les ponts... même quand la nausée lui tordait les boyaux. Il quitta le bateau, à la première escale, c'est-à-dire à Lisbonne.

— Quelle histoire !

— C'est la pure vérité. Il passa en Espagne ensuite, eut vaguement l'idée de devenir matador ; les courses de taureaux l'intéressaient. Puis il y renonça et revint ici, à Saint-Paul. Je le retrouvai grâce à un ami commun à qui nous écrivions tous les deux. Je travaillais dans une agence de police privée à Los Angeles, Wally, lui, faisait un numéro de music-hall. Il jonglait bien. Tu ne l'as jamais vu jongler ?

— Non.

— Ton père a toujours été très adroit de ses mains. Il était bon linotypiste. Travaillait-il toujours aussi vite ?

— Sa vitesse était moyenne. Il avait souffert de rhumatismes dans les mains, il y a quelques années, peut-être est-ce pour cette raison qu'il ne dépassait plus une honnête moyenne. Cela lui était arrivé à Gary, avant que nous ne quittions Gary pour Chicago. J'étais employé, aussi je partis un beau jour. Wally et moi avons voyagé ensemble, avec une troupe de variétés. Il jonglait, déguisé en nègre, quelquefois, moi, je faisais un numéro de ventriloque. Viens maintenant, petit, il est temps, je te raconterai l'histoire de ma vie plus tard...

Éberlué, je le suivis jusque chez Kaufman. J'avais toujours ignoré que papa eût exercé un autre métier que celui de linotypiste. Impossible de me le représenter sous les traits d'un jeune garçon un peu fou, traversant le Mexique à pied, se battant en duel, voulant toréer en Espagne, jonglant avec une troupe d'artistes...

Tout ça, me dis-je, et pour finir, il est mort dans une ruelle. Et il était soûl !

## CHAPITRE VII

Il y avait plus de monde maintenant chez Kaufman. Deux femmes et cinq ou six hommes au bar, deux couples assis dans les recoins, des gens autour d'un appareil à sous. La radio marchait à plein. Nous nous assîmes à la même table que précédemment, car elle se trouvait libre.

Occupé au bar, Kaufman ne nous vit pas entrer. Il nous aperçut un instant plus tard, alors qu'il remplissait un verre de whisky pour un client. Le liquide déborda le verre et tacha le comptoir. Là-dessus, il contourna le bar et se tint devant nous, les poings sur les hanches, d'un air à la fois arrogant et indécis.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Deux verres de soda, répondit l'oncle Ambroise, imperturbablement.

Kaufman essuya ses mains sur son tablier. Après avoir regardé mon oncle, il me dévisagea. Je lui répondis par un regard dépourvu d'expression.

Puis, il prit une chaise, s'assit à notre table.

— Je ne veux pas d'embêtements, ici.

— Nous non plus, répliqua mon oncle. Pourquoi vous causer des ennuis ?

— Vous cherchez bien quelque chose... Pourquoi ne pas le dire ?

— Dire quoi ? fit mon oncle.

Le patron grimaça, comme s'il se contentait avec peine. Puis il s'exprima avec plus de calme qu'auparavant.

— J'y suis, maintenant. Vous assistiez à l'enquête au sujet de ce type qui a été assommé dans une ruelle.

— Quel type ? répondit mon oncle.

Kaufman respira fort.

— Oui, j'en suis sûr. Vous étiez dans le fond de la salle. Vous êtes des amis de ce Hunter, ou quoi ?

— Qui est Hunter ?

Kaufman parut encore sur le point d'éclater, puis il reprit posément.

— Inutile de vous donner de la peine, je ne peux rien vous apprendre. J'ai dit tout ce que je savais aux flics, et aussi à l'enquête... Vous y étiez, donc vous en savez autant que moi.

Sans répondre, mon oncle prit un paquet de cigarettes et m'en tendit une. Puis il en offrit une à Kaufman, qui fit semblant de ne pas le voir.

— Tout cela est clair. Alors qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Nous désirons deux verres d'eau.

Kaufman se leva brusquement et sa chaise faillit se renverser. Son visage était devenu tout rouge. Il rangea la chaise soigneusement, puis il retourna au bar, sans un mot. Quelques minutes plus tard, le barman, le grand maigre, vint nous apporter deux verres de soda. Il souriait aimablement et mon oncle lui rendit son sourire.

Kaufman ne regardait pas de notre côté. Mon oncle tendit un dollar au grand maigre.

— Garde la monnaie, Slim, pour ta famille.

— Merci. Tu sais, Am, mon gosse raffole de toi. Il veut savoir si tu vas revenir ?

— Bientôt, Slim. File avant que Sa Seigneurie nous voit causer ensemble.

Le barman partit pour prendre une commande à une autre table. Je demandai :

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous le connaissez ?

— Depuis hier soir. C'était son jour de sortie. J'ai eu son nom et son adresse par Bassett et je suis allé le voir. Il marche avec nous.

— Cent dollars, encore ?

Mon oncle fit un signe de dénégation.

— Il y a des types qu'on achète, mon petit, d'autres, pas. J'ai pu lui glisser quelques billets néanmoins pour la tirelire de son gosse, c'est tout.

Kaufman s'avança de nouveau jusqu'au bout du bar et je crus

qu'il allait revenir, mais il n'en fit rien. Nous restâmes jusqu'à minuit passé, puis nous partîmes.

De retour à la maison, je trouvai maman et Gardie endormies. Maman m'avait laissé un mot me priant de la réveiller dès que je me lèverais, parce qu'elle voulait se mettre en quête d'une situation.

Fatigué, je m'endormis avec peine, ne cessant de penser à ce que j'avais appris sur le compte de papa. À mon âge, il possédait déjà un journal, il avait blessé un homme en duel, il avait été l'amant d'une femme mariée. Il avait traversé le Mexique à pied, il parlait l'espagnol couramment. Il avait passé l'Atlantique, vécu en Espagne. Dans une ville frontière, il avait été croupier !

Au même âge que moi, tout ça ! Il avait aussi joué des numéros de music-hall. J'eus du mal à me représenter son visage maquillé en nègre !

Je m'endormis enfin, mais ne rêvai pas à papa. Je me vis matador, combattant des taureaux en Espagne. Mon visage était barbouillé de noir, ma main tenait une rapière. Le taureau était un vrai taureau, cependant il avait le regard de Kaufman, il était Kaufman !

Il fonça sur moi. Ses cornes mesuraient un mètre de long, avec des pointes acérées comme des aiguilles, elles brillaient au soleil, l'angoisse me serrait le cœur...

Nous retournâmes à la taverne le lendemain, vers trois heures. C'était l'heure à laquelle Kaufman se montrait. Slim partait alors, et revenait plus tard dans la soirée quand l'afflux des clients nécessitait la présence des deux hommes.

Au moment de notre arrivée, Kaufman assujettissait son tablier. Il se borna à nous jeter un coup d'œil comme s'il nous attendait.

Nous étions seuls dans la salle, mais l'atmosphère me parut lourde. Sans savoir pourquoi, j'eus le sentiment que les choses allaient se gâter, et j'eus peur, soudain.

Nous prîmes la même table. Kaufman s'approcha :

— Je ne veux pas d'embêtements chez moi, dit-il. Pourquoi ne filez-vous pas ?

Mon oncle se borna à répondre :

— Nous nous trouvons bien ici.

— O.K., dit Kaufman qui revint au bar et nous en rapporta deux verres de soda.

Mon oncle lui donna vingt cents. Kaufman retourna au bar et se mit à nettoyer des verres ; à un moment donné, il laissa tomber un verre, qui se cassa.

Un peu plus tard, la porte s'ouvrit et deux hommes entrèrent. Deux grands gaillards, des durs, à n'en point douter. L'un était un ex-boxeur, cela se voyait à ses oreilles, de petits yeux, une tête ronde et des épaules d'orang-outang.

Par comparaison, son compagnon paraissait petit.

Seulement par comparaison, parce qu'un deuxième coup d'œil vous apprenait aussitôt qu'il était presque aussi costaud ; avec une gueule de cheval.

La porte franchie, les deux gars s'arrêtèrent et jetèrent un regard circulaire, mais sans avoir l'air de nous voir. Mon oncle changea de position sur son siège, il remua les pieds.

Les deux phénomènes s'approchèrent alors du bar. Kaufman posa deux verres devant eux et les remplit sans avoir reçu de commande.

Ce simple fait m'aurait renseigné, si j'avais eu besoin de l'être.

Une sueur froide m'inonda. Mes jambes me soutiendraient-elles, si je me levais ? Je me le demandai.

Du coin de l'œil, j'observai l'oncle Ambroise. Son visage était parfaitement immobile, ses lèvres ne remuaient pas ; il parlait néanmoins, juste assez fort pour que je l'entende. Sur le moment, j'en fus surpris, puis, je me rappelai qu'il était ventriloque.

— Petit, je préfère rester seul pour faire face à la situation. File... par la fenêtre. Immédiatement, parce que la danse va commencer dès qu'ils auront bu.

Il mentait, je le savais. Sans être armé, il ne pouvait s'en tirer, or il ne l'était pas plus que moi.

Mais je l'étais, soi-disant. Moi, l'apprenti-gangster, vêtu de neuf, coiffé d'un feutre agressif ! Un revolver imaginaire était suspendu à une bricole, sous mon aisselle gauche, et le cran de sûreté était tiré. Je me levai, et mes jambes ne me firent pas

défaut. Passant derrière l'oncle Ambroise, je me dirigeai vers la porte des lavabos, mais je n'y allai pas, je m'arrêtai au coin du bar, ce qui me permit de prendre les deux types en enfilade.

Je glissai ma main sous le revers de mon veston comme si mes doigts caressaient la crosse de l'automatique imaginaire.

Sans prononcer une parole, je me bornai à les observer. Je ne leur dis pas de garder leurs mains sur le bar, mais ils les y laissèrent.

Je les regardai tous les trois, surtout Kaufman, qui devait bien avoir un revolver quelque part sous le comptoir. J'observai ses yeux jusqu'au moment où je compris où était l'arme ; impossible de la voir, étant donné la place que j'occupais, mais je savais maintenant où il la rangeait.

Je demandai :

— Vous désirez quelque chose, les amis ?

Ce fut l'homme à tête chevaline qui me répondit.

— Rien du tout. Rien.

Il s'adressa ensuite à Kaufman.

— T'es cinglé, Georges. Nous faire risquer des ennuis pareils, pour dix dollars chacun ?

J'intervins, à mon tour.

— Vrai, Georges, c'est dégoûtant ! Tu devrais reculer un peu, le long du bar.

Il hésita, j'enfonçai ma main un peu plus avant sous mon revers. Kaufman recula lentement.

Je contournai le bar et je m'emparai de son arme. Un 32 millimètres, en parfait état.

Je sortis le barillet et fis tomber les balles dans l'eau grasse d'un évier placé contre le mur, j'y jetai ensuite l'arme.

J'étendis alors la main pour prendre une bouteille, sur l'étagère. Dans la glace, je vis l'oncle Ambroise, toujours assis à la même table – il avait l'air de s'amuser ferme. Je choisis la bouteille qui me sembla contenir le breuvage le plus coûteux, du whisky écossais.

— C'est la maison qui paye, les amis, dis-je en remplissant deux verres.

L'homme à tête chevaline m'adressa un sourire.

— Vous ne voudriez pas nous donner nos dix dollars chacun

en les prenant dans la caisse ? Georges a failli nous faire un sale coup...

Mon oncle se leva et s'approcha du bar. Entre les deux gangsters, il avait l'air tout petit.

— Permettez, dit-il en prenant son portefeuille.

Il tendit un billet de dix dollars à chacun.

— ... C'est juste, mes amis. Je ne voudrais pas que vous soyez roulés ainsi.

L'homme à tête de cheval empocha son billet et dit :

— Vous êtes régulier, Monsieur. Autant gagner notre pognon. Vous n'avez qu'à nous donner le signal...

Son compagnon et lui regardèrent Kaufman, qui pâlit et recula encore.

— Non, fit mon oncle. Nous aimons Georges... nous ne voudrions pas le voir amocher. Remplis encore nos verres, Ed.

Je versai de nouvelles rasades de whisky aux deux types, je pris deux autres verres et les remplis gravement de soda.

— N'oublie pas Georges, dit l'oncle Ambroise.

— Bonne idée, répondis-je.

Je pris un cinquième verre et le remplis aussi de soda. Je le fis glisser le long du bar vers Kaufman. Il ne le prit pas.

Nous bûmes, tous les quatre. L'homme à tête de cheval dit :

— Vraiment, vous ne voulez pas que nous...

— Non, répondit mon oncle. Nous aimons Georges, il gagne à être connu. Vous devriez partir, maintenant, inutile d'attirer l'attention du flic qui fait sa ronde. Il pourrait entrer, par hasard.

— Georges ne dira rien, fit l'homme à tête chevaline avec un coup d'œil sévère au patron.

Nous bûmes encore un verre, puis les deux phénomènes partirent. L'atmosphère était très amicale. Mon oncle me regarda en riant.

— Six verres de whisky, et cinq sodas... ça fait trois dollars... Rends-moi la monnaie, Ed.

Il posa un billet de cinq dollars sur le comptoir et je pris un dollar et demi dans le tiroir-caisse que je rendis à mon oncle.

— C'est juste, nous ne voudrions pas avoir des dettes envers Georges.

Nous revîmes alors nous asseoir à notre table. Cinq minutes s'écoulèrent avant que Kaufman se rende compte que tout était fini et que nous allions affecter, par notre attitude, que rien ne s'était passé.

Au bout d'un instant, un homme entra et demanda de la bière. Kaufman le servit.

Puis il revint nous trouver. L'émotion, sans doute : son teint était encore verdâtre. Il nous dit :

— Vrai de vrai, je ne sais rien sur la mort de ce Hunter. Rien que ce que j'ai déclaré à l'enquête.

Nous restâmes muets.

Kaufman attendit un instant, puis il retourna au bar. Il se versa deux doigts de whisky dans un gobelet et but. C'était la première consommation que je le voyais prendre.

Nous ne levâmes la séance qu'à huit heures et demie.

Des clients étaient venus, étaient repartis. Kaufman ne but rien d'autre, mais il laissa tomber deux verres qui se brisèrent.

Nous n'échangeâmes que de rares paroles en revenant à Chicago Avenue. En dinant, mon oncle dit :

— Tu as été épatait, Ed. Franchement, je ne t'en aurais pas cru capable !

— Moi non plus ! répondis-je en riant. Nous y retournons, ce soir ?

— Non. Le traitement lui a fait du bien, nous attendrons à demain. J'appliquerai une nouvelle tactique... Demain soir, nous serrerons la vis.

— Vous êtes sûr qu'il cache quelque chose ?

— Il a peur. Il avait déjà peur à l'enquête. Je crois qu'il sait quelque chose. En tout cas, il représente la seule piste à suivre. Tu devrais aller te coucher, mon garçon.

— Qu'allez-vous faire ?

— J'ai rendez-vous avec Bassett à onze heures.

— Je resterai avec vous, j'aimerais le voir aussi. De toutes façons, je ne dormirais pas.

— Euh... c'est le choc en retour. Tu as risqué gros, tout à l'heure.

Je fis un signe d'assentiment.

— Oui, je tremble encore... J'ai crâné, mais j'ai eu rudement

peur ! Je me suis appuyé au bar, par crainte de tomber !

— Tu as sans doute raison de craindre l'insomnie. Mais il reste deux heures avant onze heures. Que veux-tu faire ?

— J'ai envie d'aller à l'imprimerie Elwood. J'ai à toucher l'argent qui nous est dû, à papa et à moi. Trois jours de paye...

— Tu peux toucher des chèques le soir ?

— Oui, ils sont dans le bureau du contremaître et le contremaître de nuit a la clef. Je pourrai aussi vider le casier de mon père et ramener tout ça à la maison.

— Euh... Écoute, l'imprimerie n'aurait rien à voir avec le meurtre de ton père ?

— Je ne vois pas comment. Ce n'est qu'une imprimerie, ils ne font pas de fausse monnaie ou des trucs louche.

— Ouvre les yeux, néanmoins. Ton père n'y avait pas d'ennemis ? On l'aimait bien ?

— Oui, tous l'aimaient. Papa voyait beaucoup Bunny Wilson ; moins, cependant, depuis que Bunny a été affecté à l'équipe de nuit. Et Jake, le contremaître de jour. Lui et papa étaient assez liés.

— Bon. Je vais retrouver Bassett dans Grand Avenue, là où nous l'avons vu l'autre soir. Viens nous retrouver, vers onze heures.

— Entendu.

Je partis pour l'imprimerie, dans State Street. Cela me parut drôle d'y aller le soir, et pas pour travailler.

Je montai l'escalier, faiblement éclairé, jusqu'au troisième étage et je m'arrêtai à la porte de la salle de composition. Six linotypes étaient rangées à gauche de la pièce. Bunny composait sur le clavier de l'une d'elles, trois ouvriers travaillaient sur trois autres machines.

Je restai sur le seuil, pendant un instant. Personne ne me remarqua.

Puis je vis Ray Metzner, le contremaître de nuit, qui allait s'asseoir à son bureau et je m'approchai de lui.

Il me dit bonsoir, j'en fis autant, puis nous restâmes silencieux, ne sachant trop comment amorcer la conversation. À ce moment Bunny Wilson m'aperçut et vint me retrouver.

— Tu reviens travailler, Ed ?

— Bientôt.

Ray Metzner ouvrit le tiroir de son bureau. Il trouva les chèques et me les remit.

— Tu es bien beau, Ed !

J'avais complètement oublié que j'étais vêtu fort élégamment et j'en fus un peu gêné.

— Quand tu reviendras, Ed, dit Bunny, pourquoi ne demanderais-tu pas de travailler la nuit. Qu'en penses-tu, Ray ?

Metzner fit un signe d'assentiment.

— Bonne idée, Ed. C'est mieux payé que le travail de jour. Tu apprends à te servir d'un clavier ?

— Oui.

— Tu pourrais t'exercer plus souvent la nuit, il y a toujours une ou deux linotypes qui ne marchent pas. Dans les moments où nous n'aurons pas besoin de toi, tu n'auras qu'à t'exercer. Une demi-heure par-ci, une demi-heure par-là...

— Oui, j'y penserai. Je ferai peut-être ma demande.

Je compris leur pensée : papa me manquerait davantage si je reprenais le travail de jour, puisque j'étais accoutumé à travailler avec lui. Sans doute avaient-ils raison. En tout cas, c'était gentil de leur part.

— Je voudrais ouvrir le casier de papa, Ray, dis-je au contremaître. Il faut que je m'en aille ensuite. Vous avez un passe-partout, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Il me tendit une clef après l'avoir enlevée de son trousseau.

Bunny dit :

— Je vais descendre prendre un sandwich et du café. Je t'invite.

— D'accord.

J'allai ensuite ouvrir le casier de papa. Il ne contenait qu'un vieux tricot, et la petite valise noire.

Je mis le vieux tricot dans mon propre casier et pris la valise. Elle était fermée à clef, aussi je n'essayai pas de l'ouvrir.

À la maison, je l'ouvrirai pour savoir ce qu'elle pouvait contenir. Ce n'était qu'une petite valise en carton, du type que l'on achète dans les bazars, longue de cinquante centimètres et profonde de dix. Elle se trouvait dans le casier de papa depuis

que j'avais commencé de travailler à l'imprimerie.

— Je lui avais demandé un jour ce qu'elle contenait.

— Oh, m'avait-il répondu, des vieilleries que je ne tiens pas à laisser à la maison. Rien d'important.

Bunny et moi descendîmes et entrâmes dans le petit bar voisin. Mon compagnon mangea un sandwich et une tranche de pâté. Puis nous allumâmes des cigarettes et Bunny demanda :

— Est-ce qu'on a pincé le... le type, Ed ? L'assassin ?

Je fis un signe de dénégation.

— Ils ne soupçonnent personne, Ed ?

Je le regardai.

Quelle curieuse manière de poser cette question ! Je mis un instant à en saisir le sens. Je dis enfin :

— Maman n'est pas soupçonnée, si c'est là ce que tu veux dire, Bunny.

— Je ne voulais pas...

— Mais si. Tu ne pouvais vouloir dire autre chose, étant donné ta façon de poser la question. Non, maman n'y est pour rien.

— Je le sais bien, Ed. C'est ce que... Nom d'un chien, je patauge encore plus ! J'aurais dû me taire car je ne sais pas être subtil. Je voulais me renseigner sans rien te dire, et c'est le contraire qui aura lieu.

— Alors, je t'écoute.

— Écoute, Ed. Quand un type se fait tuer, la police soupçonne toujours sa femme, à moins qu'elle n'ait un alibi inattaquable. C'est l'habitude. Il en va de même quand la femme est tuée : c'est le mari qui est soupçonné en premier.

— Possible. Mais dans le cas qui nous occupe il s'agit d'une agression caractérisée, d'une agression à main armée...

— Bien sûr, mais cela ne les empêche pas d'envisager toutes les possibilités, dans le cas où le crime serait autre qu'il ne paraît. Je sais où était Madge — ta mère — entre minuit et une heure et demie, par conséquent elle n'a rien à craindre, je peux lui fournir un alibi, si elle en a besoin. C'est ce que je voulais dire en t'affirmant que je savais qu'elle n'avait pas fait le coup.

— Où l'as-tu vue ?

— Mercredi soir, c'était mon soir de sortie. Après avoir pris

quelques verres, j'ai téléphoné chez vous vers dix heures pour voir si Wally était là. Et il...

— Je me rappelle maintenant. C'est moi qui t'ai répondu, je t'ai dit qu'il était sorti.

— Oui. Aussi je suis allé dans plusieurs bars, dans l'espoir de le rencontrer. Je ne l'ai vu nulle part. Vers minuit, j'étais dans un bar près de Grand Avenue, j'en ignore le nom. Et Madge entra. Elle me dit qu'elle venait de se décider à descendre pour boire un coup avant de se coucher ; que Wally n'était pas encore rentré.

— Avait-elle l'air contrarié ?

— Elle ne le paraissait pas, mais on ne sait jamais avec les femmes. Nous avons pris quelques verres en bavardant. Vers une heure, je l'ai raccompagnée, je suis ensuite rentré. Je le sais, parce que je suis arrivé chez moi un peu avant deux heures.

— L'alibi est bon, si jamais elle en a besoin. Mais elle n'en a pas besoin, Bunny. À propos, c'est pour cette raison que tu es venu à l'enquête ? Je m'étais demandé pourquoi tu étais là.

— Bien sûr. Je voulais savoir l'heure à laquelle c'était arrivé, des détails, quoi ! À l'enquête, on n'a même pas demandé à Madge si elle était sortie ce soir-là, ou si elle était restée chez elle. Donc je savais que tout allait bien pour elle. On ne lui a pas posé la question ?

— Pas que je sache. Moi, je savais qu'elle était sortie, parce que je l'ai trouvée encore habillée le matin quand je suis allé réveiller papa, mais...

— Encore habillée ? Ciel, pourquoi...

J'avais perdu une occasion de me taire. Maintenant, j'étais obligé de le renseigner.

— Elle avait une bouteille à la maison et a dû continuer de boire, en attendant papa. Seulement, elle s'est endormie sans se déshabiller.

— La police est au courant ?

— Je l'ignore, Bunny. Quand je suis parti, elle allait se lever ; je l'ai entendue. Il est possible qu'elle ait ôté sa robe alors pour faire sa toilette, qu'elle ait enfilé une robe de chambre. Dans ce cas les policiers ne se seraient aperçus de rien. Au contraire, si elle leur a ouvert la porte vêtue comme elle l'était au moment de

mon départ... eh bien, ils auraient été obligés de comprendre.

— Alors, tout va bien, dit Bunny. Du moment qu'ils ignorent qu'elle est sortie... Tu comprends ce que je veux dire.

— Bien sûr.

J'étais un peu soulagé, je l'avoue, d'avoir appris où était maman cette nuit-là et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Bunny essaya encore de me prêter de l'argent, au moment où nous nous séparâmes.

Lorsque j'arrivai à la taverne, l'oncle Ambroise était encore assis seul dans le coin que nous avions occupé auparavant. Il était onze heures moins dix.

Il remarqua aussitôt la valise et je le mis au courant.

Mon oncle la posa sur la table, fouilla ses poches et en sortit un bout de fil de fer.

— Tu permets, Ed ?

— Tout à fait d'accord !

La serrure fut vite forcée. Il souleva le couvercle.

— Nom d'un chien ! fis-je.

Un étonnant fouillis s'offrit à ma vue, dont le sens m'eut échappé, naguère, avant que mon oncle m'eût renseigné sur la vie que mon père avait menée dans sa jeunesse.

Une perruque noire, frisotée, accessoire indispensable à qui se maquille en nègre ; une demi-douzaine de boules rouges, de celles qu'emploient les jongleurs ; un poignard espagnol, dans sa gaine ; un beau pistolet de tir ; une mantille noire, une petite figurine en terre cuite, représentant une idole aztèque.

D'autres objets, encore. Une liasse de papiers, recouverts d'une écriture serrée. Un objet enveloppé dans du papier de soie. Un vieil harmonica.

La vie de papa, bourrée dans une petite valise. En tout cas, une phase de son existence. Des objets qu'il désirait garder, mais pas chez lui, où ils auraient pu être dispersés ou perdus, où il n'aurait pu éviter de répondre aux questions posées.

Un bruit nous fit lever les yeux : c'était Bassett.

— D'où vient tout ça ? demanda-t-il.

— Asseyez-vous, dit mon oncle.

Il avait pris une des boules de jongleur et la regardait comme

on contemplait une boule de cristal. Une lueur émouue vacillait dans ses yeux. Il me dit :

— Renseigne-le, petit.

J'obéis. Bassett prit la liasse de papiers.

— C'est de l'espagnol !

— On dirait des poèmes, dis-je. Oncle Ambroise, papa a-t-il écrit des vers en espagnol ?

Sans quitter des yeux la boule rouge, mon oncle fit un signe d'assentiment.

Bassett feuilletait les pages, un petit papier tomba de la liasse. Un petit rectangle de papier neuf, de bonne qualité, portant un texte imprimé, mais dont les blancs avaient été remplis à la machine ; dans le bas, une signature tracée à l'encre.

Je lus par-dessus l'épaule de Bassett. C'était un reçu pour une prime de compagnie d'assurance. Datée de deux mois auparavant, c'était la prime trimestrielle d'une police établie au nom de Wallace Hunter.

L'importance de la somme m'étonna. Cinq mille dollars ! Une petite annotation sous « Police d'Assurance sur la Vie », précisait : « Double indemnité. » Dix mille dollars... le meurtre est-il considéré comme une mort accidentelle ?

Le nom de la bénéficiaire : Mrs. Wallace Hunter.

Bassett toussota et l'oncle Ambroise leva les yeux. Bassett lui passa le reçu.

— C'est la seule chose qui nous manquait, je le crains. Un mobile. Elle m'a dit qu'il n'était pas assuré.

L'oncle Ambroise lut le document, lentement.

— Vous êtes fou ! dit-il. Madge n'a pas fait le coup.

— Elle était dehors, cette nuit-là. Elle avait un mobile. Elle a menti à deux occasions. Je regrette, Hunter, mais...

Le barman se tenait près de notre table. Il demanda :

— Que prendrez-vous, Messieurs ?

## CHAPITRE VIII

— Écoutez, dis-je après le départ du serveur, maman n'a pu faire le coup. Elle a un alibi.

Tous deux me regardèrent et l'oncle Ambroise leva les sourcils. Je leur racontai ma conversation avec Bunny.

— Possible, dit Bassett. J'irai voir le gars. Tu connais son adresse ?

— Bien sûr.

Je lui donnai l'adresse de Bunny Wilson.

— ... Il quitte son travail à une heure trente, le matin.

— Bien. Je ne ferai rien avant d'avoir causé avec lui. Quoique son témoignage puisse être sans valeur. Il est un ami de la famille – d'elle, aussi. Peut-être a-t-il un peu menti sur l'heure, pour lui être agréable.

— Pourquoi ?

Bassett haussa les épaules. Un de ces gestes qui n'implique pas l'ignorance, mais simplement le désir d'éviter de répondre. Je réagis vivement.

— Dites donc, vous...

L'oncle Ambroise posa sa main sur mon bras.

— Tais-toi, Ed. Va faire un tour dehors si tu as besoin de te calmer. C'est sérieux. Sors !

Bassett se leva pour me laisser partir. Que le diable l'emporte, ce policier !

Je sortis et marchai vite. En cherchant une cigarette dans ma poche je m'aperçus que j'en retirais une boule rouge en caoutchouc, une de celles qui se trouvaient dans la valise.

Je m'arrêtai près de l'escalier menant au métro aérien et je contemplai la balle. Un souvenir me revint, la vague représentation d'un homme jonglant avec des boules rouges,

alors que je n'étais qu'un bébé. Il riait et les boules aux vives couleurs reluisaient sous la lumière de la lampe, dans la nursery de l'appartement, à Gary. J'avais cessé de pleurer pour contempler les sphères tourbillonnantes.

Cela s'était reproduit, plusieurs fois. Je me revis, marchant, cette fois-là, essayant d'attraper les boules ; il m'en avait donné une pour jouer avec, avait ri quand je l'avais portée à ma bouche.

Je devais avoir trois ans, pas beaucoup plus, en tout cas, la dernière fois. J'avais complètement oublié.

Il avait fallu la sensation de cette boule dans ma main, pour que ces jeux oubliés revinssent à ma conscience !

Mais l'homme, le jongleur, je ne parvenais pas à le revoir.

Je ne me souvenais que de son rire, et des boules brillantes.

Je la lançai en l'air et la rattrapai... Serais-je capable d'apprendre à jongler avec six boules ?

Quelqu'un se mit à rire et dit :

— Tu veux des sous ?

C'était Bobby Reinhart, l'apprenti de chez Heiden, l'entrepreneur de pompes funèbres, le type qui avait identifié papa lorsqu'il était venu travailler, le jeudi matin. Il portait un complet blanc, genre Palm-Beach, qui accentuait son teint brun, ses cheveux noirs collés à la brillantine.

Il riait, et je n'aimai pas son rire déplaisant.

— Tu as dit quelque chose ? demandai-je.

L'autre cessa de rire, et son expression devint mauvaise.

Parfait ! Je souhaitai qu'il parle. Je le regardai en pensant qu'il sortait avec Gardie, qu'il avait vu papa chez l'entrepreneur, qu'il avait travaillé sur son corps, ou observé pendant que Heiden faisait le nécessaire, et...

Que diable ! Si c'avait été quelqu'un d'autre, c'eut été différent. Mais quand on n'aime pas un type, pour commencer, et que des choses pareilles arrivent, on le hait.

Il dit :

— Qu'est-ce que c'est que ce ton...

Et il enfonça sa main droite dans la poche de son veston.

Peut-être ne cherchait-il qu'une cigarette. Un revolver, c'était peu probable, étant donné le voisinage. Mais je ne m'attardai

pas à réfléchir à la question : sans doute ne cherchais-je qu'une excuse.

Je le pris à l'épaule, je le fis pivoter et je saisissais son poignet gauche par derrière. Il poussa une exclamation de douleur et un objet métallique tomba sur le sol.

Lâchant son poignet, j'attrapai le col de son veston et l'empêchai ainsi de se baisser pour ramasser l'objet : c'était un « coup de poing » en cuivre.

Par l'effort violent qu'il fit pour se libérer, le vêtement, en tissu léger, se déchira de haut en bas, la moitié droite glissa de son épaule et un portefeuille tomba de la poche intérieure.

Adossé au mur maintenant, la rage au cœur, il m'aurait volontiers assommé, mais, privé du coup de poing en cuivre, il savait l'entreprise irréalisable. N'osant ramasser ce qui était tombé, il ne voulait pas davantage filer sans récupérer son bien.

Je donnai à son arme de voyou un coup de pied qui l'envoya sur la chaussée, puis je dis :

— Allez, ramasse tes billes et fous le camp ! Et tais-toi, si tu ne veux pas que je te casse la gueule !

Son regard fut éloquent mais il n'osa rien dire. Il s'avança pour ramasser ses affaires. Mon regard se posa alors sur le portefeuille, et je m'en emparai soudain avant qu'il puisse le faire.

C'était celui de papa. Un joli portefeuille presque neuf, mais dont le cuir portait une éraflure caractéristique : je venais de la reconnaître.

Une voiture prenait le tournant et Bobby partit en courant. Je le poursuivis, non sans avoir fourré le portefeuille dans ma poche. Une voix cria : « Arrêtez ! » La voiture repartit.

Je le rattrapai bientôt et me mis à le battre, mais les policiers de l'auto, car c'était une voiture de police, se précipitèrent et nous séparèrent rudement.

— En route pour le poste ! dit l'un d'eux.

Inutile de résister. Mais j'avais des choses à dire.

Ce que je fis, comme ces messieurs nous dirigeaient vers l'auto.

— Il ne s'agit pas d'une simple bagarre, dis-je, mais d'une affaire criminelle. Bassett, le détective, est dans une taverne tout

près d'ici... Menez-nous auprès de lui. Il voudra certainement interroger le garçon.

Le flic qui me tenait palpait mes poches.

— Tu raconteras tout ça au poste.

L'autre dit :

— Bassett... C'est un détective du bureau des Homicides. De quelle affaire s'agit-il, petit ?

— Mon père, Wallace Hunter. Il a été tué dans une ruelle qui donne dans Franklin Street, la semaine dernière.

— En effet, il y a eu un crime dans cette ruelle... Allons voir Bassett, puisque c'est près d'ici, ajouta-t-il à l'adresse de son collègue.

Nous montâmes tous dans la voiture et j'indiquai le chemin. Ils ne prirent pas de risques et nous tinrent solidement par les bras pour nous faire descendre devant la taverne, où nous fîmes une entrée sensationnelle.

Bassett et l'oncle Ambroise s'y trouvaient toujours et ne manifestèrent aucune surprise.

— Ces deux galopins se battaient, dit le flic qui connaissait Bassett. Celui-ci prétend que ça pourrait vous intéresser...

— Possible, dit le détective. Tu peux le lâcher. Qu'y a-t-il, Ed ?

Je pris le portefeuille et le mis sur la table.

— Il appartenait à papa. Ce salaud l'avait.

Bassett ouvrit le portefeuille qui contenait quelques billets, un de cinq dollars et plusieurs d'un dollar. Il examina la carte d'identité, puis il s'adressa à Bobby.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Reinhart ?

— Gardie Hunter. C'est elle qui me l'a donné.

Je vis l'oncle Ambroise tressaillir.

— Quand ? demanda Bassett.

— Hier soir. Bien sûr, c'était à son père, elle me l'a dit.

Bassett mit le portefeuille dans sa poche, puis il alluma une cigarette et s'adressant aux policiers :

— Merci, les amis. Je voudrais que vous gardiez Bobby Reinhart jusqu'à ce que je vérifie sa déclaration. Bouclez-le, pour l'instant. Il est probable que je téléphonera bientôt au poste, pour qu'on le relâche.

Bobby me lança un regard noir lorsque les flics l'emmènèrent.

— Quand tu voudras, dis-je. À ta disposition !

Bassett se leva et s'adressant à mon oncle :

— Eh bien, voilà qui devient intéressant !

— À votre place, je n'attacherai pas trop d'importance à ce portefeuille. Ça ne signifie rien.

Bassett haussa les épaules et me dit :

— Je préfère que tu ne couches pas chez toi, ce soir, petit. Va chez ton oncle.

— Pourquoi ?

— Parce que nous allons faire une perquisition, que nous aurions dû faire en premier lieu. Nous allons essayer de retrouver la police d'assurance, entre autres choses.

L'oncle Ambroise fit un signe d'assentiment et Bassett partit. Au bout d'un moment, je rompis le silence.

— Bobby m'a exaspéré, dis-je. J'ai vu rouge... mais je crains d'avoir mis les pieds dans le plat...

— Va te laver la figure et t'arranger un peu, dit mon oncle en guise de réponse.

J'obéis et me rendis au lavabo pour mettre de l'ordre dans mon apparence. À mon retour mon oncle me demanda :

— Comment te sens-tu ? Es-tu capable de veiller toute la nuit ?

— Oui.

— Parce que nous ne nous sommes pas encore mis au travail sérieusement. Nous avons pignoché ; maintenant, on va y aller carrément.

— Je ne demande que ça ! Que va faire Bassett ? Arrêter maman ?

— Il va la convoquer pour la questionner, en tout cas. Gardie aussi, à cause du portefeuille.

— Elles seront relâchées ensuite ?

— Je n'en sais rien. Peut-être pas, si Bassett trouve cette police d'assurance. Nous avons eu deux pépins, ce soir, cette police d'assurance et le portefeuille. Tous deux ne représentent que de fausses pistes, mais essaye d'expliquer ça à Bassett !

À nouveau, je tenais la boule de caoutchouc rouge, je jouais

avec. Mon oncle la prit, l'aplatit en la serrant dans sa main, il avait des mains très puissantes.

— Je regrette que nous ayons retrouvé tout ça. Que diable ! Je ne peux l'expliquer, mais j'aurais préféré que Wally n'ait rien gardé.

— Je crois vous comprendre...

— Il a dû se mettre dans un sacré pétrin. Je ne l'avais pas vu depuis dix ans. Dix ans !

— Dites, oncle Ambroise, y a-t-il une possibilité qu'il se soit tué lui-même ? En se frappant avec une des bouteilles ? Il savait jongler. Supposons qu'il ait lancé la bouteille en l'air, et qu'il se soit arrangé pour la recevoir sur le front ? Ça paraît absurde, mais...

— Ta supposition n'est pas invraisemblable, petit, mais impossible pour une raison que tu ignores. Wally était incapable de se tuer, une sorte d'inhibition. Non qu'il craignît la mort – il pouvait la désirer. Je me souviens d'une circonstance où il a voulu se tuer. Pendant notre voyage à travers le Mexique, il fut mordu par un serpent Cugulla. Nous nous trouvions sur une piste déserte, nous étions dépourvus de médicaments ; du reste, il n'existe aucun antidote pour la morsure de ce serpent : on meurt en deux heures, dans des souffrances atroces. La jambe se mit à enfler, la douleur devint rapidement insupportable. Il avait le seul revolver que nous possédions et, après m'avoir dit adieu, il essaya de se tuer. Mais il ne put presser sur la détente, ses réflexes étaient bloqués. Il me supplia de tirer, et je l'aurais peut-être fait si les douleurs avaient empiré. Mais nous entendîmes quelqu'un approcher : un métis, juché sur un vieux cheval.

« Cet homme nous affirma qu'il ne s'agissait pas d'un Cugulla, mais d'un serpent qui lui ressemblait beaucoup, à la morsure également venimeuse, mais non mortelle si on intervenait à temps. Nous hissâmes Wally sur le cheval et un médecin de village, à trois milles de là, le sauva.

« Nous dûmes rester un mois chez ce médecin, un très chic type. Je travaillai pour lui, afin de le dédommager, pendant la convalescence de Wally. Le soir, je lisais ses livres, en anglais et en espagnol. Ce fut ainsi que je m'initiai à ces questions, qui

n'ont pas cessé de me passionner depuis. Le médecin psychanalysa Wally, et me confirma qu'il était de ceux qui ne peuvent se tuer, c'est pour eux une impossibilité, à la fois physique et mentale.

— Donc l'hypothèse doit être écartée ?

— Absolument.

Il tritura encore la boule rouge.

— Petit, quand nous entrerons, contente-toi de t'appuyer à la porte. Ne dis rien.

— Quand nous entrerons... où ?

— Chez Kaufman. Il n'est pas marié, il habite une chambre dans une pension de La Salle Street.

— Il rentre chez lui à pied. J'ai déjà repéré les lieux.

— O.K.

— Il ferme assez tôt le lundi soir. Nous devrions le trouver au gîte vers une heure un quart. Partons, il est déjà minuit passé.

Nous quittâmes bientôt la taverne et déposâmes la valise de papa à l'hôtel Wacker. Puis nous gagnâmes La Salle Avenue, et mon oncle avisa sur le côté ouest de l'avenue, tout près du coin, une porte d'immeuble où nous pûmes nous dissimuler. Les passants étaient rares. Enfin Kaufman apparut. Il nous dépassa, sans nous voir.

Nous sortîmes alors de notre cachette et l'encadrâmes. Il s'arrêta brusquement, mais chacun de nous lui ayant pris un bras, nous l'obligeâmes à reprendre sa marche. Une expression de terreur crispait ses traits, on sentait qu'il croyait sa dernière heure venue. Il articula péniblement :

— Écoutez, je...

— Nous causerons dans ta chambre, dit mon oncle.

Nous arrivâmes devant la porte. Mon oncle lâcha le bras de Kaufman et entra sans hésiter, comme s'il connaissait bien son chemin. Je me souvins de lui avoir entendu dire qu'il avait repéré les lieux.

Je fermai la marche, derrière Kaufman, qui traîna un peu les pieds, dans l'entrée. Mais il me suffit de lui toucher le dos avec mon doigt pour le faire repartir et gagner l'escalier.

Au troisième étage, mon oncle tira une clef de sa poche et ouvrit une porte. Il entra et alluma. Nous le suivîmes, je fermai

la porte et m'y adossai.

— Que diable, écoutez-moi... commença Kaufman.

— Tais-toi, dit mon oncle. Assieds-toi.

Il poussa le tenancier qui se trouva assis sur le bord du lit.

Sans s'occuper de lui, mon oncle s'approcha de la fenêtre et tira le store. Puis il prit le réveil sur la table de toilette. Les aiguilles de ce réveil, fort bruyant, marquaient deux heures moins neuf. Après avoir consulté sa montre-bracelet, mon oncle mit les aiguilles à deux heures moins le quart. Il donna alors quelques tours de clef pour remonter les deux mouvements, puis il mit le réveil à deux heures.

— Jolie pendule, dit-il. J'espère que le réveil ne dérangera pas trop tes voisins en sonnant à deux heures. Nous avons un train à prendre.

Il ouvrit le tiroir de la table de toilette et en tira un petit revolver nickelé, un 32.

— Tu permets que je te l'emprunte, Georges ? Des joujoux dangereux, ajouta-t-il en me regardant, et qui attirent facilement des ennuis. C'est pour ça que je n'ai jamais voulu en avoir. Petit, donne-moi cet oreiller.

J'obéis. De sa main gauche, mon oncle plia l'oreiller sur sa main droite, qui tenait le revolver. Puis il se cala contre la table de toilette. On n'entendit plus que le tic-tac de la pendule.

Kaufman transpirait à grosses gouttes.

— Vous êtes fous ! dit-il. La police vous aura !

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit mon oncle, qui m'adressa un sourire. Tu comprends, petit ?

— Il s'imagine peut-être que nous le menaçons ?

— Quelle idée ! fit mon oncle. J'aime trop Georges pour ça.

Encore un silence, toujours rythmé par le tic-tac du réveil. Kaufman tira un mouchoir de sa poche et s'épongea le front, puis il s'adressa à mon oncle.

— Bon, bon... Faites taire ce réveil. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Tu le sais, mon ami. On t'écoute.

— Le nom de Harry Reynolds vous dit-il quelque chose ? Non ? Eh bien, c'est un bandit. Il y a trois semaines, il était chez moi, avec deux types, lorsque ce Wally Hunter est entré pour

boire un verre ; lui aussi était accompagné par deux types.

— Quel genre ?

— Des types ordinaires, des imprimeurs. Un gros et un petit. L'un m'était inconnu, mais Hunter l'appela Jay. L'autre était déjà venu avec Hunter, il s'appelle Bunny.

Mon oncle me lança un coup d'œil, auquel je répondis par un signe d'assentiment. Je savais qui était Jay.

— Ils prirent des consommations, dit Kaufman, puis ils partirent et l'un des compagnons de Reynolds se leva et partit aussi, comme s'il comptait les suivre. Alors ce Reynolds s'approcha et vint au bar. Il me demanda le nom de celui qui avait été assis entre les deux autres. Je lui dis qu'il s'appelait Wallace Hunter.

— Eut-il l'air de reconnaître ce nom ? demanda mon oncle.

— Oui. Je compris qu'il n'était pas sûr de son fait avant que je lui dise le nom, mais après, il était sûr. Il me demanda l'adresse de Hunter, je l'ignorais. C'était un client qui venait de temps en temps. Reynolds n'insista pas, prit une nouvelle consommation et partit avec son copain.

« Le lendemain, il revint, me dit qu'il voulait voir Hunter pour une affaire, et me demanda de me renseigner auprès de lui la prochaine fois qu'il viendrait. Et il me donna un numéro de téléphone en précisant que, dès l'arrivée de Hunter, je devais le prévenir, mais sans que Hunter en sache rien.

— Quel était ce numéro ?

— Wentworth 3842. Je devais laisser un message s'il était absent. Je devais aussi communiquer l'adresse de Hunter, si je la découvrais, en appelant le même numéro.

— Ça se passait le lendemain ?

— Oui. Je suppose qu'il fit suivre Hunter par un de ses gars dans l'espoir de découvrir son adresse, mais que celui-ci échoua. Reynolds est donc revenu pour se renseigner par moi. Il m'apprit le sort qui m'attendait si je n'obéissais pas, s'il découvrait que Hunter était revenu et que je ne l'avais pas prévenu.

— Hunter est-il revenu ensuite, entre ce soir-là et sa mort ?

— Non. Il ne revint que deux semaines plus tard, le soir-même où il devait être tué. Tout ce que j'ai dit à l'enquête au

sujet de ce soir-là est exact, je n'ai omis que l'appel téléphonique. Que diable, Reynolds m'aurait tué si j'avais désobéi !

— Tu as parlé à Reynolds en personne ?

— Non. Personne ne répondit au bout du fil lorsque j'appelai ce numéro. J'appelai deux fois, d'abord au moment de l'arrivée de Hunter, et ensuite dix minutes plus tard. Personne ne répondit, et j'en fus heureux, car je ne tenais pas à être mêlé à cette affaire plus qu'il n'était nécessaire. En quoi tout ceci vous intéresse-t-il ?

— Peu importe, dit mon oncle. Nous ne t'attirerons pas d'ennuis avec Reynolds. Que lui as-tu dit lorsque tu l'as vu ?

— Je ne l'ai pas vu depuis. Il a dû retrouver Hunter d'une autre façon, probablement par un de ses gars qui filait Hunter...

À ce moment le réveil sonna et tous trois, nous sursautâmes. Mon oncle l'arrêta. Il jeta l'oreiller sur le lit et mit le revolver sur la table de toilette.

— Où habite Reynolds ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, je ne connais que le numéro de téléphone.

— Quelle est sa spécialité ?

— Il ne s'occupe que d'affaires importantes : vols de banques, etc. Son frère a été condamné à vie, pour un vol de banque.

Mon oncle hocha tristement la tête.

— Georges, tu ne devrais pas fréquenter des gens de cette espèce. Qui étaient les deux types qui accompagnaient Reynolds le dernier soir où il est venu, le soir où Hunter est venu ?

— L'un s'appelait Dutch, un grand gaillard. J'ignore le nom de l'autre, un petit. Dutch est celui qui suivit Hunter et qui l'a laissé filer entre ses doigts, je le suppose, du moins, autrement Reynolds n'aurait pas été obligé de revenir le lendemain.

— C'est tout ce que tu peux nous apprendre ?

— Oui. Si j'en savais davantage, je vous le dirais. Vous avez un numéro de téléphone maintenant, mais ne lui dites pas comment vous l'avez su.

— Nous ne dirons rien à personne, Georges. On va te laisser dormir, maintenant.

Mon oncle se leva, et j'allais ouvrir la porte lorsqu'il revint encore à Kaufman.

— Écoute, Georges, je fais semblant de collaborer avec la police, et il est possible que je doive communiquer certains renseignements. Ils sont mieux placés que nous pour retrouver Reynolds, dans le cas où le numéro de téléphone ne correspondrait à rien. Mais ne le donne à personne. Si Bassett t'interroge, dis-lui tout ce que tu m'as dit, sauf le numéro. On t'avait chargé de retrouver l'adresse de Hunter, Reynolds devait revenir la chercher. Seulement il n'en fit rien.

Nous descendîmes l'escalier et retrouvâmes l'air pur de la nuit.

Je songeai que nous savions maintenant à qui nous avions affaire : à de vrais bandits, pas à des figurants comme Kaufman.

Et nous allions tenter l'aventure seuls, puisque l'oncle Ambroise ne voulait pas communiquer le numéro à Bassett. Dans Oak Street, sous le réverbère, mon oncle me regarda.

— Tu as peur, petit ?

La bouche sèche, je fis un signe d'assentiment.

— Moi aussi, dit-il. On va voir Bassett, ou on essaye de s'amuser un peu ?

— Essayons, dis-je.

## CHAPITRE IX

L'air frais me fit du bien. J'étais en nage, je déboutonnai mon col et repoussai mon feutre en arrière. Encore une réaction, mais de meilleure qualité qu'après la scène de la taverne. Je me sentais plus costaud.

Nous primes Wells Street, puis nous coupâmes par Chicago Avenue, et passâmes devant le poste de police signalé par les deux lumières bleues de chaque côté de la porte. Je fus moins fendant, soudain. Maman et Gardie ne devaient pas être à la fête, là-haut !

En tournant le coin de Clark Street, l'oncle Ambroise me proposa une tasse de café, que j'acceptai. Dans un bar de Superior Avenue, nous commandâmes des cafés et des saucisses. Nous étions seuls, à cette extrémité du comptoir, à l'autre, deux femmes discutaient à propos d'un nommé Carey.

Les saucisses étaient bonnes, mais je pensais sans cesse à maman. En tout cas, ils ne battent pas les femmes...

— Pense à autre chose, Ed.

— À quoi ?

— À n'importe quoi.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et avisa le sac qu'une des femmes avait posé sur le comptoir.

— ... Pense à des sacs. Y as-tu jamais songé ?

— Non. Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Si tu étais maroquinier, le sujet t'intéresserait. Un sac, ça remplace les poches. Les hommes ont des poches, les femmes pas. Pourquoi ? Parce que cela nuirait à leur ligne.

— Sans doute !

— Et le mouchoir ? Ceux des femmes sont petits, pour la même raison... Pour en revenir aux sacs, plus leur contenance

est grande, sous un petit volume, plus ils sont appréciés. Comment ferais-tu pour établir un sac qui, d'apparence petite, contiendrait le maximum, afin de tenter les femmes ? Il est fort probable que tu agiras empiriquement : tu en fabriquerais un certain nombre en recherchant uniquement l'apparence, puis tu attendrais qu'une femme dise : « Celui-ci contient plus qu'on ne le croirait. » Alors tu étudierais ce sac, pour essayer de donner les mêmes vertus aux autres. Tu pourrais même en tirer une équation. Tu connais l'algèbre, Ed ?

— Pas très bien, répondis-je, et au diable les sacs ! Ils me font penser aux portefeuilles. Bobby Reinhart disait-il la vérité en prétendant que Gardie le lui avait donné ?

— Sûrement, petit. Il n'aurait pas dit un mensonge aussi facile à percer. Il aurait prétendu l'avoir trouvé. Mais que cela ne te préoccupe pas : tu ne penses pas, je suppose, que Gardie ou Madge ont tué ton père et qu'elles ont donné le portefeuille à Bobby ?

— Non, mais ça ne me plaît pas. Comment Gardie a-t-elle eu ce portefeuille ?

— Il ne l'avait pas sur lui, voilà tout. Nombre d'hommes laissent leur portefeuille chez eux, pour tirer une bordée, ils se contentent de glisser quelques billets dans leurs poches. Gardie a dû trouver le portefeuille, compter l'argent qu'il contenait, sans rien dire. Bien sûr, ce fut très sot de sa part de donner le portefeuille, mais s'il s'était agi de quelque chose de plus grave, elle n'aurait pas pris de risques, elle l'aurait brûlé dans l'incinérateur.

— Elle aurait dû le faire, de toutes façons, dis-je. Quelle idiote !

— Pas si idiote que ça, dit mon oncle. Elle réussira sa vie, comme tant d'autres. Tous n'ont pas ce don, bien sûr...

— Papa ne l'avait pas.

— Gardie est égoïste, elle ne gâchera pas sa vie comme a fait papa. Supposons qu'elle épouse un type qui ne lui convienne pas, à l'usage : elle le plaquera, voilà tout. Au contraire, Wally était l'homme des causes perdues. Il était aussi de ceux qui auraient mieux fait de ne pas se marier. Mais ta mère était une femme épataante, Ed, et il fut heureux avec elle. Elle mourut

avant qu'il ait éprouvé le désir d'un changement. Et Madge l'a harponné au bon moment.

Je faillis répondre en prenant la défense de maman, par loyalisme, mais je me rappelai des choses concernant papa et maman... L'oncle Ambroise avait raison. Je devenais sentimental parce que maman avait de graves ennuis maintenant, mais ce n'était pas une raison suffisante. Elle avait été néfaste, elle l'avait poussé à boire.

Je terminai mon repas, mais mon oncle commanda encore du café. Nous causâmes un peu, notamment du fameux numéro : Wentworth 3842, que nous allions appeler, puis nous rentrâmes à l'hôtel Wacker.

Dans sa chambre, mon oncle me dit :

— Tu vas rester à côté de moi pendant que je téléphone. Je tiendrai l'écouteur un peu écarté de mon oreille, afin que tu puisses entendre aussi bien que moi. Rappelle-toi bien les paroles prononcées.

Mon oncle prit le combiné et quand il donna le numéro au standard, sa voix était devenue différente. Plus basse, un peu rauque, avec un timbre changé.

J'entendis le standard appeler le numéro. Penché sur la chaise où mon oncle s'était assis, je tendais l'oreille.

Au bout d'un instant, une voix de femme dit : « Allo ? »

C'est drôle, mais un seul mot suffit, parfois, pour « placer » quelqu'un. Je sus aussitôt – je devinai, si vous voulez – que cette femme était jeune, jolie. Une chic fille, en un mot, et sympathique rien qu'à sa façon de dire : « Allo. »

— Qui est-ce ? dit mon oncle, toujours avec son nouvel accent.

— Claire. Wentworth 3842.

— Comment va, mon chou ? Ici, Sammy, tu te souviens ?

Il parlait comme un pochard.

— Non, dit la voix, plus fraîchement. Sammy... qui ?

— Allons, tu te souviens bien de moi... Sammy ! Au bar, l'autre soir. Je sais qu'il est très tard pour t'appeler, Claire, mais je viens de me sucrer au jeu. J'en ai plein les poches ! Je t'emmène faire une tournée dans les boîtes chics, où tu voudras. Je veux avoir la plus belle fille de Chicago à mon bras ! Rien

n'est trop beau pour toi. Serais même capable de t'acheter un manteau de fourrure, si tu aimes le lapin... Je viens te chercher en taxi...

— Non, dit la voix et l'appel fut interrompu.

— M..., dit mon oncle.

— Que voulez-vous, on ne réussit pas à tous les coups, dis-je en guise de consolation.

Mon oncle posa le combiné sur son support.

— Je manque peut-être de charme, dit-il. J'aurais dû te laisser parler.

— Moi ? Ciel, je ne connais rien aux femmes !

— Précisément. Cependant, tu pourrais tomber n'importe quelle femme. Regarde-toi dans la glace !

Je me mis à rire, mais je tournai, néanmoins, la tête pour me contempler dans le miroir.

Mon oncle décrocha de nouveau et demanda au standard la communication avec le central téléphonique Wentworth. Dès qu'il l'eût, il questionna l'employée au sujet du numéro 3842. Au bout d'un instant, il posa l'appareil d'un air découragé.

— Numéro non répertorié, me dit-il. Je m'y attendais.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Nous allons nous y prendre autrement, essayer de nous renseigner sur Reynolds, par Bassett. Ce qui m'ennuie, c'est que j'espérais prendre de l'avance sur Bassett grâce à ce numéro de téléphone. Enfin...

— Écoutez, interrompis-je, je crois pouvoir obtenir ce renseignement.

— Comment, petit ? On a difficilement connaissance de ces numéros non répertoriés.

— La belle-sœur de Bunny Wilson, la femme de son frère, travaille à la compagnie du téléphone, précisément dans le service qui s'occupe de ces numéros-là. Une fois, il a pu en obtenir un pour Jake, le contremaître de l'imprimerie. Il pourra en faire autant pour nous, à condition que ça n'attire pas d'ennuis à sa belle-sœur.

— Magnifique ! Dans combien de temps pouvons-nous avoir ce renseignement ?

— Demain, si je peux trouver Bunny ce soir. Il veut voir sa

belle-sœur avant qu'elle parte pour son travail et elle peut lui téléphoner ensuite en sortant pour déjeuner. Elle ne pourrait l'appeler du bureau, étant donné la nature du renseignement.

— Bunny, est-il de retour chez lui, à cette heure ?

— Il devrait l'être. En tout cas, je vais aller chez lui, il habite Halsted Street. Au besoin, je l'attendrai.

— Bon. Voici dix dollars, prie Bunny de les faire accepter par sa belle-sœur. Qu'elle s'achète un nouveau chapeau, ou ce qu'elle voudra. Quant à moi, je vais me mettre en quête de Bassett.

— Où nous retrouverons-nous ?

— Ici. Je dirai à la réception qu'on te donne la clef si je ne suis pas rentré. File maintenant, je vais téléphoner pour essayer de savoir où je peux retrouver Bassett.

Je descendis dans la rue et j'eus la chance de trouver un taxi, ce qui me permit d'atteindre rapidement la demeure de Bunny.

Je montai et frappai plusieurs fois à la porte de son logement, mais sans succès : il n'était pas encore rentré.

Je m'assis sur une marche pour l'attendre, puis je me rappelai sa négligence habituelle : Bunny oubliait souvent de fermer sa porte à clef. En effet, elle ne l'était pas. J'entrai donc et pris un magazine pour tuer le temps.

Lorsqu'il fut quatre heures, j'allai dans sa petite cuisine pour me préparer une tasse de café.

L'eau bouillait lorsqu'il revint, un peu soûl, pas très, mais assez pour le faire tituber en montant les marches. Je lui fis boire deux tasses de café avant d'exposer ma demande.

— Bien sûr, Ed. Les dix dollars sont inutiles, elle peut très bien me rendre ce service.

Néanmoins, je fourrai l'argent dans sa poche et lui dis de les donner à sa belle-sœur.

— Peux-tu lui parler avant qu'elle aille travailler, ce matin ?

— Facile. Elle habite à côté, elle se lève à cinq heures et demie. Je resterai éveillé et lui téléphonerai à ce moment. Je mettrai ensuite mon réveil à onze heures afin de ne pas dormir lorsqu'elle me appellera. Téléphone-moi à partir de midi, je ne bougerai pas d'ici, avant que tu ne parles.

— Merci infiniment, Bunny.

- Ce n'est rien. Tu rentres ?
- Oui, je retourne à l'hôtel Wacker.
- Je vais t'accompagner. Le temps de revenir ici à pied, il sera l'heure de l'appeler du *drugstore*, au coin de la rue.

Nous marchions ensemble dans Grand Avenue, lorsqu'il me dit :

- Tu n'es plus le même, Ed. Je te trouve changé.
- Vraiment ? C'est peut-être l'effet de mon costume neuf.
- Non, tu as l'air de t'être développé, tu es plus mûr d'esprit. Ça me plaît, du reste. Tu pourrais arriver, si tu voulais, ne pas rester dans l'ornière, comme moi.
- Mais je croyais que tu allais avoir une affaire à toi ?
- Je ne sais plus, Ed. Le matériel coûte très cher. J'ai bien un peu d'argent de côté, mais quand je pense aux frais d'installation ! Certes, en cessant de boire, je pourrai économiser davantage, mais je manque de volonté. À quarante ans, je n'ai économisé que la moitié de la somme nécessaire : de ce train-là, je serai vieux avant d'avoir rien commencé !

Il eut un rire amer.

— Par moment, j'ai envie de jouer, de risquer mon argent au tout-va, de gagner gros ou de tout perdre, d'un coup. Comme ça, je serais fixé : le gros paquet, ou rien. Je préférerais encore n'avoir plus rien que de posséder la moitié de ce qui me serait nécessaire.

— Pourquoi ?

— Parce que je cesserais alors de me faire de la bile à ce sujet. Je pourrais me payer un verre de whisky sans remords. Je me fous d'aller en enfer, Ed, mais le prix du billet m'effraie !

Nous marchâmes en silence, puis il reprit :

— ... C'est ma faute, Ed, je manque de cran. Que diable, avec de la volonté, on obtient n'importe quoi, il suffit de se concentrer, de renoncer au reste. Je vis seul. Mon salaire me permettrait d'économiser trente dollars par semaine. Il y a longtemps que j'aurais pu avoir la somme nécessaire. Mais j'ai voulu m'amuser... Eh bien, je me suis payé du bon temps ! Alors, à quoi bon rechigner ?

Nous étions presque au métro aérien. Il me dit :

— Je vais te quitter ici, et rentrer.

— Viens à l'appartement, un de ces soirs, Bunny. Maman n'a guère d'amis, elle sera contente de te voir.

— Tu es gentil, Ed, je viendrai. À propos, veux-tu prendre un verre avec moi ? Là, en face.

J'hésitai un instant, puis j'acceptai. Je sentais obscurément qu'il y tenait. Nous nous séparâmes, ensuite en sortant de la taverne et je pris la direction de Clark Street. Préoccupé de savoir si maman et Gardie étaient de retour, je tournai dans Franklin Avenue, plus loin, et j'arrivai à la maison en empruntant la ruelle perpendiculaire, derrière chez nous. Je vis que la cuisine était éclairée.

Me demandant si cet éclairage s'expliquait par la présence de la police, encore occupée à faire des recherches, ou s'il fallait l'attribuer à la présence des miens, je restai là à observer. Puis je vis maman passer devant la fenêtre, encore habillée ; son retour était donc récent. Je vis Gardie, aussi.

Je ne tenais pas à monter. Bassett avait dû dire à maman que j'habitai avec l'oncle Ambroise, donc elle était rassurée sur mon compte ; d'autre part, elle pourrait s'inquiéter si elle apprenait que je rôdais encore dans les rues.

Dans le ciel, l'aube pointait. Je revins à Clark Street, j'allai à l'hôtel Wacker, mon oncle n'avait pas laissé sa clef à la réception, donc il était de retour.

Bassett lui tenait compagnie. Tous deux jouaient aux cartes. Sur la table de chevet, une bouteille les séparait.

— Tu te sens mieux avec le ventre plein, petit ? dit mon oncle.

Je compris qu'il me communiquait ainsi le sens de ce qu'il avait dû dire à Bassett, il me dictait ma réponse ; le détective ignorait donc encore le fameux numéro de téléphone.

— J'ai avalé trois petits déjeuners, répondis-je. J'ai rempli le réservoir !

— Nous jouons au rami, dit mon oncle. Une partie sérieuse ! Reste tranquille.

Je m'assis sur le bord du lit et j'observai le jeu. L'oncle Ambroise était en train de gagner, avec trente points d'avance. Sur la marque, je vis qu'ils en étaient à leur troisième partie, mon oncle ayant gagné les deux premières. Il gagna aussi la

dernière, malgré un bon rétablissement de Bassett. Celui-ci but un verre de whisky et dit en prenant son portefeuille :

— Ça suffit, je suis fatigué. Qu'est-ce que je vous dois ?

— N'en parlons pas. Dix dollars environ, que vous mettrez sur ma note de dépenses. Écoutez, Frank, je vais aller manger un morceau. Pourquoi n'en profiteriez-vous pas pour vous reposer ? Ed peut rentrer chez lui. Je vous réveillerai en revenant, si vous vous êtes endormi.

Bassett tombait de sommeil, c'était visible à ses yeux vitreux ? Le whisky l'assomma tout à coup. Assis sur le bord du lit, il oscillait sur sa base.

Mon oncle remit la table en place, puis il poussa légèrement Bassett qui tomba sur l'oreiller comme une masse. Mon oncle souleva ses jambes et l'étendit sur le lit. Puis il lui enleva ses souliers, défit sa cravate, ôta ses lunettes à bordure d'écaille. Alors Bassett ouvrit les yeux.

— Salaud, dit-il.

— Mais oui, Frank. Bien sûr !

Nous éteignîmes et sortîmes. Dans l'ascenseur, je dis à mon oncle que Bunny m'avait promis le renseignement voulu au sujet du numéro de téléphone et que nous l'aurions dès midi. Il fit un signe d'assentiment.

— Bassett sait que nous lui cachons quelque chose. Il n'est pas bête et serait capable d'aller voir Kaufman et d'employer les grands moyens pour le faire parler.

— Vous avez fait si peur à Kaufman, répondis-je, qu'il en faudrait beaucoup maintenant pour le dégeler. Il nous craint plus qu'il ne redoutait cet Harry Reynolds... Dites, quelle tête aurions-nous fait si ce réveil avait sonné avant qu'il se décide à parler ?

Mon oncle haussa les épaules.

— Nous aurions eu l'air assez sot. À propos, si on prenait un petit déjeuner, vrai, cette fois ?

— Je meurs de faim, répondis-je.

Nous allâmes nous restaurer chez Thomson, dans Clark Street, et tout en dévorant des œufs au jambon, mon oncle me communiqua les renseignements donnés par Bassett.

Gardie avait bien donné le portefeuille à Reinhart. Son

explication concordait avec l'hypothèse de mon oncle : papa, possédait un autre portefeuille, un vieux. Je le savais, mais j'ignorais que depuis quelque temps, papa laissait son portefeuille neuf et une partie de son argent à la maison, lorsqu'il sortait avec l'intention de boire. Or Gardie connaissait ce détail. Papa avait glissé son bon portefeuille derrière une rangée de livres de la bibliothèque, et n'avait emporté qu'une petite somme, dans le vieux portefeuille. Je dis :

— Habitude prise, sans doute, depuis l'agression qui lui avait coûté sa carte de sécurité sociale, ses papiers d'identité et une bonne liasse de billets.

— C'est très probable, répondit mon oncle. Gardie l'avait vu cacher le portefeuille, précédemment. Aussi regarda-t-elle dans la cachette, et elle le trouva, contenant vingt dollars. Elle pensa qu'elle pourrait le garder, que cela ne ferait de tort à personne.

— Soit, mais pourquoi le donner à Reinhart ? Enfin... Bassett a-t-il cru Gardie ?

— Oui, après qu'il eut vérifié la bibliothèque. Il y trouva l'empreinte du portefeuille dans la poussière, derrière les livres, à l'endroit qu'elle désigna.

— Et maman ?

— Je le crois persuadé de son innocence, il l'était même avant que je lui parle de Reynolds. Les flics ont fouillé l'appartement et n'ont trouvé ni police d'assurance, ni rien d'intéressant.

— Qu'a dit Bassett au sujet de Reynolds ?

— Il connaissait son existence, et le témoignage de Kaufman concorde. Bassett croit qu'on recherche ce trio, Reynolds, Dutch et l'autre voyou, pour un vol de banque, récent, dans le Wisconsin.

— L'avez-vous soûlé exprès, ce soir ?

— On ne peut forcer un homme à boire, Ed.

— Soit, mais je ne vous ai pas vu l'en empêcher, ni ôter la bouteille.

— Tu as vraiment l'esprit mal tourné, mon garçon ! Quoi qu'il en soit, la matinée est à nous. Il dormira jusqu'à midi et nous pourrons nous occuper avant lui de la compagnie d'assurances.

— Pourquoi ça vous intéresse-t-il encore, maintenant que

nous avons la piste Reynolds ?

— Petit, nous ignorons *pourquoi* cet individu s'intéressait à ton père. Wally avait souscrit une police d'assurance pour une somme importante et il la gardait secrète. Pourquoi ? J'aimerai en savoir la raison avant de m'attaquer à Reynolds. Et il y a aussi ce fameux numéro de téléphone. Encore un peu de café ?

— Pourquoi pas ? Les bureaux n'ouvriront pas avant une bonne heure. Vous pourrez encore me raconter des souvenirs sur mon père, quand vous voyagiez ensemble...

## CHAPITRE X

La « Central Mutual » était la succursale – une succursale assez peu importante – d'une compagnie d'assurances, dont le siège central était à Saint-Louis.

Nous demandâmes le directeur qui nous reçut dans son bureau. L'oncle Ambroise lui expliqua le cas.

— Non, je ne me rappelle pas votre frère, répondit le directeur, mais je vais faire vérifier. Vous dites que la police n'a pas encore été trouvée ? Peu importe, du moment qu'il était assuré chez nous, et que les primes sont payées. La police représente un contrat qui sera honoré, que votre frère ait égaré ou non ce document.

— Parfaitement, dit mon oncle. Nous voudrions savoir, si possible, pourquoi l'existence de cette police a été gardée secrète par mon frère. Sa famille l'ignorait. Aurait-il donné une raison à l'agent qui la lui fit souscrire ?

— Un instant.

Le directeur passa dans le bureau voisin et revint bientôt.

— ... J'ai donné les ordres nécessaires, le chef de service va rechercher le dossier.

— Est-il fréquent qu'un assuré désire garder le secret ?

— Non, c'est même rare. Je ne me rappelle qu'un cas – un homme qui souffrait d'un léger complexe de persécution. Il craignait que ses parents ne l'expédient dans l'autre monde s'ils le savaient assuré. D'ailleurs, il les aimait, par une inconséquence bien humaine, et désirait leur faire du bien après sa mort. Je ne fais aucune allusion, bien entendu, au cas qui nous occupe...

— Bien entendu, dit mon oncle.

Un homme de haute taille, grisonnant, entra dans le bureau

avec un dossier.

— Voici le dossier Wallace Hunter, Mr. Bradbury. Oui, je me le rappelle, il versait toujours ses primes ici. Une note jointe au dossier spécifie qu'il ne désirait recevoir aucun avis à domicile.

— Lui avez-vous jamais parlé, Henry ? demanda le directeur en prenant le dossier. Lui avez-vous demandé la raison pour laquelle il ne voulait rien recevoir chez lui ?

— Non, Monsieur.

— Bien.

L'employé parti, le directeur consulta le dossier.

Il dit :

— Oui, les versements sont à jour. Je vois qu'il lui fut consenti deux petits prêts, destinés à lui permettre de régler des primes. Elles seront déduites, mais ne représentent qu'une petite somme. Oh, ajouta-t-il en tournant la page, je vois que l'assurance n'a pas été faite ici, le dossier nous a été transféré de Gary, dans l'Indiana.

— Y aurait-il d'autres documents là-bas ?

— Non, à part un double des pièces, resté au siège central de Saint-Louis. On nous a fait prévenir ce dossier de Gary lorsque Mr. Hunter vint à Chicago ; d'après la date, ce fut très peu de temps après que notre client se fut assuré.

— La police contient-elle des détails non inclus dans ce dossier ? demanda mon oncle.

— Non, la police est une police standard. Le nom, la somme et la date y figurent, ainsi qu'une photo de la demande du client. L'original de cette demande se trouve dans le dossier. Vous pouvez en prendre connaissance.

Il tendit le dossier à l'oncle Ambroise et lui désigna une feuille manuscrite. Je la regardai par-dessus l'épaule de mon oncle et notai le nom de l'agent d'assurances : Paul B. Anderz.

— Savez-vous si cet Anderz travaille toujours pour votre agence de Gary ? demanda mon oncle.

— Je l'ignore, mais nous pouvons écrire pour nous renseigner.

— C'est inutile. Merci. Vous aurez besoin d'une copie de l'acte de décès, bien entendu ?

— Oui, pour nous permettre d'établir un chèque au nom du

bénéficiaire. La mère de ce jeune homme, je suppose ?

— La belle-mère.

L'oncle Ambroise rendit le dossier et se leva.

— ... Merci. À propos, les primes étaient-elles payées chaque trimestre ?

Le directeur feuilleta encore le dossier.

— Oui, après le premier règlement. Il paya une année d'avance au moment où il s'inscrivit chez nous.

Mon oncle le remercia encore et nous partîmes.

— Nous allons à Gary ? demandai-je.

— Bien sûr. Nous y serons dans une heure par le métro aérien.

— C'est vrai...

Je restai songeur, un instant.

— ... Gary n'est qu'à une heure d'ici et cependant je n'y suis jamais retourné depuis notre départi.

— Wally ou Madge y sont-ils retournés ? Pour faire une visite, par exemple ?

— Je ne le crois pas, il me semble qu'aucun de nous n'y est allé de nouveau. Bien sûr, je n'avais que treize ans quand nous sommes venus à Chicago, mais je me souviendrais, du moins j'en ai le sentiment.

Mon oncle resta silencieux. Nous prîmes le direct pour Gary. Lorsque nous fûmes installés dans le compartiment, il sortit de son mutisme et me dit :

— Je voudrais que tu rassembles tes souvenirs sur Gary et que tu me racontes tout ce que tu pourras sur votre vie là-bas.

— Eh bien, j'allais à l'école dans la 12<sup>e</sup> rue. Gardie aussi, dans une classe inférieure. Nous vivions dans une petite maison près de l'école. Il y avait un orchestre à l'école, et je voulus en faire partie. On me prêta un trombone, et je me débrouillais assez bien, mais maman détestait cet instrument, qu'elle appelait « cette damnée trompe », et j'étais obligé d'aller dans la resserre à bois pour m'exercer. Quand nous vîmes à Chicago, ce fut pour habiter un appartement, de toutes façons je n'aurais pu en jouer...

— Laisse ce trombone, dit l'oncle Ambroise. Reviens à Gary.

— Parfois nous avions une voiture, parfois non. Papa

travailla dans deux ou trois imprimeries. Il a eu de l'arthrite au bras à un moment donné, ce qui l'empêcha de travailler et l'obligea de s'endetter. Je crois qu'il ne parvint jamais à s'acquitter complètement et j'ai l'impression que notre brusque départ de Gary s'explique ainsi : nous avons filé pour ne pas payer les dettes que nous avions encore.

— Vous êtes partis brusquement ?

— Oui, il me semble. Je veux dire que je ne me souviens pas de conversations au sujet d'un départ. Tout à coup le camion de déménagement s'est trouvé là, a chargé nos meubles. Papa avait trouvé une situation à Chicago et... Attendez un instant.

— Prends ton temps, petit. Ça devient intéressant... Ciel, quel imbécile je suis !

— Vous ?

Il se mit à rire.

— J'ai négligé d'interroger mon meilleur témoin parce que je me trouvais trop près de lui pour le voir ! Bon... Reviens à Gary.

— Je me rappelle maintenant, repris-je. Quelque chose qui me parut bizarre sur le moment, mais que j'avais complètement oublié jusqu'au moment où je vous ai parlé de notre déménagement : je n'ai pas su que nous allions à Chicago avant d'y être parvenu. Papa avait dit que nous allions à Joliet, qui se trouve, comme Chicago, à vingt-cinq milles de Gary, mais à l'ouest au lieu de nord-ouest et je me souviens avoir dit à tous mes petits copains que nous allions à Joliet – puis ce fut Chicago. Papa déclara qu'il avait trouvé une bonne situation à Chicago, qu'il avait changé d'avis au sujet de celle qu'il devait avoir à Joliet. Je me rappelle que cela me sembla drôle, même à cette époque.

L'oncle Ambroise avait fermé les yeux.

— Continue, petit, fouille dans tes souvenirs, tu m'intéresses.

— À Chicago, nous emménageâmes là où nous habitons encore. Mais papa n'avait pas dû dire la vérité au sujet de la situation qui l'attendait, car je le voyais tout le temps à la maison pendant les premières semaines, pas tout le temps, si vous voulez, mais assez pour que je me rende compte qu'il ne travaillait pas. Ensuite il entra à l'imprimerie Elwood.

— Reviens à Gary, petit, tu parles tout le temps de Chicago.

— Mais que voulez-vous que je vous dise ? Que je précise en quelle année Gardie attrapa les oreillons ?

— Non, mais essaye encore de te rappeler des choses.

— Je me souviens vaguement d'une histoire de tribunal. Je ne me rappelle pas quoi.

— Un jugement prononcé contre vous par quelque créditeur ?

— Peut-être, je ne me souviens pas. Je ne crois pas que papa travaillait au cours de la dernière semaine ou deux que nous passâmes à Gary, mais je ne me souviens pas s'il avait perdu sa situation, ou s'il avait volontairement cessé de travailler. Tiens, c'est la semaine où il nous mena tous au cirque !

L'oncle Ambroise opina du bonnet. Il enchaîna.

— Où il avait loué les meilleures places.

— En effet... comment l'avez-vous deviné ?

— Tu ne sais pas donc le sens de tes paroles, petit ? Prends ce que nous avons appris ce matin à la compagnie d'assurances, et sers-t-en comme d'une pièce de *puzzle*, ajoutes-y les autres petits faits que tu m'as rapportés... Et alors ?

— Nous avons déménagé de Gary soudainement et sans dire à personne où nous allions. Nous avons même laissé une fausse piste. À cause de nos dettes, sans doute ?

— Je te parie un dollar que Wally a payé tout ce qu'il devait avant de partir.

— Mais comment, puisqu'il ne travaillait pas ?

Nous étions tout le temps à court d'argent... Et... Oh !

— Tu commences à comprendre, Ed ?

— Sa police d'assurance ! Ce fut vers cette époque qu'il prit cette assurance. Et il paya d'avance la prime d'une année. Sur cinq mille, ça doit faire plus de cent dollars ! Et il fallait bien avoir de l'argent pour payer le déménagement à Chicago, et le loyer de notre nouvelle installation !

— Sans compter les quelques semaines passées à Gary sans travailler, et le début du séjour à Chicago, avant qu'il trouve du boulot. La soirée au cirque, aussi, qu'il offrit à toute la famille ! Maintenant que tu es sur la voie, que peux-tu ajouter ?

— On nous a acheté, à Gardie et à moi, des vêtements neufs pour aller à l'école, à Chicago. Vous avez gagné le dollar, oncle

Ambroise ! Papa a dû avoir un coup de veine, de l'argent tombé du ciel, et cela a dû se produire au moins trois semaines avant que nous ne quittions Gary. Et si vous avez vu juste, s'il a effectivement payé ses dettes, cette somme devait s'élèver... à cinq cents dollars au moins, peut-être à mille !

— Mille, cela ne m'étonnerait pas, dit mon oncle. Ça lui a permis de payer ses dettes, ce qui était bien dans sa manière. Eh bien, nous voici à Gary, nous verrons ce que nous allons pouvoir découvrir.

À la gare même, nous avisâmes une cabine téléphonique et mon oncle téléphona à la « Central Mutual ». Après avoir eu la communication, il sortit de la cabine et me dit, d'un air déçu :

— Anderz ne travaille plus pour eux. Il les a quittés depuis trois ans. Aux dernières nouvelles, il était à Springfield, dans l'Illinois.

— C'est loin d'ici, cent cinquante milles au moins... Peut-être a-t-il le téléphone ? On peut toujours essayer.

— Pas la peine, petit. Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que Wally ne lui a rien dit. Il ne lui a certainement pas confié l'origine de cette soudaine affluence. Sans doute dut-il lui donner une raison au sujet des avis d'échéance de primes qu'il ne voulait pas recevoir chez lui, mais il n'a pas dû donner la vraie raison. J'ai mieux, maintenant.

— Qui ?

— Toi, Ed. J'ai besoin que tu fasses encore appel à ta mémoire. Y a-t-il un moyen de transport pour nous rendre d'ici à la maison que vous habitez ?

— Oui. L'autobus de l'East End. L'arrêt est à deux pas d'ici.

Nous fîmes le trajet rapidement et je reconnus le croisement où nous descendîmes. Presque rien n'avait changé. Le *drugstore* était toujours à la même place, les maisons avaient le même aspect qu'autrefois.

La nôtre se trouvait de l'autre côté de la rue. Plus petite que le souvenir qui m'en était resté et assez lâpreuse ; une couche de peinture aurait été nécessaire.

— La palissade est différente, dis-je. Elle était plus haute autrefois.

Mon oncle se mit à rire.

— Regarde mieux, petit !

J'obéis. C'était bien la vieille palissade. Dans mon souvenir, elle me venait à la poitrine... Ce n'était pas elle qui avait changé, c'était moi !

Nous traversâmes la rue et je posai la main sur la palissade. Un gros chien policier arriva en courant, contournant le coin de la maison. Il n'aboyait pas, ce qui est toujours mauvais signe, aussi je retirai ma main et le chien stoppa, en grondant.

— Je ne suis plus le bienvenu chez moi ! dis-je.

Nous longeâmes la palissade, le chien nous suivant, à l'intérieur, je regardai la maison, dont l'état d'abandon était manifeste ; la porte tenait à peine sur ses gonds, les marches d'accès, en bois, semblaient prêtes à s'effondrer. La cour était couverte de détritus.

Nous continuâmes notre chemin. L'épicerie du coin portait toujours la même enseigne.

— Entrons, dis-je à mon oncle.

Je reconnus aussitôt l'homme qui vint au-devant de nous.

— Me reconnaissez-vous, Mr. Hagendorf ? J'habitais à côté, autrefois.

Il me regarda de près, puis :

— Vous êtes le fils Hunter ?

— Mais oui !

— Pas possible !

Il me tendit la main.

— ... Vous revenez habiter par ici ?

— Non. Mais mon oncle va venir s'installer tout près. Le voici... Ambroise Hunter... Mr. Hagendorf.

Mon oncle serra la main de l'épicier et lui dit :

— Oui, mon neveu Ed m'a conseillé de me fournir chez vous, il m'a vanté la qualité de vos produits. Vous pourriez peut-être m'ouvrir un compte ?

— Je ne travaille pas beaucoup à crédit, dit Hagendorf. Mais on s'arrangera !

Il m'adressa un sourire.

— ... Votre père m'a souvent fait enrager, avec ses ardoises, mais je reconnais qu'il m'a payé avant de quitter la ville.

— Une note assez importante, n'est-ce pas ?

— Il ne m'avait jamais dû autant. Plus de cent dollars, si mes souvenirs sont exacts. Il a tout payé. Comment vont les choses à Joliet, Ed ?

— Bien, répondis-je. Alors, à bientôt, Mr. Hagendorf !

Dehors, je dis à mon oncle :

— Décidément, vous avez eu du flair ! Ça s'est bien passé, hein, et vous m'avez admirablement secondé. Je pensais que si nous pouvions nous renseigner sans trop nous découvrir...

— Bien sûr, petit. Et maintenant ?

— Voulez-vous aller m'attendre à l'arrêt de l'autobus, près du *drugstore* ?

Resté seul, je marchai plusieurs fois autour du pâté de maisons. Puis je m'adossai à un arbre et sans m'approcher de la palissade, à cause du chien, je contemplai mon ancienne demeure, les fenêtres de ma chambre à coucher, celles de la salle à manger, en bas.

J'avais un peu envie de pleurer, mais je refoulai mon émotion pour essayer de rassembler, mes souvenirs, me rappeler le dernier mois de notre séjour.

Je me souvins enfin que papa s'était absenté, au cours d'une des dernières semaines. Il ne travaillait certainement pas, mais il resta absent, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Hors de la ville ? Non...

C'était bien cela, je me demandai pourquoi je ne m'en étais pas souvenu plus tôt. Sans doute parce qu'on n'en avait jamais parlé, ensuite ? Il me sembla même que papa s'était arrangé pour qu'on n'en parle pas.

J'allais retrouver l'oncle Ambroise, sous l'auvent du *drugstore*. Un autobus arrivait, je lui fis signe d'y monter avec moi.

Sur la route du retour, je lui dis ce qui était revenu à ma conscience.

— Papa avait reçu une convocation pour un jury.

Il a été juré, quelque temps avant notre départ.

— Quel genre d'affaire était-ce ?

— Je l'ignore. Il n'en parla jamais. Nous pouvons consulter la collection d'un journal, pour voir ce qui se passait à cette époque-là. C'est sans doute pour cela que j'ai oublié, nous n'en

avons jamais parlé.

Mon oncle consulta sa montre.

— Nous arriverons dans le quartier des affaires vers midi. Il faudra d'abord que tu téléphones à Bunny Wilson à propos du fameux numéro.

Arrivés à destination, j'avisai un petit hôtel et j'appelai Bunny, laissant la porte de la cabine ouverte afin que mon oncle puisse entendre. J'obtins la communication et j'entendis bientôt la voix de Bunny.

— J'ai ton renseignement, Ed. Le numéro est inscrit au nom de Raymond, appartement 43, Milan Towers. C'est un hôtel avec appartements d'Ontario Street, entre Michigan Boulevard et le lac.

— Je crois le connaître. Merci infiniment, Bunny.

— N'en parlons pas. Je voudrais t'aider davantage. Si je peux faire quelque chose... Ne manque pas de t'adresser à moi. Je prendrai quelques heures de congé, même la nuit, si c'est nécessaire. Où es-tu ? Au téléphone, tout à l'heure, Mrs. Horth m'a parlé d'un appel interurbain...

— Nous sommes à Gary. Nous sommes venus pour voir un type appelé Anderz qui a traité avec papa pour l'assurance.

— Quel assurance, Ed ?

J'avais oublié que je ne lui en avais pas parlé. Je le mis au courant.

— Magnifique, Ed ! Voilà une bonne nouvelle pour Madge. J'étais inquiet pour son avenir. Ça va l'aider, lui permettre de s'établir... Avez-vous vu le type en question ?

— Non, Anderz vit à Springfield maintenant, et nous ne comptons pas l'y suivre. Ça ne servirait probablement à rien... Nous allons rentrer. Merci encore et à bientôt.

Aux bureaux de *Gary Times* nous nous fîmes confier la collection du journal contenant les exemplaires correspondant aux dates qui m'intéressaient. Je n'eus guère de mal à trouver ce que je voulais, en première page. C'était la semaine où Steve Reynolds avait été jugé pour un vol de banque. Le procès, qui avait duré trois jours, s'était terminé par un verdict de culpabilité et une condamnation à vie. Un certain Harry Reynolds, son frère, témoin pour la défense, avait essayé de lui

fournir un alibi auquel le tribunal n'avait pas ajouté foi. On ne l'avait néanmoins pas poursuivi pour s'être parjuré.

Reynolds avait été défendu par un avocat nommé Schweinberg, spécialisé dans la défense des criminels, et je me souvins que cet individu avait été, récemment, rayé de l'ordre des avocats.

Des photographies illustraient les comptes rendus des débats. Une de Steve Reynolds, une autre de Harry. Je les étudiai avec soin, surtout celle de Harry.

Après avoir rendu le volume relié à l'employé, nous partîmes.

— Rentrons à Chicago, maintenant, dit mon oncle. Sans connaître les détails, nous avons néanmoins fait une belle récolte. Le reste, nous en devinerons la majeure partie.

— Qu'est-ce crue nous ne pourrons pas deviner ?

— Pourquoi il a pu attendre trois semaines après le procès avant de filer. Voici comment je vois la chose : Wally est nommé juré au procès Reynolds.

« Ce Schweinberg a été rayé pour corruption de jurés, c'était sa spécialité. Il a dû aller trouver Wally et il lui aura donné mille dollars environ pour voter l'acquittement. À cause de la gravité des preuves, il ne pouvait espérer, au fond, que de diviser le jury et obtenir le renvoi.

« Wally prit l'argent – et ne tint pas parole. Ton père ne manquait pas de culot, il aurait été capable d'agir ainsi. Que diable, ça dû se passer ainsi, c'est la seule façon d'expliquer l'aubaine, les mille dollars ! Immédiatement après le procès, il se servit d'une partie de la somme pour prendre une police d'assurance, assez importante pour aider Madge à vous élever, en cas de besoin. Puis il fila de Gary et s'arrangea pour qu'on ne sut pas où il était allé. J'ignore pourquoi il attendit trois semaines, sans doute se sentait-il en sécurité, pour une raison ou une autre. Peut-être ont-ils gardé Harry Reynolds pendant quelque temps, dans l'intention de lui faire subir une peine de prison pour s'être parjuré, ou comme complice ; ensuite on l'aurait libéré. Or, la libération de Harry signifiait un danger de mort pour ton père.

— Croyez-vous que maman était au courant ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— En partie. Je ne crois pas qu'elle en ait su beaucoup. Rappelle-toi qu'il ne l'a pas mise au courant de l'assurance qu'il a prise. Dieu sait ce qu'il a pu lui raconter pour lui expliquer sa richesse subite ! Peut-être qu'il avait gagné à la loterie. Peut-être lui a-t-il dit qu'il fallait filer vite de Gary pour éviter de payer ces vieilles dettes, il a pu les payer à son insu.

— Ça me paraît plutôt incohérent, dis-je. Voilà un homme assez honnête pour régler des dettes qu'il aurait pu laisser derrière lui, puisqu'il filait, de toute façon, mais qui, d'autre part, accepte l'argent d'un gangster qui veut l'acheter...

— Ah, mais il y a une différence, petit ! Wally pouvait très bien considérer qu'il n'agissait pas malhonnêtement en roulant un salaud ; tel que je l'ai connu, il pouvait raisonner ainsi. Que diable, je n'ai pas à juger s'il a bien ou mal agi. En tout cas, il lui a fallu du cran pour accepter de l'argent dans ces conditions et ne pas faire ce qu'on attendait de lui.

Nous ne parlâmes guère jusqu'à Chicago. Arrivés à destination, je dis à mon oncle :

— J'ai envie de rentrer chez moi pour prendre un bain et me changer. J'en ai besoin.

Mon oncle fit un signe d'assentiment.

— Oui, d'ailleurs nous ne pouvons continuer ainsi sans prendre de repos. Il est deux heures. Couche-toi et dors un peu. Tu viendras me prendre à l'hôtel vers sept ou huit heures. Mieux vaut être en forme ce soir pour aller jeter un coup d'œil à Milan Towers.

Nous nous séparâmes devant ma maison et mon oncle retourna au Wacker Hôtel.

Chez moi, l'appartement était vide. J'en fus content, en somme. Je pris un bain et après avoir mis mon réveil pour sept heures, je m'endormis bientôt.

Réveillé par la sonnerie, j'entendis des voix dans le living-room. Je m'habillai et j'allai rejoindre maman et Gardie. Bunny leur tenait compagnie. Ils finissaient de dîner. Maman me demanda si je voulais quelque chose, je lui répondis qu'une tasse de café me suffirait.

Je pris une tasse et m'assis. Je ne pus me lasser de regarder maman. Elle venait, sûrement, d'un institut de beauté et

paraissait transformée. Une robe noire, neuve, la mettait en valeur. Son visage était fait, mais pas trop.

« Elle est vraiment bien, songeai-je, quand elle est arrangée. »

Gardie aussi était jolie. Mais j'eus le sentiment qu'elle me regardait un peu de travers, sans doute à cause du portefeuille et de ma bagarre avec Bobby Reinhart.

— Elles parlent d'aller en Floride, me dit Bunny, dès qu'elles auront touché l'argent de l'assurance. Je leur conseille plutôt de rester ici, où elles ont des amis.

— Des amis ? dit maman. Qui, à part vous, Bunny ? Ed, il paraît que tu es allé à Gary, ce matin. As-tu vu notre ancienne maison ?

— Oui, du dehors.

— Quelle baraque ! Cet appartement-ci n'est pas brillant, mais la maison de Gary était vraiment impossible.

Je ne répondis rien, me contentant de mettre du sucre et de la crème dans le café que maman me versa. Je le bus d'un trait, car il n'était guère chaud.

— Je ne peux rester, dis-je, j'ai rendez-vous avec l'oncle Ambroise.

— Dommage, fit Bunny, nous comptions sur toi pour une partie de cartes. Quand nous avons compris que tu étais de retour, Madge a regardé ton réveil et a vu que tu l'avais mis à sept heures. Nous pensions que tu resterais ici.

— Peut-être ramènerai-je l'oncle Ambroise. On verra.

Sur ces mots je me levai et Gardie demanda :

— Que vas-tu faire, Eddie ? Je ne veux pas dire, maintenant, mais en général. Tu vas reprendre ton travail ?

— Bien sûr ! Pourquoi pas ?

— Je pensai que tu désirerais peut-être venir en Floride avec nous, voilà tout. Mais tu n'y tiens pas ?

— Non.

— L'argent est à maman. Je ne sais pas si tu le sais, mais la police est à son nom. C'est à elle.

— Gardie ! fit maman.

— Je le sais, dis-je. Je ne veux pas de cet argent.

Maman intervint.

— Gardie n'aurait pas dû s'exprimer ainsi. Ed. Elle voulait simplement dire que tu as une situation, en somme... Moi, je suis obligée de lui faire terminer ses études et...

— Bien sûr, maman. Je n'ai même jamais pensé à cet argent. Ma situation me suffit. Alors, à bientôt ! À bientôt, Bunny !

Je partis, mais Bunny m'appela et vint me rejoindre dans l'entrée, au moment où j'allais ouvrir la porte. Il me tendit un billet de cinq dollars.

— Amène ton oncle, Ed, j'aimerais faire sa connaissance. Et apporte de la bière. Voilà pour les frais...

Je ne pris pas le billet.

— Merci, Bunny, mais c'est impossible. J'aimerais aussi que tu le connaisses, ce sera pour une autre fois. Nous sommes occupés, ce soir. Nous... Tu sais ce que nous essayons de faire.

Il hocha la tête.

— J'ai l'impression que vous perdez votre temps, Ed. Laissez donc tomber tout ça... À quoi bon ?

— Possible, tu as peut-être raison, mais nous avons commencé maintenant. Autant continuer ! C'est absurde, sans doute, mais c'est comme ça.

— Alors, laissez-moi vous aider.

— C'est déjà fait. Tu nous as procuré un renseignement important au sujet de ce numéro de téléphone. S'il y a du nouveau je te tiendrai au courant... Merci beaucoup, Bunny.

À l'hôtel, l'oncle Ambroise se rasait avec un rasoir électrique. Il me demanda :

— Tu as dormi ?

— Profondément !

Je regardai son visage, un peu bouffi, aux paupières rougies.

— ... Vous, pas, je parie ?

— J'ai commencé, mais Bassett est venu me réveiller. Nous sommes allés boire ensemble, et chacun de nous a essayé de faire parler l'autre.

— Ça a réussi ?

— En partie. Je crois qu'il me cache quelque chose. Quoi ? Je l'ignore. Je me demande s'il ne nous fait pas espionner, Ed ?

— Et qu'a-t-il obtenu de vous ?

— Je lui ai parlé de Gary, du procès, de l'argent que Wally

avait touché, mais je me suis bien gardé, de mentionner l'adresse de l'hôtel Milan et le numéro de téléphone. J'ai l'impression qu'il me cache quelque chose de plus important que cela. As-tu vu Madge ?

— Elle part pour la Floride avec Gardie. Dès qu'elles auront touché l'argent de l'assurance.

— Je lui souhaite bonne chance. Madge se tirera d'affaire ! L'argent sera dépensé en un an, mais d'ici-là, elle aura trouvé un mari. Elle est encore très bien... du reste elle avait six ou sept ans de moins que Wally, si mes souvenirs sont exacts.

— Je crois qu'elle a trente-six ans.

— Bassett et moi avons pris un verre ou deux, puis je me suis débarrassé de lui et comme il ne me restait guère de temps pour dormir avant ton arrivée, je suis allé repérer Milan Towers.

Mon oncle vint s'asseoir sur le lit, il s'adossa à l'oreiller.

— L'appartement 43 est habité par une femme qui s'appelle Claire Raymond. Le patron du bar la déclare très appétissante. Le mari est absent, le patron croit qu'ils se sont séparés, il se pourrait même que le mari l'ait plaquée brusquement. En tout cas, le loyer est payé jusqu'à la fin du mois, donc elle y restera jusque-là.

— Avez-vous découvert si...

— Oui, Raymond, c'est Reynolds. Il correspond au signalement, en tout cas, en outre il a fréquenté le bar avec deux copains qui pourraient être Dutch et Benny.

— Benny ?

— L'autre bandit, qui avait l'air d'un Italien. C'est Bassett qui m'a dit son nom, il s'est renseigné en consultant les fiches de police. Benny Rosso. Le nom de famille de Dutch est Reagan. Aucun des deux n'est venu au Milan depuis une semaine, environ ; ça fait qu'ils ont cessé d'y paraître un jour ou deux avant la mort de Wally.

— Est-ce significatif ?

Mon oncle bâilla.

— Je l'ignore. On leur demandera, un jour. Eh bien, partons, maintenant.

— Attendez un instant... Reposez-vous. Il faut que j'aille dans le fond du couloir.

— Bon ! Ne te noie pas...

Je partis, et lorsque je revins, mon oncle dormait profondément.

Je restai là un instant, réfléchissant. Il avait presque tout fait lui-même, jusqu'ici, je m'étais contenté de le suivre. N'étais-je pas capable d'agir seul, pour une fois ? D'autant qu'il avait besoin de sommeil, alors que j'étais reposé. Je me décidai brusquement ; j'éteignis l'électricité.

Sortant sur la pointe des pieds, je partis pour l'hôtel Milan.

## CHAPITRE XI

Dans la rue, je ralensis mon allure, car j'ignorais, en somme, ce que j'allais faire. Comme il était encore tôt et que j'avais faim, je pris un léger repas en route, sans que ma ligne de conduite devint plus claire dans mon esprit.

Mais j'allai néanmoins à l'hôtel Milan. Un bar occupait le coin du building, une porte intérieure le faisait communiquer avec le hall de l'immeuble. Je m'installai au bar, qui était des plus élégants. Pas question de commander de la bière.

Je poussai mon chapeau en arrière et j'essayai de me donner de l'assurance.

— Du whisky ! dis-je au barman.

Je me souvins de Georges Raft, jouant Ned Beaumont dans *la Clef de verre*, qui commandait toujours du whisky. J'essayai de me mettre dans la peau du rôle.

Le barman me servit, me rendit trente-cinq cents sur le dollar que je lui tendis.

Je me dis qu'il fallait boire lentement, rien ne pressait. Sans me retourner, j'étudiai la pièce, réfléchie dans le miroir placé derrière le bar. Pourquoi met-on toujours des miroirs derrière les bars ? Voir son visage, quand on est en train de se soûler doit être horrible ! Surtout quand on boit pour oublier !

Le miroir me permettait de voir à travers la porte menant au hall de l'hôtel. Dans le fond se trouvait une horloge. Le cadran était réfléchi à l'envers dans le miroir et je mis un instant à rétablir l'heure : neuf heures un quart.

À neuf heures et demie, j'agirai. Que ferai-je ? Je l'ignorais, mais je ferais quelque chose.

D'abord, aller dans le hall et téléphoner en haut. Mais qu'allai-je dire ?

Je regrettai maintenant de n'avoir pas réveillé l'oncle Ambroise, ou de ne l'avoir pas attendu. Peut-être allais-je tout bousiller comme lorsque j'avais rossé Reinhart...

J'observai la scène, toujours dans le miroir. Un homme était installé à l'autre bout du bar, il avait l'air d'un industriel prospère. À moins qu'il fut un gangster, pour ce que j'en savais ! Et l'autre, le petit Italien assis dans la salle ? Un commis voyageur, ou un bandit ? Peut-être était-il Benny Rosso ? Qu'en savais-je ?

Je bus mon whisky d'un trait maintenant et faillis m'étouffer. Je regardai la réflexion de l'horloge dans le miroir, qui avait l'air de marquer trois heures trente et une, donc il devait être neuf heures vingt-neuf.

Le barman revenait vers moi, mais je fis un signe négatif. Je me demandai s'il m'avait vu m'étouffer en avalant. Je me sentis assez sot, puis je me décidai et je partis pour la porte du hall. Je me sentais horriblement gêné, comme si ma chemise sortait de mon pantalon et qu'une nombreuse assistance me regardait ironiquement.

J'allais certainement bégayer au téléphone et tout gâcher.

Ce fut l'appareil à disques qui me sauva. Placé entre le bar et la porte, il reluisait de tous ses cuivres, un peu déplacé dans ce bar élégant. Je pris une pièce de monnaie et choisis d'entendre un disque de Benny Goodman. La machine bourdonna, le disque glissa en place, l'aiguille prit position.

Les yeux fermés, j'écoulai la musique, je l'absorbaï de tout mon être.

Puis j'ouvris les yeux et partis pour le hall, soutenu par le rythme, ivre de musique.

Je me sentais nettement d'attaque, prêt à affronter n'importe quoi.

Dans la cabine téléphonique, je composai le numéro : Wen... 3842. Un déclic, et j'entendis la voix féminine qui m'avait plu hier soir, dire « Allo ? ».

— Ici, Ed, Claire.

— Ed, qui ?

— Vous ne me connaissez pas, je vous appelle du hall, en bas. Êtes-vous seule ?

— Oui... Mais qui est-ce ?  
— Le nom de Hunter vous dit-il quelque chose ?  
— Non.  
— Et celui de Reynolds ?  
— Qui êtes-vous ?  
— J'aimerais vous expliquer, dis-je. Puis-je monter ? Ou préféreriez-vous me retrouver au bar, pour un cocktail ?  
— Êtes-vous un ami de Harry ?  
— Non.  
— Pourquoi accepterais-je votre invitation ? Je ne vous connais pas.  
— Ce serait le meilleur moyen de faire connaissance.  
— Vous connaissez Harry ?  
— Je suis son ennemi...  
— Oh !  
— Écoutez, je vais monter. Ouvrez votre porte, sans ôter la chaîne de sûreté. Mon aspect vous rassurera, peut-être, et vous me laisserez entrer.

Je raccrochai avant d'essuyer un refus. Il me sembla avoir piqué sa curiosité. Avant tout, ne pas lui laisser le temps de réfléchir, de téléphoner ! Aussi, je bondis dans l'escalier et montai les trois étages en courant.

Elle m'attendait, derrière la porte entrouverte et défendue par la chaîne de sûreté, ce qui lui permettait de bien me voir et de me juger, comme j'avançai vers elle dans le couloir, mieux qu'elle n'aurait fait en ouvrant seulement la porte au moment où j'eus frappé.

Elle était jeune et ravissante. Je pus m'en rendre compte, même à travers l'entrebâillement.

Je parvins à marcher jusqu'à elle sans me prendre les pieds dans le tapis.

Son expression resta impassible, mais elle ôta la chaîne et me laissa entrer. Personne ne m'attendait avec une matraque derrière la porte, je pénétrai dans le living-room. Bien meublée, la pièce était accueillante, malgré la fausse cheminée, agrémentée de vrais chenets, d'un joli tisonnier bien brillant et d'une pelle. L'ensemble faisait un peu décor de cinéma.

Je contournai le sofa placé devant la cheminée et fis

semblant de me chauffer les mains devant une flambée imaginaire.

— La nuit est glacée, dis-je, le boulevard est recouvert par un épais tapis de neige... je ne sais comment j'ai pu arriver jusqu'ici, j'ai failli périr dans une avalanche !

Je me frottai les mains de plus belle. Ma jolie inconnue me regardait, les bras ballants, debout au coin du sofa. Des bras au galbe parfait, que sa robe sans manches me permettait d'apprécier.

— Rien ne vous presse, à ce que je vois ? fit-elle.

— J'ai un train à prendre, mercredi en huit.

Elle poussa un léger grognement, du genre bien élevé.

— Alors nous avons le temps de prendre un verre.

Un petit meuble bas, à côté de la cheminée, contenait le nécessaire : verres, shaker, bouteilles variées, petits blocs de glace.

— Il ne manque que la radio, dis-je en voyant cet admirable assortiment.

— De l'autre côté de la cheminée. Radio-phono.

— Et des disques ?

— Voulez-vous boire, oui ou non ?

Je regardai la rangée de bouteilles, et décidai de ne pas choisir un cocktail : on me demanderait peut-être de le préparer moi-même et je pourrais ne pas savoir.

— Un peu de Bourgogne, s'il vous plaît. La couleur du Bourgogne se marie bien avec un tapis prune : les taches ne se verront pas.

— Si c'est ça qui vous tourmente ! Vous pouvez aussi bien prendre de la crème de menthe. L'installation ne m'appartient pas.

— Mais vous y vivez.

— Jusqu'à la semaine prochaine.

— Alors, vive la crème de menthe !

Elle remplit deux petits verres à liqueur et m'en tendit un. J'avisai une boîte de cigarettes sur la cheminée, je lui offris une de ses propres cigarettes et l'allumai. J'en pris une, je m'assis et je goûtais la crème de menthe. Ça sentait bon et j'appréciai cette liqueur, nouvelle pour moi.

Mon inconnue resta debout, appuyée contre la cheminée. Toujours impassible, elle me contemplait. De beaux cheveux, noirs, ondulés. Une belle fille, mince, presque aussi grande que moi. Elle avait des yeux clairs, un joli regard.

— Vous êtes belle, dis-je.

Le coin de sa bouche frémit un peu.

— Est-ce pour me dire cela que vous m'avez téléphoné ?

— Non, je ne vous avais pas encore vue.

— Que dois-je faire pour que vous daigniez vous expliquer ?

— L'alcool me déliera la langue. Et j'adore la musique.

Auriez-vous des disques ?

Elle aspira une bouffée de fumée, la rejeta par les narines.

Puis :

— Si je vous demandais l'origine de cet œil au beurre noir, vous me répondriez sans doute que vous avez été mordu par un Saint-Bernard ?

— Non, je dis toujours la vérité. Un homme m'a frappé.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne lui plaisais pas.

— Vous lui avez rendu son coup ?

— Oui.

Elle se mit à rire, un rire franc, honnête.

— Je ne me rends pas compte si vous êtes fou ou non. Que voulez-vous, au juste ?

— L'adresse de Harry Reynolds.

Elle fronça les sourcils.

— Je ne l'ai pas. J'ignore où il se trouve et ça m'est égal.

— Nous parlions de disques de phono. Avez-vous...

— Assez. Pourquoi recherchez-vous Harry ?

Je respirai profondément et me penchai vers elle.

— La semaine dernière, un homme a été tué dans une ruelle. C'était mon père, un imprimeur. Je suis un apprenti imprimeur et je suis plus jeune que je ne le paraît. Mon oncle est un... artiste. Nous essayons tous deux de mettre la main sur Harry Reynolds pour le livrer à la police, car il a tué mon père. Mon oncle dort, sinon il serait venu avec moi. C'est un chic type, il vous plairait sûrement.

— Je vous préfère quand vous parlez par monosyllabes. Vous

disiez la vérité lorsque vous m'avez expliqué votre œil poché.

— Alors revenons aux monosyllabes.

Elle but encore de la liqueur, puis :

— Bon. Comment vous appelez-vous ?

— Ed.

— C'est tout ?

— Hunter, ce qui prend deux syllabes. J'avais essayé de me contenter de « Ed ». C'est votre faute !

— Vous recherchez vraiment Harry ? Que lui voulez-vous ?

— Ça prendra trois syllabes.

— Allez-y !

— Le tuer.

— Pour le compte de qui travaillez-vous ?

— Pour un homme, son nom ne vous dirait rien.

— Votre langue n'est pas encore bien déliée. Encore un peu de liqueur ?

Elle remplit les verres.

— Et de la musique. Rien de tel pour charmer les bêtes sauvages. Un disque ?

Elle rit et traversa la pièce. Dans un coin, sur un étage, je vis plusieurs albums.

— Que voulez-vous ? Dorsey ?

— Oui, le trombone.

Elle choisit des disques et les mit sur l'appareil, qui était automatique. Puis elle revint à moi.

— Qui vous a envoyé ici ?

— Ce serait gentil de pouvoir vous répondre « Benny m'a envoyé ». Mais il n'en a rien fait. Je n'aime pas Benny, ou Dutch, pas plus que je n'aime Harry. Personne ne m'a envoyé, Claire. Je suis venu, voilà tout.

Elle se pencha et palpa mon veston, sous l'aisselle, où j'aurais pu dissimuler un revolver maintenu par une bricole. Puis elle se redressa, fronçant les sourcils.

— Vous n'avez même pas un...

— Assez, dis-je. Je veux entendre Dorsey.

Claire haussa les épaules, et prenant son verre s'assit sur le sofa, à quelque distance de moi, pour bien marquer qu'elle ne tenait à aucune familiarité. Je restai tranquille, mais je l'aurais

prise dans mes bras volontiers. J'attendis la fin du disque, puis je dis :

— Ça pourrait vous rapporter de l'argent. Pour l'adresse de Harry.

— Je l'ignore, Ed. C'est la vérité, que vous le croyiez ou pas. J'en ai terminé avec Harry et avec ce qu'il représente. J'ai vécu deux ans ici, et tout ce que ça m'a rapporté, c'est l'argent du retour. Le retour, c'est-à-dire, Indianapolis.

« J'ai l'intention d'y retourner, de trouver du travail et de m'installer dans une chambre avec un seul oreiller sur le lit. Je suis très capable de vivre modestement. Ça vous paraît drôle ?

— Non. Mais un magot dans la banque faciliterait vos débuts...

— Je n'en veux pas, Ed, pour deux raisons. D'abord, faire un sale coup à quelqu'un serait un mauvais début. Ensuite, j'ignore où se trouve Harry. Je ne l'ai pas vu depuis une semaine, presque deux, même. Je ne sais même pas s'il est à Chicago et ça m'est égal.

— Alors...

Je me levai et m'approchai de l'étagère aux albums. L'un d'eux était consacré à des gloires d'autrefois, à Jimmy Noone surtout, dont j'avais beaucoup entendu parler. *Wang-Wang Blues, Wabash Blues...* Je mis des disques sur le phono. Ce fut magnifique.

Je tendis la main à Claire, elle se leva et vint à moi. Nous dansâmes. Une musique émouvante, prenante au possible, un rythme admirable... On n'en joue plus de pareille. Elle me submergea.

La musique s'arrêta et je me rendis compte que Claire était entre mes bras et qu'elle ne cherchait pas à se dégager. L'embrasser serait la chose la plus naturelle.

En effet. Ce fut à ce moment, pendant l'instant silencieux entre deux disques, que nous entendîmes la clef tourner dans la serrure.

Claire s'écarta vivement, mit un doigt sur ses lèvres pour me recommander le silence et désigna une porte entrouverte à côté du meuble contenant les boissons. Puis elle se dirigea vers la petite entrée.

Je saisis vivement mon chapeau, posé sur le sofa, ainsi que mon verre et mes cigarettes. Avant qu'elle parvînt dans l'entrée, j'avais franchi la porte qu'elle m'avait désignée.

Je me trouvai dans une pièce sombre, je laissai la porte légèrement entrouverte. J'entendis Claire qui dit : « Dutch ! Qu'est-ce qui vous prend d'entrer ici comme... »

Le phono se remit alors à jouer le deuxième disque de Jimmy Noone et je ne pus entendre le reste. C'était le disque qui commence ainsi : « Margie, je pense toujours à toi, Margie... »

À travers la fente, je vis Claire se diriger vers l'appareil pour l'arrêter. Son visage était décomposé par la colère. Elle dit encore :

— Que diable, Dutch, c'est Harry qui t'a donné cette clef ou...

— Allons, Claire, du calme. Non, Harry ne me l'a pas donnée, ce n'est pas son genre et tu le sais. Je me la suis procurée... Je me doutais de ce qui allait se passer.

— Qu'est-ce que tu dis ? Sors d'ici !

— Non, ma gosse !

Comme il s'était avancé, je le vis maintenant. Dutch était énorme ! Quant à ses noms et prénoms je me demandai où il les avait péchés. Car il n'était certainement ni Hollandais, ni Irlandais. Je lui trouvais plutôt l'aspect d'un Grec ou d'un Turc, ou d'un Persan. Très brun de peau, il avait l'air d'un lutteur et marchait comme si ses muscles étaient noués.

— Ne te mets pas en colère, ma beauté ! Nous avons à causer affaires.

— Sors d'ici !

Il souriait, tripotait son chapeau.

— Harry m'a fait un sale coup. Crois-tu que je ne le sais pas ? À moi et à Benny. Benny, je m'en fous, mais je n'aime pas qu'on se moque de moi. Je vais l'expliquer à Harry.

— Je ne sais ce que tu veux dire.

— Vraiment ?

Il prit un cigare dans sa poche, l'alluma avec un briquet.

— ... Vraiment ? répeta-t-il.

— Et si tu ne sors pas d'ici, je...

— Quoi ? dit-il en ricanant. Tu appelleras la police ? Alors qu'il y a quarante mille dollars, ici, provenant de Waupaca ? Ne

me fais pas rire ! Écoute bien : d'abord, je connais la chanson. Harry a prétendu rompre avec toi, pas bête, il l'a fait avant le coup de Waupaca. Mais, comme des idiots, nous l'avons laissé emporter l'argent, lorsque nous nous sommes séparés. Maintenant, où est Harry ? Je ne le sais pas, mais j'ai l'intention de le découvrir. Et je sais où sont les quarante mille dollars : ici.

— Tu es fou ! Imbécile...

Je m'étais trompé en pensant qu'il avait les muscles noués. D'une brusque détente, sa main saisit le poignet de la jeune femme. Il l'attira brusquement contre lui, la faisant pivoter : le dos de Claire se trouva contre la poitrine du gangster qui la maintint avec son bras. De son autre main, il lui fit un bâillon.

Dutch me tournait le dos. Que faire ? Je l'ignorais, l'énorme brute était redoutable. J'ouvris néanmoins la porte, regardai autour de moi... Je n'aperçus qu'un léger tisonnier, devant la fausse cheminée.

J'avançai doucement.

Imperturbable, l'autre parlait toujours.

— Une seconde, petite, je vais enlever ma main de ta bouche, assez en tout cas pour que tu dises oui ou non. Nous prendrons l'argent, toi et moi, et au diable Harry ! Sinon... eh bien, ce que je te réservrai, alors, ne te sera pas agréable.

Je tenais le tisonnier, maintenant. Mes pas n'avaient fait aucun bruit. Hélas, c'était un tisonnier jouet, guère fait pour tisonner ou assommer un géant ! Fort heureusement, je me souvins d'une lecture, d'un coup de jiu-jitsu qu'on assène au cou, parallèlement et au-dessous de la mâchoire. On le donne avec le bord de la main, et il peut paralyser ou même être fatal.

Ça valait la peine d'être essayé. Je brandis le tisonnier et je criai : « Dutch ! »

Le voyou lâcha Claire et tourna la tête, comme je l'espérais. Je lui lançai un coup à toute volée...

Claire tomba, Dutch tomba et leur chute ébranla l'immeuble. Le verre de Claire tomba de la cheminée et se cassa sur les tuiles de l'âtre.

Ma première pensée fut pour le revolver du bandit, car j'ignorais s'il était vraiment évanoui, et pour combien de temps. Je le trouvai dans sa poche, un revolver de police, modèle

réglementaire !

Lorsque je l'eus, je me sentis plus confiant. J'entendis rire ; à genoux, Claire essayait de se relever et elle riait, d'un rire de femme soûle.

Je ne compris pas, elle n'avait pas bu assez pour se griser, d'autre part, ce n'était pas une crise de nerfs.

Ce n'en était pas une. Elle s'arrêta soudain, me dit :

— Mettez le phono, vite.

Son rire la reprit, mais sa bouche seule riait, son visage était blanc comme un linge, ses yeux exprimaient la peur. Elle se leva, tituba volontairement à travers la pièce.

Sans comprendre, j'obéis, je fis marcher le phono. Claire s'effondra sur le sofa en sanglotant, mais sans presque faire de bruit.

Le disque jouait : « Margie, je pense toujours à toi... Margie, tu es tout pour moi... »

Claire me lança :

— Parlez, Ed. Parlez à haute voix. Marchez, qu'on vous entende...

Cessant de sangloter, elle me cria :

— ... Ne comprenez-vous pas ? Une chute pareille, un bruit aussi fort ? C'est un meurtre ou un accident, ou un ivrogne qui s'écroule. Si l'on entend ensuite des paroles, des rires, des pas, les voisins croiront qu'il s'agit d'un soulard. Au contraire, si un silence s'établit après un raffut pareil, ils téléphoneront au bureau de réception...

— Bien sûr ! m'écriai-je.

Je fourrai le revolver dans ma poche et m'approchai de Dutch, toujours étendu. Je songeai : « Mon Dieu, pourquoi est-il aussi immobile ? Ça n'a pas pu le tuer, pourtant !... »

Mais Dutch était mort. Je palpai désespérément son cœur, sans percevoir le moindre battement. Invraisemblable ! Un truc pareil, lu dans un livre, auquel on ne croit pas soi-même et qui réussit...

Je me mis à rire, et cette fois ce n'était pas pour rassurer les voisins.

Claire s'approcha de moi, me gifla, ce qui me calma.

Nous nous assîmes sur le sofa. Je recouvrai mon sang-froid,

pris une cigarette, en allumai une pour Claire. Ma main ne tremblait plus. Claire me demanda :

— Vous voulez boire quelque chose, Ed ?

— Non, merci.

— Moi non plus.

Le phonographe continuant à jouer, je le fis taire. Si les voisins avaient l'intention d'alerter la police, ce serait déjà fait.

Je me rassis sur le sofa. Claire me prit la main et nous restâmes assis, tous les deux, regardant la cheminée que nulle flamme ne viendrait jamais égayer. En somme, nous évitions ainsi de regarder Dutch, étendu sur le sol.

Dutch, étendu par terre... mort.

Sa présence devint insupportable. Il semblait grossir à vue d'œil, remplir la pièce.

La main de Claire se crispa convulsivement sur la mienne, elle se mit à sangloter, tout bas.

## CHAPITRE XII

J'attendis qu'elle cessât de pleurer, puis je dis :

— Il faut faire quelque chose. Nous pouvons appeler la police et dire la vérité ; d'autre part, nous pouvons filer d'ici et laisser Dutch. La troisième solution serait la plus difficile : mettre Dutch ailleurs.

— Nous ne pouvons appeler la police, Ed, car elle découvrirait que Harry vivait ici, elle découvrirait tout. Je serais accusée de complicité pour tous les méfaits commis par Harry.

Son visage devint blanc comme un linge.

— ... Ils m'ont emmenée avec eux, une fois, m'ont obligée à attendre dans la voiture et à faire le guet. Quelle imbécile j'ai été de ne pas voir qu'il me compromettait ainsi dans le seul but de fermer ma bouche à tout jamais ! La police sait que Dutch était dans ce coup-là, et si...

— Pourrait-on vous identifier ?

— Je le crois... j'en ai peur.

— Alors mieux vaut ne pas les prévenir. Mais il faut que vous filiez d'ici, que vous retourniez à Indianapolis. Ce soir, si possible...

— Oui, mais on me retrouverait. Le cadavre de Dutch les mettrait sur ma piste. Mon nom, mon adresse, tout serait découvert. Je ne pourrais retourner à Indianapolis, je serais obligée d'aller ailleurs et durant toute ma vie, la police me rechercherait...

Je l'interrompis.

— Bon. Nous ne pouvons appeler la police et il nous est impossible de partir en le laissant ici. Comment pourrait-on le transporter ailleurs ?

— Dutch est très lourd, Ed, je ne sais si nous pourrions y

parvenir. Mais il y a un monte-charge au bout du couloir qui mène à une porte donnant sur la ruelle, derrière l'immeuble. Il est minuit passé, seulement, il nous faudrait une voiture...

— Je me levai et m'approchai du téléphone.

— Ce serait peut-être possible, Claire. Attendez... J'appelai l'hôtel Wacker et je demandai la chambre de mon oncle. Le son de sa voix me procura un tel soulagement que mes genoux se dérobèrent sous moi, et je dus m'asseoir à côté de l'appareil.

— Ici, Ed, oncle Ambroise...

— Ah ! C'est toi ! En voilà des manières, de filer sans me prévenir ! J'attendais ton appel. Je suppose que tu as fait une stupidité quelconque ?

— Je le crains. Je téléphone de... du numéro que vous savez.

— Ah ? Ça va, ou non ?

— Ça dépend du point de vue. Écoutez, nous avons besoin d'une voiture.

— Nous ?

— Claire et moi. Dites, mon appel vous est transmis par le standard de votre hôtel, n'est-ce pas ?

— Bien, j'ai compris. Je vais te rappeler.

Il me téléphona cinq minutes plus tard.

— Je te parle d'une cabine, Ed. Vas-y.

— Je me trouvais avec Claire, et un... individu, nommé Dutch, qui a un peu trop bu. Nous voudrions le ramener chez lui sans passer par le hall de l'hôtel. Mieux vaudrait qu'on ne le trouve pas ici, étant donné son état. Si on pouvait amener une voiture dans la ruelle, derrière l'hôtel et ensuite nous aider à le descendre dans le monte-charge...

— Entendu, petit. Un taxi ?

— L'état de Dutch pourrait inquiéter le chauffeur. Il est assez ivre-mort, si vous me comprenez...

— Compris. Tiens bon, les renforts arrivent.

Du coup, je me sentis réconforté et revins m'asseoir à côté de Claire, sur le sofa. Elle me regarda d'un drôle d'air.

— Ed, vous l'avez appelé oncle Ambroise. Il est votre oncle ?

— Oui.

— Cette histoire loufoque au sujet de Harry qui aurait tué votre père la semaine dernière... la chasse que vous lui donnez

avec votre oncle... votre oncle qui dormait... tout ça n'était pas du baratin, comme la neige dans Michigan Boulevard et l'avalanche ?

— C'était la vérité. Je vous ai raconté des blagues d'abord parce que je voulais tâter le terrain. J'ignorais, alors, à qui j'avais affaire.

Elle me prit la main, de nouveau.

— Vous auriez dû me dire...

— Je l'ai fait. Écoutez, Claire, rassemblez vos souvenirs. Avez-vous jamais entendu Harry, Dutch, ou Benny prononcer le nom de Hunter ?

— Non, Ed. En tout cas, je ne me rappelle pas.

— Depuis combien de temps les connaissez-vous ?

— Depuis deux ans, je vous l'ai dit.

Je voulais la croire, je le désirais ardemment, mais je devais m'en assurer.

— Avez-vous entendu le nom de Kaufman ? Georges Kaufman ?

— Oui, répondit-elle, sans hésiter. Il y a deux ou trois semaines, Harry me prévint qu'un nommé Kaufman pourrait m'appeler au téléphone et me donner un message, une adresse peut-être ; je devais la noter et la lui communiquer. On pouvait aussi me dire qu'une personne que Harry voulait voir se trouvait à la taverne dont Kaufman était propriétaire. Dans cette éventualité, je devais vite me mettre en rapport avec Harry, si je savais où le joindre.

— Kaufman a-t-il téléphoné ?

— Non, pas lorsque j'étais ici, en tout cas.

— Une autre personne aurait-elle pu prendre la communication ?

— Harry aurait pu la prendre, si l'on a téléphoné il y a plus d'une semaine ; il aurait pu être là, alors que j'étais sortie. Mais personne d'autre. Ed, cet homme que Harry voulait rencontrer chez Kaufman... était-ce votre père ?

Je fis un signe d'assentiment. Cela concordait avec les propos de Kaufman, et prouvait qu'il disait la vérité, comme Claire. Je lui demandai :

— Pouvez-vous me renseigner sur le frère de Harry, Steve ?

— Simplement qu'il est en prison, dans l'Indiana, je crois. Il l'était avant que je fasse la connaissance de Harry. Ed, j'ai envie d'un peu d'alcool, maintenant. Que diriez-vous d'un Martini ?

J'acceptai. S'étant levée, elle se vit dans la glace de la cheminée, poussa une légère exclamation.

— Je vais revenir tout de suite, Ed.

Elle passa à travers la porte derrière laquelle je m'étais caché, récemment, et j'entendis une autre porte s'ouvrir et un bruit d'eau courante. Je sus qu'elle se sentait mieux : quand une fille commence à s'occuper de son apparence, c'est qu'elle va mieux.

Claire revint, en pleine forme. Elle tenait une bouteille de vermouth à la main, un verre plein de cubes de glace de l'autre, lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— C'est l'oncle Ambroise...

Je me précipitai, non sans tenir mon revolver, dans ma poche, pendant que j'entrouvais la porte, maintenue par la chaîne.

C'était bien mon oncle, dont le visage hilare était coiffé d'une casquette de chauffeur de taxi. Il me dit :

— Vous avez téléphoné pour un taxi ?

— Oui. Entrez, mon ami, nous n'avons pas encore terminé les bagages !

Mon oncle entra. Je fermai la porte et tournai la clef.

— Essuyez ce rouge à lèvres de votre bouche, mon garçon, ça vaudra mieux. Où est-ce ?

Nous entrâmes dans le living-room. En voyant Claire, mon oncle ne put retenir un franc regard d'admiration. Mais son visage se renfrogna dès qu'il aperçut Dutch.

— Tu aurais dû me dire d'amener une grue... Pas de sang, pas de taches, c'est déjà quelque chose. Comment as-tu réussi ce joli coup ? Tu lui as fait tellement peur qu'il en est mort ?

— C'a été presque le contraire. Oncle Ambroise, je vous présente Claire.

Elle lui tendit la main, qu'il serra.

— Vous êtes très jolie, Claire, permettez-moi de vous le dire, malgré les circonstances.

— Merci, Ambroise. Un Martini ?

Elle prenait déjà un troisième verre. Mon oncle me regarda

et je compris sa pensée.

— Je ne suis pas soûl. Je n'ai pris qu'un peu de crème de menthe, ici, mais il y a plusieurs semaines de cela ! Et un whisky, au bar en bas, il y a un an.

Les cocktails étaient prêts. Claire nous tendit nos verres. Je goûtais le Martini, et le trouvai excellent.

— Qu'as-tu dit, Ed ? demanda mon oncle.

— J'en ai dit pas mal, répondis-je. Claire connaît l'histoire, elle est avec nous.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Je l'espère aussi.

— Eh bien, tu me raconteras tout ça demain. En attendant, au boulot ! Crois-tu pouvoir soulever la moitié de notre ivrogne ?

— Je vais essayer.

Il se tourna vers Claire.

— Le taxi est dans la ruelle, devant la porte, mais celle-ci est fermée à clef. Je suis monté par-devant. Avez-vous une clef ?

— Cette porte ouvre de l'intérieur. Nous pourrons la maintenir ouverte avec un bout de carton, afin que nous puissions revenir ensuite. Je vais voir pour le monte-charge...

— Non, dit mon oncle. Ces outils-là sont bruyants, surtout qu'ils ne sont pas censés servir au milieu de la nuit. Nous allons le faire passer par l'escalier de derrière. Allez devant pour vérifier qu'il n'y a personne. Si vous voyez des gens, retenez-les en leur parlant. Votre voix nous préviendra, nous attendrons.

Claire acquiesça. L'oncle Ambroise prit Dutch aux épaules, moi je pris ses pieds. Tant bien que mal, nous parvînmes à descendre l'escalier avec notre sinistre fardeau ; un genre de travail que je n'aimerais pas faire tous les jours.

La chance nous sourit. Pour la porte, Claire nous avait bien renseignés. La ruelle était déserte. Nous le fourrâmes dans la voiture, sur le plancher, et le recouvrimes avec une couverture que Claire avait apportée exprès.

J'essuyai la transpiration, sur mon front. Mon oncle en fit autant, puis il s'installa au volant, pendant que Claire et moi montions derrière. Il me demanda :

— Où l'emménons-nous ? Avez-vous fait le choix d'une

sépulture ?

- Il y a une ruelle près de Franklin... non, ça n'ira pas.
- Il habitait un appartement dans Division Street, dit Claire.

Si nous le laissons dans la ruelle, derrière...

— Excellente idée, dit mon oncle. Le cadavre aura moins l'air d'avoir été déposé là-bas, si l'on peut établir un rapport entre Dutch et l'emplacement où on le trouvera. Les recherches seront localisées loin de l'hôtel Milan.

Il mit la voiture en route. Nous sortîmes de la ruelle, partîmes en direction de Erie et de là nous gagnâmes Michigan Boulevard. Arrivés en vue de Division Street, Claire donna l'adresse à mon oncle : dix minutes plus tard, nous étions débarrassés de Dutch.

En cours de route, nous n'avions guère parlé et nous ne retrouvâmes l'usage de la parole qu'en nous perdant à nouveau dans l'intense circulation de Michigan Boulevard. Quelque part, une horloge sonna deux coups. Claire était blottie contre moi.

— Tu as toujours le revolver, petit ? demanda mon oncle.

— Oui.

Il pilota la voiture dans la ruelle, l'arrêta au même endroit qu'auparavant.

— Restez dans le tacot, vous deux. Donne-moi le revolver, Ed, je vais monter en éclaireur. On ne sait jamais, vous pourriez avoir une visite. Claire, la clef.

Je voulus l'accompagner, mais il refusa.

Claire dit, tout à coup :

— Embrassez-moi, Ed.

Un peu plus tard :

— ... Je prendrai un train demain matin, tôt. J'aurai peur là-haut, toute seule. Voulez-vous rester, et m'accompagner au train ?

— C'est grand, Chicago. Ne pouvez-vous aller habiter ailleurs, pendant quelque temps, en attendant que tout soit fini ?

— Non, Ed. Et vous devez me promettre que vous ne viendrez jamais me chercher à Indianapolis. Je ne vous donnerai pas mon adresse. Il faudra nous dire adieu, demain matin, pour toujours.

Je voulais discuter, mais, au fond, je savais qu'elle avait raison.

L'oncle Ambroise ouvrit la porte du taxi.

— Cessez de roucouler, vous deux ! Voici le revolver et la clef, Ed. Dieu sait à quoi cette arme a pu servir : garde-la, ce soir, mais débarrasse-t-en avant de revenir à l'hôtel Wacker. Et n'y laisse pas tes empreintes.

— Je ne suis pas si bête que ça, oncle Ambroise !

— J'ai des doutes, parfois ! Enfin, ça passera avec l'âge. Quand est-ce que je te revois ? Vers midi ?

— Oui.

Claire dit :

— Vous ne montez pas prendre un verre, Ambroise ?

Nous sortions de la voiture et mon oncle allait s'installer au volant.

— Non, merci. Le taxi et la casquette me coûtent vingt-cinq dollars l'heure, et je dois déjà deux heures. Ça revient trop cher !

Claire lui dit au revoir. Mon oncle mit en marche puis il se pencha par la portière.

— Dieu vous bénisse, mes enfants. Bonne soirée, et ne faites pas trop de bêtises !

Mon oncle parti, nous restâmes là un instant, la main dans la main. Il faisait chaud, l'ombre d'une nuit d'été nous entourait.

— Il fait bon ce soir, dit Claire.

— Il fera encore meilleur...

— Oui, Ed...

Elle me frôla. Je la saisis dans mes bras et l'embrassai. Au bout d'un instant, elle dit :

— Viens...

Lorsque je me réveillai, Claire était déjà habillée et remplissait une valise. La pendulette encastrée dans le bois du lit m'apprit qu'il était seulement dix heures. Elle me sourit et dit :

— Bonjours, Eddie ! J'allais te réveiller. Il y a un train à onze heures quinze. Lève-toi, vite, afin que nous ayons le temps de déjeuner.

Je me levai, pris une douche et m'habillai. Claire avait

terminé ses bagages.

— Mieux vaudra prendre du café à la gare, dit-elle. Il ne nous reste plus qu'une heure, maintenant.

— Je téléphone pour un taxi ?

— Il y a une station de taxis dehors, nous en trouverons sûrement un.

Je pris les deux valises. Claire tenait une légère mallette et un petit paquet, timbré. Elle vit mon coup d'œil et dit :

— C'est un cadeau d'anniversaire que je destine à un ami. J'aurais dû le mettre à la poste, il y a deux jours. Fais-moi penser de le faire en chemin.

Peu m'importaient les cadeaux d'anniversaire. J'avançai vers la porte, puis je me retournai. Je posai les valises par terre, ouvris les bras.

Mais elle ne vint pas s'y blottir.

— Non, Ed, dit-elle. Pas d'adieux, je t'en prie. Nous nous sommes dit adieu cette nuit. Et promets-moi que tu ne me rechercheras pas, que tu ne me suivras pas...

— Pourquoi, Claire ?

— Tu comprendras lorsque tu auras pris le temps de penser à tout cela. Tu verras alors que j'ai raison. Ton oncle pourra t'expliquer... Moi, pas.

— Mais...

— Quel âge as-tu, Ed ? Vingt ans ?

— Presque dix-neuf.

— J'ai vingt-neuf ans. Ne comprends-tu pas...

— Que tu es une vieille bique, que tes artères durcissent à vue d'œil !

— Non, Ed, mais vingt-neuf ans, ce n'est plus la jeunesse. Et j'ai menti, hier soir, je l'avoue, en te parlant de la petite situation que j'allais chercher pour vivre. Vois-tu, quand une femme s'est habituée au luxe, elle ne peut plus faire machine en arrière. Il faudrait du moins, plus de courage que je n'en ai...

— Tu vas encore te mettre avec un type comme Harry ?

— Non. Je suis guérie de ces gars-là. Mais il me faut un homme riche, gagnant honnêtement son argent, et je suis décidée à le trouver. Chicago m'a tout de même appris quelque chose. Surtout hier soir, lorsque ce Dutch... Je te dois beaucoup,

Ed. Si tu n'avais été là...

— Pourquoi ne pourrions-nous pas...

— Combien gagnes-tu, Ed, comme typographe ? Comprends-tu ?

— Oui, répondis-je.

Je pris les valises et nous sortîmes. Nous trouvâmes un taxi devant l'hôtel et nous partîmes pour la gare de Dearborn.

Dans le taxi, Claire se tenait très droite, mais je m'aperçus que ses yeux étaient mouillés de larmes.

Je ne sais si cela me réconforta, ou le contraire. Je fus ému, je suppose, à cause d'hier soir, mais j'éprouvai encore plus de peine de la perdre. Je ne savais plus où j'en étais.

Pourquoi les femmes sont-elles si changeantes ? Pourquoi ne peuvent-elles être bonnes ou mauvaises, franchement ? Je suppose que nous sommes tous un peu ainsi, bons ou mauvais à la fois, mais les femmes sont pires et changent plus vite. Elles vous font beaucoup de bien, puis beaucoup de mal...

— Dans cinq ans, dit-elle, tu ne te souviendras même plus de moi, Ed.

— Si, je me souviendrai.

Nous avions traversé Van Buren Street, nous approchions maintenant de la gare.

— Embrasse-moi une dernière fois, Ed, si tu le désires encore, quoique je t'ai dit la vérité.

Je l'embrassai. Je la serrai encore dans mes bras lorsque le taxi s'arrêta. Le petit paquet qu'elle tenait faillit tomber, je le ramassai et le lui tendis. Je remarquai le nom et l'adresse.

— Si je gagne un million de dollars au jeu, je te retrouverai par l'intermédiaire de ton amie de Miami.

— Non, Ed, n'essaye pas. Travaille, reste ce que tu es. Et ne m'accompagne pas dans la gare. Voici un porteur, pour mes bagages.

— Mais...

— C'est presque l'heure de mon train. Reste dans la voiture, je t'en prie. Adieu.

Le porteur avait saisi les bagages et partait déjà.

— Adieu !

Le chauffeur me demanda si je revenais à l'hôtel Milan.

J'acquiesçai, tout en regardant Claire qui s'éloignait. Elle ne se retourna pas. Elle glissa le paquet dans la boîte postale, devant la porte d'accès, et pénétra dans la gare de Dearborn.

Mon taxi démarrait, mais je regardais toujours au-dehors. Ce fut pour cette raison que je remarquai, par hasard, un petit homme brun sortir du taxi qui se trouvait immédiatement derrière le mien, contre le trottoir. D'un pas rapide, l'homme entra dans la gare.

Quelque chose me tracassa. Il me sembla le reconnaître tout en ne pouvant me souvenir où je l'avais vu.

Mon taxi traversait déjà la rue, en direction de Dearborn Street. Je dis au chauffeur :

— Non, pas à l'hôtel Milan. Allez à l'hôtel Wacker, dans Clark Street.

Le chauffeur fit un signe d'assentiment. Un peu plus loin, il ralentit à cause d'un feu rouge. Soudain je me rappelai où j'avais vu le type qui était sorti du taxi, derrière nous : au bar du Milan, hier soir. Un Italien, et qui avait l'air d'un bandit. Benny Resso ? Je me l'étais demandé...

— Arrêtez ! dis-je au chauffeur. Il faut que je descende, vite !

Il stoppa, le long du trottoir. Je le payai sans attendre qu'il me rende la monnaie, et je courus vers la gare dont je me trouvais maintenant assez éloigné. Je faillis être renversé par une auto, en traversant la chaussée, mais je ne ralenti pas ma course.

À l'intérieur, je cessai de courir, je parcourus rapidement l'énorme gare en tous sens, je ne m'étais jamais rendu compte de son étendue. Mais je ne vis pas Claire, ni l'homme qui la suivait peut-être. Je m'adressai alors au bureau de renseignements, je demandai à l'employé :

— Quelle est la voie du train d'Indianapolis, s'il n'est pas encore parti ?

— Ce train n'est pas encore en gare. Il sera là à midi cinq seulement.

— Je parle de celui de onze heures quinze, dis-je. Est-il déjà parti ?

— Il n'y a pas de onze heures quinze pour Indianapolis, Monsieur.

Je regardai l'horloge, qui disait déjà onze heures quatorze.

— Quels sont les trains qui partent à onze heures quinze ?

— Il y en a deux : le rapide de Saint-Louis sur la voie six et sur la voie une, le train pour Fort Wayne, Columbus, Charleston...

Je n'insistai pas.

Ma quête devenait sans espoir. Deux trains partaient dans une minute : je n'aurai même pas le temps de me rendre sur le quai pour en inspecter un, sûrement pas les deux, il ne me restait même pas assez d'argent pour prendre un billet jusqu'à Fort Wayne.

Levant les yeux, je vis un employé fermer le portillon donnant accès à la voie six.

Une dernière chance, songeai-je. Le porteur. Il y en avait plusieurs autour de moi... mais je n'avais même pas regardé celui qui avait pris les bagages de Claire...

L'un d'eux passait près de moi, je saisissai son bras.

— Avez-vous porté deux valises et une mallette, appartenant à une dame seule, qui est descendue d'un taxi, il y a un moment ?

L'homme repoussa sa casquette et se gratta la tête.

— Possible... Quel train ?

— C'est ce que je voudrais savoir. Il y a un quart d'heure de cela.

— J'ai bien mis une dame dans le train de Saint-Louis, vers cette heure-là. Je ne me rappelle pas bien si elle avait deux valises et un sac, il me semble que c'était un étui à violon...

J'y renonçai, ainsi qu'à interroger tous les porteurs.

Peut-être n'était-elle pas montée dans un train. Elle ne m'avait pas laissé entrer dans la gare, elle m'avait donné une destination mensongère... peut-être mentait-elle sur l'ensemble. Elle avait pu sortir de la gare par une autre porte.

M'asseyant sur un banc, je me fis de la morale. Au lieu d'être préoccupé, je n'avais qu'à ressentir de la colère contre cette femme. En somme, le type que j'avais aperçu pouvait fort bien ne pas être celui du bar de l'hôtel Milan. Rien ne me prouvait que mon taxi avait été suivi, même si cet individu était celui de l'hôtel, rien ne prouvait qu'il était Rosso. Tous les Italiens de

Chicago n'étaient pas des gangsters appelés Rosso.

Malheureusement, je ne parvins pas à détester Claire.

Bien sûr, elle m'avait semé, mais elle m'avait prévenu, en me donnant la raison de sa conduite.

Je songeai qu'après hier soir, je ne pourrai jamais détester Claire. Quelle que soit ma vie future, je garderai toujours un tendre souvenir dans mon cœur.

Je sortis de la gare avant de me rendre ridicule en me mettant à pleurer, par exemple. Je marchai jusqu'à South Clark Street et pris un autobus.

## CHAPITRE XIII

Je frappai contre la porte de l'oncle Ambroise, et j'entendis sa voix me répondre d'entrer, ce que je fis. Il était encore au lit.

— Je ne vous ai pas réveillé ? demandai-je.

— Non, il y a une demi-heure que je ne dors plus. Je réfléchissais.

— Claire est partie. Elle a quitté la ville... Je le crois, du moins.

— C'est-à-dire ?

Je m'assis sur le bord du lit. Mon oncle souleva son oreiller et s'assit.

— ...Raconte-moi tout, Ed. Je te fais grâce des passages intimes, mais dis-moi tout ce qu'elle t'a raconté sur Harry Reynolds, donne-moi des détails sur l'épisode Dutch d'hier, sur ce qui s'est passé ce matin.

Je le mis au courant, n'omettant aucun détail.

— Tu en as, une mémoire ! dit mon oncle lorsque j'eus terminé. Mais ne vois-tu pas les lacunes de tout cela ?

— Quoi ? Vous voulez dire que Claire m'a donné, d'elle-même, deux versions ? Mais en quoi cela concerne-t-il notre enquête ?

— Je l'ignore, petit. En rien, peut-être. Je me sens vieux aujourd'hui. Il me semble que nous tournons en rond, sans aboutir. Tu y vois peut-être plus clair que moi. Je suis embêté à cause de Bassett.

— Il est venu ?

— Non, et c'est ce qui me tracasse, entre autres choses. Il y a quelque chose qui ne va pas, je ne sais quoi.

— Que voulez-vous dire, oncle Ambroise ?

— Je ne sais comment t'expliquer. Tu es musicien, par

exemple. Or une corde de ton instrument donne un son faux que tu n'arrives pas à expliquer. Pincée isolément, chaque corde donne le son juste, mais en jouant, tu t'aperçois que le son devient faux. Il ne s'agit plus de dièses ou de bémols, mais d'un bruit.

— Vous ne pourriez pas préciser davantage, préciser l'instrument ?

— Ce n'est pas le trombone, petit. Pas toi. Mais, je le sens, quelqu'un se joue de nous. C'est Bassett, sans doute, mais j'ignore de quoi il s'agit.

— Alors ne nous tracassons pas. Allons de l'avant.

— Et faire quoi ?

J'ouvris la bouche, puis je la refermai. Mon oncle sourit.

— Petit, tu grandis, mais ton éducation laisse encore à désirer.

— En quoi ?

— Quand on embrasse une femme, il faut s'essuyer les lèvres ensuite.

J'essuyai ma bouche et lui rendis son sourire.

— Je n'oublierai plus, oncle Ambroise. Qu'allons-nous faire, aujourd'hui ?

— As-tu une idée ?

— Non.

— Moi non plus. Offrons-nous des vacances : allons au cinéma avant de faire un bon dîner. Après nous irons boire un verre dans une boîte, en espérant que les numéros seront bons et les filles jolies ! Notre optique sera meilleure, ensuite.

Curieux après-midi, suivi d'une soirée non moins bizarre.

On nous vit dans différents lieux de plaisir où nous eûmes l'air de nous amuser, mais dans le fond ce ne fut guère réussi. L'atmosphère était celle qui précède un orage, quand le baromètre baisse. Même moi, je m'en rendais compte. Quant à mon oncle, il était inquiet comme un homme qui attend quelque chose, sans savoir quoi. Pour la première fois, je le vis nerveux, irritable. Trois fois de suite il appela le Bureau des Homicides pour parler à Bassett, mais celui-ci était absent.

Nous ne parlâmes pas de l'affaire. Nous parlâmes de spectacles, de l'orchestre, du métier de forain. Pas un mot de

papa.

Vers minuit, nous nous séparâmes. Je rentrai chez moi, toujours hanté par ce sentiment de gêne. En outre, la nuit était très chaude. La vague de chaleur revenait.

Maman m'appela, depuis sa chambre.

— C'est toi, Ed ?

Sur ma réponse affirmative, elle s'enveloppa dans un peignoir et vint me trouver. Elle s'était couchée, sans doute, mais ne dormait pas encore.

— Je suis contente de te voir enfin. Ed. Je voulais te parler.

— De quoi, maman ?

— Je suis allée voir la compagnie d'assurances aujourd'hui. Je leur ai montré le certificat, ils feront le nécessaire, mais le chèque doit venir de Saint-Louis et cela prendra quelques jours. Or je suis fauchée, Ed. As-tu un peu d'argent ?

— Presque rien sur moi. Mais j'ai une vingtaine de dollars à la banque, un peu plus même...

— Peux-tu me prêter quelque chose ? Je te le rendrai dès que l'assurance payera.

— Volontiers. Je vous donnerai vingt dollars, afin qu'il m'en reste quelques-uns pour moi. J'irai les retirer demain. Si vous avez besoin de plus, je pense que Bunny vous en prêterait volontiers.

— Il est venu ce soir, mais je n'ai pas voulu l'importuner avec ces questions d'argent. Il est soucieux, car sa sœur, à Springfield va être opérée la semaine prochaine. Une opération assez grave, Bunny songe à prendre un congé pour aller là-bas.

— Ah ?

— Mais si tu peux me prêter vingt dollars, cela ira...

— Entendu, maman. Bonsoir !

J'allai me coucher, avec le sentiment bizarre que je revenais chez moi après une longue absence.

Au-dehors, une horloge sonna une heure et je me souviens que c'était mercredi. Vers cette heure-ci, une semaine auparavant, papa se faisait tuer.

J'eus le sentiment qu'il y avait beaucoup plus longtemps : une année, presque. Tant d'événements étaient survenus entre temps ! Pourtant, seule une semaine s'était écoulée. Mais je

songeai aussi qu'il me faudrait recommencer à travailler, lundi prochain, je retournerai au boulot, c'était indispensable.

J'essayai de ne pas penser à Claire, et enfin, je m'endormis.

Il était presque onze heures lorsque je m'éveillai. Je m'habillai, j'allai dans la cuisine. Gardie était sortie. Maman faisait le café, j'eus le sentiment qu'elle venait de se lever. Elle me dit :

— Il n'y a plus rien dans la maison. Tu vas, sans doute, à la banque, maintenant ? Veux-tu me rapporter des œufs et du bacon en revenant ?

— Bien sûr.

J'allai à la banque et ensuite je fis les achats nécessaires. Maman prépara les aliments et nous terminions notre repas lorsque le téléphone sonna. C'était l'oncle Ambroise.

— Tu es levé, Ed ?

— Je termine mon déjeuner.

— Bassett m'a téléphoné. Il va venir me voir et je sens que ce sera intéressant.

— J'arrive !

J'avalai le fond de ma tasse de café sans me rasseoir et je dis à maman que j'avais rendez-vous avec mon oncle.

— À propos, me dit-elle, Bunny voulait te voir, hier soir, et comme il ne savait où te joindre, il a laissé un mot pour toi. Ça se rapporte à son voyage de la semaine prochaine.

— Où est-ce ?

— Je crois l'avoir posé sur la table, dans le living-room.

Je trouvai le mot, et en descendant l'escalier, je lus ce que m'avait écrit Bunny. « Je suppose que Madge t'a expliqué la raison de mon voyage à Springfield, ce week-end. Tu m'as dit qu'un type nommé Anderz, agent d'assurances à Gary, avait déménagé à Springfield, et que tu désirais le voir. Veux-tu que je le recherche, pendant mon séjour là-bas, et que je lui parle pour ton compte ? Dans l'affirmative, préviens-moi avant dimanche, et dis-moi ce que je dois lui demander. »

Je fourrai le papier dans ma poche. Je demanderai l'avis de l'oncle Ambroise, qui exprimera, sans doute, son scepticisme sur l'utilité de la démarche. Cependant, du moment que Bunny allait là-bas, pourquoi ne pas accepter son offre ? On pouvait

toujours essayer.

En arrivant, je vis que Bassett m'avait précédé. Il avait l'air plus fatigué que jamais, ses vêtements étaient tout fripés, comme s'il avait dormi sans se déshabiller ; pourtant, il semblait avoir besoin de sommeil. Un flacon plat, enrobé dans du papier, dépassait sa poche.

Mon oncle m'accueillit gaiement.

— Ferme la porte, petit. Frank est tout gonflé de nouvelles, prêt à exploser, mais je lui ai dit d'attendre ton arrivée.

On étouffait dans cette chambre d'hôtel. Je déboutonnai mon col, et je m'assis sur le coin de la table.

— Nous avons arrêté toute la bande, dit Bassett. Harry Reynolds, Benny Rosso. Dutch Reagan est mort. Mais...

— Mais, interrompit mon oncle, aucun d'eux n'a tué Wally Hunter.

Bassett allait répondre, puis il se ravisa.

— ... C'est évident, mon cher, vous auriez l'air plus gai si vous aviez des révélations à nous faire ! Vous nous avez laissés tirer les marrons du feu.

— Vous n'avez même pas été fichu d'approcher Harry Reynolds. Vous ne l'avez même pas vu !

— C'est exact.

— Je vous croyais plus fort, Ambroise. Quand vous avez découvert que Harry s'était intéressé à votre frère, quand vous vous êtes lancé sur la piste de Harry, je vous ai laissé faire car j'espérais que vous nous mèneriez au but.

— Et vous avez été déçu.

— En effet. C'est nous qui avons trouvé et arrêté Harry. Voyez-vous, Ambroise, dès le moment où vous avez mis cette bande en avant, j'ai su que ces gens-là étaient innocents. Ce ne fut pas très chic de ma part de ne pas vous avoir prévenu, je le reconnaiss, mais ces gars-là étaient recherchés pour le vol de banque à Waupaca, Wisconsin. Ils avaient été identifiés par des témoins de Waupaca, une récompense était promise pour leur arrestation. Or le vol de la banque fut commis le soir-même où votre frère fut tué.

— C'est trop gentil de votre part, Frank ! Non content d'avoir encaissé mes cent dollars, vous allez encore toucher une

récompense. Pas vrai ?

— Non, malheureusement ! Ce n'est pas moi qui les ai arrêtés.

— Et l'argent dérobé à la banque ?

— On ne l'a pas encore. Quarante mille dollars ! Il y a aussi une récompense là-dessus, dix pour cent. On les découvrira sans doute un jour, dans un coffre quelconque. Quant à moi, je ne possède aucune indication me permettant de les retrouver.

— Parfait, dit l'oncle Ambroise. Et mes cent dollars ? Si vous me les rendiez ? Mes fonds sont en baisse.

Il ouvrit son portefeuille.

— ... Voyez, il ne me reste plus que cent dollars, j'en avais quatre cents en arrivant ici.

— Pensez-vous ! dit Bassett. Nous avons travaillé ensemble, je vous en ai donné pour votre argent. Je vous ai mis au courant de ce que je comptais faire.

— Je parie que vous me les rendrez.

— Vous pariez ?

— Vingt dollars, dit mon oncle.

Il prit un billet de vingt dollars dans son portefeuille et me le tendit.

— ... Le petit conservera les enjeux. Je parie vingt dollars que vous me rendrez ces cent dollars, spontanément, aujourd'hui même.

De son air abruti, Basset regarda mon oncle, puis moi-même.

— Soit, dit-il. Je ne devrais pas marcher, peut-être, car vous me semblez bien confiant...

Il sortit un billet de vingt dollars et me le tendit. L'oncle Ambroise se mit à rire.

— Si on buvait un coup, Bassett ? Vous avez là un beau flacon !

Le policier prit le flacon et l'ouvrit. Mon oncle s'offrit une belle rasade, j'en pris un peu aussi, pour être poli. Basset but ensuite, longuement.

L'oncle Ambroise s'appuya au mur, près de la table sur laquelle j'étais assis.

— Comment la bande a-t-elle été arrêtée ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? répondit Bassett. Puisque

aucun d'eux...

— C'est entendu, mais vous pouvez satisfaire notre curiosité. Bassett haussa les épaules.

— Dutch a été trouvé, ce matin, dans une ruelle, derrière Division Street. Mort. On a pincé Reynolds dans l'immeuble donnant sur la ruelle, il dormait à poing fermés. Le cadavre de Dutch gisait sous sa fenêtre !

Je me penchai en avant, mais mon oncle prit mon bras et me retint.

— Comment voyez-vous la chose ? demanda-t-il à Bassett.

— Reynolds n'a pas fait le coup, c'est sûr. Benny est, sans doute, le coupable. Reynolds n'aurait jamais laissé le cadavre sous sa fenêtre. Mais toute la bande se jouait des tours. Quant à la femme de Reynolds — nous avons découvert qu'elle vivait à l'hôtel Milan — elle les a tous roulés.

— Qui était-ce ? demanda mon oncle.

— À Chicago, elle se faisait appeler Claire Redmond. Nous croyons que son véritable nom était Elsie Coleman. Originaire d'Indianapolis, elle était très jolie, d'après ce qu'on m'a dit.

Mon oncle me serra le bras, fort. Sa prise signifiait : « Bronche pas, petit. » À haute voix, il répéta :

— Elle était ?

— Elle est morte, aussi, dit Bassett. Benny l'a tué hier soir, dans un train, en Georgie. On l'a pris sur le fait. Nous avons reçu un coup de téléphone de là-bas, ce matin. Benny s'est mis à table sans difficultés. Vous pensez, on l'a pincé alors qu'il venait de flanquer un coup de couteau dans cette poupée !

— Qu'a-t-il raconté ?

— Qu'il l'avait suivie depuis Chicago. Dutch et lui s'imaginaient qu'elle avait l'argent et que Harry et elle étaient d'accord pour filouter les deux autres. En attendant, ils ont dû se rouler mutuellement. Benny a dû tuer Dutch, parce qu'il a laissé le cadavre dans un endroit qui signalerait inévitablement Reynolds à la police. Mais, pour l'instant, Benny ne veut pas l'avouer.

— Hum ! fit mon oncle. Pourquoi a-t-il tué Elsie-Claire Coleman-Redmond ?

— Il croyait qu'elle fuyait avec l'argent. Peut-être avait-il

raison. Elle s'était réservée un compartiment dans le train. Pendant la nuit, il y pénétra et chercha l'argent, mais elle se réveilla, appela au secours : il la refroidit d'un coup de couteau. Deux policiers des chemins de fer se trouvaient, par hasard, dans le wagon, ils le maîtrisèrent avant qu'il puisse sortir du compartiment. L'argent n'était pas là, pourtant.

Mon oncle dit :

— Passez-moi ce flacon, Frank, je boirai encore un peu de ce jus de fruit.

Bassett lui tendit le flacon.

— Jus de fruit ! Et quoi, encore ? C'est du whisky, et du meilleur !

Mon oncle but et rendit le flacon.

— Alors, qu'allez-vous faire, maintenant, Frank ?

— Je l'ignore, répondit Bassett en haussant les épaules. Travailler à autre chose. Avez-vous jamais pensé, Ambroise, que ce crime ne fut, après tout, qu'un vulgaire fait-divers, un *hold-up* banal, et que nous ne pincerons probablement jamais le coupable ?

— Non, Frank, je ne l'ai jamais pensé.

Bassett but encore du whisky.

— Alors vous êtes cinglé, mon cher. S'il s'agit d'autre chose, c'est Madge qui a fait le coup. À propos, j'ai dit à la compagnie d'assurances de ne pas envoyer ce chèque avant que je donne le signal. Je le reconnaiss, ma seule raison d'agir ainsi est que je n'ai pas encore vu ce Wilson. Je le verrai peut-être, maintenant, pour en finir.

Il se leva, s'approcha du lavabo.

— ... Je suis dégoûtant, je vais me laver un peu avant de ressortir.

Bassett fit couler l'eau. Je dis à mon oncle :

— Bunny a laissé un mot. Il va à Springfield, dimanche.

Je tirai le papier de ma poche. Après l'avoir lu, mon oncle me le rendit.

— ... Faut-il le prier de voir ce type ? demandai-je.

Mon oncle fit un signe de dénégation.

Il regarda Bassett, et je l'entendis soupirer. Le policier séchait ses mains avec une serviette. Il mit ses lunettes dans sa

poche, s'essuya les yeux.

— Eh bien...

— À propos de ces cent dollars, dit mon oncle. Aimeriez-vous savoir où retrouver les quarante mille dollars de Waupaca ? Payeriez-vous ce renseignement cent dollars, même si ça vous oblige à faire un petit voyage pour récupérer le magot ?

— Je payerais volontiers cent dollars pour en avoir quarante mille, bien sûr. Mais vous me faites marcher. Comment pouvez-vous savoir ça ?

— Payez, dit mon oncle.

— Vous êtes fou ! Comment pouvez-vous savoir...

— Je ne le sais pas, en effet. Mais je connais un type qui sait. Je vous le garantis.

Bassett le dévisagea un instant, en silence, puis il tira son portefeuille et en sortit cinq billets de vingt dollars qu'il remit à mon oncle, en disant :

— Si vous m'avez possédé, Ambroise...

Mon oncle me regarda.

— Parle, Ed.

— L'argent a été mis à la poste hier, à Chicago, quelques minutes après onze heures. Le paquet était adressé à Elsie Cole, poste restante, Miami.

Bassett entrouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. J'ajoutai :

— ... Vous avez gagné votre pari, oncle Ambroise.

Je lui tendis les deux billets de vingt dollars qui m'avaient été confiés, et il les rangea dans son portefeuille avec ceux que Bassett lui avait donnés.

— Ne faites pas cette tête, Frank, dit mon oncle. Nous allons encore vous rendre un service, en vous accompagnant chez Bunny Wilson. Je n'ai pas encore eu le plaisir de faire sa connaissance.

Bassett reprit lentement ses esprits.

## CHAPITRE XIV

Dans Grand Avenue régnait une chaleur saharienne. J'enlevai mon veston et le portai sur mon bras. À mes côtés, mon oncle ne semblait pas incommodé, malgré son veston, son gilet et son chapeau. Il doit y avoir un truc là-dessous, songeai-je. Comment fait-il ?

Nous traversâmes le pont, gagnâmes Halsted et l'immeuble où habitait Bunny. Nous montâmes l'escalier et frappâmes à sa porte.

J'entendis le lit craquer. Bunny entrouvrit la porte, puis il ouvrit franchement en me reconnaissant. Il était en pantoufles.

— Tiens ! fit-il. J'allais me lever. Entrez.

Nous entrâmes tous. Bassett s'appuya contre la porte. Mon oncle et moi nous assîmes sur le lit. On étouffait dans cette chambre, et je souhaitai que nous n'y restions pas longtemps.

Mon oncle regardait Bunny avec un drôle d'air. Il paraissait étonné, presque stupéfait.

— Bunny, je te présente mon oncle Ambroise... Mr. Bassett, le détective chargé de l'affaire de papa.

J'observai Bunny, sans pouvoir le trouver étonnant. Il portait une vieille robe de chambre. Pas rasé encore, les cheveux ébouriffés, le teint d'un homme qui a bu quelques verres la veille, sans excès.

— Heureux de vous connaître, Bassett. Et vous, Ambroise... Ed m'a beaucoup parlé de vous.

— Mon oncle est un peu fou, dis-je, mais c'est un brave type.

Bunny s'approcha de la commode sur laquelle se trouvaient une bouteille et des verres.

— Prendrez-vous quelque chose, Messieurs ?

— Plus tard, Wilson, interrompit Bassett. Asseyez-vous... Je

voudrais vérifier cet alibi que vous avez fourni à Madge Hunter. Je n'ai pas insisté, sur le moment, parce que je m'occupais d'autre chose, mais j'aimerais savoir, maintenant, si vous pouvez prouver l'heure à laquelle...

— Taisez-vous, Bassett, interrompit mon oncle.

Le détective le regarda avec colère.

— Qu'est-ce qui vous prend, Hunter ? Mêlez-vous de ce qui vous regarde, sinon...

Bassett avança d'un pas vers le lit, mais s'arrêta soudain en voyant que mon oncle ne faisait aucune attention à lui. Il fixait toujours Bunny, avec la curieuse expression que j'avais déjà remarquée.

— Je ne comprends pas, Bunny, dit-il. Vous ne correspondez pas à l'idée que je m'étais faite de vous. Vous n'avez pas l'air d'un tueur. Néanmoins, vous avez tué Wally, n'est-ce pas ?

Il y eut un silence, qui se prolongea tellement qu'on pouvait l'interpréter comme une réponse.

Mon oncle demanda, tranquillement :

— Vous avez la police ?

— Oui, répondit Bunny. Là, dans le tiroir du haut.

Bassett sembla se réveiller. Il s'approcha de la commode et ouvrit le tiroir. Après avoir fouillé sous quelques chemises, il en retira une grande enveloppe de papier épais et dit :

— Je suis bouché, sans doute, mais je ne comprends pas comment Wilson pouvait faire argent de ceci ? Madge est la bénéficiaire, n'est-ce pas ?

— Il comptait l'épouser, dit mon oncle. Madge le trouvait à son goût, répugnait, en outre, à reprendre son métier de serveuse. Elle est de ces femmes qui se remarient vite... Enfin, je n'ai pas besoin de faire un dessin ?

— Vous voulez dire qu'il ignorait l'existence du reçu de la prime ? Il croyait que Madge n'apprendrait l'existence de la police qu'après le mariage ? Mais comment expliquerait-il le fait de l'avoir cachée ?

— Ce ne serait pas nécessaire. Après leur union, il prétendrait l'avoir découverte parmi les affaires de Wally. Et Madge lui permettrait de se servir de l'argent pour acquérir une imprimerie. Il arriverait facilement à la persuader, car les

bénéfices de l'imprimerie les feraient vivre.

Bunny fit un signe d'assentiment.

— Elle essayait sans cesse d'inspirer de l'ambition à Wally, dit-il. Mais ça ne l'intéressait pas.

L'oncle Ambroise enleva son chapeau, essuya son front où perlaient des gouttes de sueur. Il ne donnait plus la même impression de fraîcheur qu'auparavant.

— Bunny, je ne comprends pas très bien. À moins que... C'est vous qui avez eu l'idée ? Vous ou Wally ?

— C'est lui. Je le jure ! Il *voulait* que je le tue, sinon je n'en aurais jamais eu l'idée. Il ne cessait de revenir là-dessus. Bien sûr, il ne m'a jamais dit franchement : « Tue-moi, mon vieux ! » mais depuis que nous avions pris l'habitude de sortir ensemble, depuis qu'il avait su que j'avais besoin d'argent pour acheter mon imprimerie, que Madge et moi nous nous plaisions, il ne cessait de me harceler.

— Qu'entendez-vous par-là ? demanda Bassett.

— Eh bien, il me dit où il cachait la police, dans son casier de l'imprimerie, que personne n'en connaissait l'existence. Il disait : « Madge t'aime bien, Bunny. S'il m'arrivait quelque chose... » Que diable, il matérialisait tout ! En cas de malheur, disait-il, mieux valait que, dès l'abord, Madge ne sût rien de la police d'assurance ; si elle touchait le magot immédiatement, elle irait le claquer en Californie ou ailleurs. Wally désirait faire en sorte qu'elle ne sût l'existence de l'argent qu'après l'union de Madge avec un type qui le placerait raisonnablement.

— Mais tout ça ne signifiait pas : « Tuez-moi ! » Il disait seulement : « Dans le cas où il m'arriverait malheur. »

Bunny hocha la tête.

— Oui, mais sa vraie pensée allait au-delà. Il me disait qu'il regrettait de ne pas avoir le courage de se détruire, malgré le désir qu'il en avait, qu'on lui rendrait service...

— Qu'arriva-t-il, ce soir-là ? demanda Bassett.

— Tout s'est passé comme je l'ai raconté à Ed, jusqu'à minuit et demi. Je raccompagnai Madge chez elle, à ce moment-là, et non à une heure et demie. Après, je pensai qu'elle ne devait pas savoir l'heure et que je nous protégeais tous deux en déclarant qu'il était une heure et demie.

« À ce moment j'avais cessé de chercher Wally. Je savais qu'une partie de poker avait lieu jusqu'à l'aube dans une boîte de Chicago Avenue, près de la rivière. Je remontais Orléans Street et j'arrivais presque à Chicago Avenue lorsque je rencontrais Wally. Il rentrait chez lui, assez éméché, et chargé de quatre bouteilles de bière.

« Il insista pour que je l'accompagne, me donna une des bouteilles en me priant de la porter. Une seule. Il choisit, comme raccourci, la plus sombre ruelle, éclairée à l'autre bout seulement par un lampadaire de la rue perpendiculaire. Il marchait devant moi, sans parler, puis il ôta son chapeau... bref, il voulait que je le fasse, que je l'assomme ! J'aurais Madge et ma propre imprimerie, objet de mes désirs de toujours... et je l'ai fait.

— Mais alors... commença Bassett.

Mon oncle l'interrompit.

— Taisez-vous, policier ! Que vous faut-il de plus ? Laissez-le tranquille. Je comprends tout, maintenant.

Il s'approcha de la commode et remplit des verres. Il me regarda, mais je fis un signe de dénégation. Il versa du whisky dans trois verres, donna celui où il en avait versé davantage à Bunny.

Bunny se leva, il but l'alcool d'un coup, et se dirigea vers la porte de la salle de bains. Il allait presque la franchir lorsque Bassett sembla comprendre. Le policier hurla : « Hé, ne... » et s'élança pour saisir la poignée de la porte que Bunny allait fermer, avant que ce dernier puisse mettre le verrou à l'intérieur.

Mon oncle tituba contre Bassett et nous entendîmes le bruit sec du verrou glissant dans le crampon.

— Nom de Dieu ! cria Bassett. Il va...

— Bien sûr, Frank, dit mon oncle. Cela vaut mieux ainsi. Allons, Ed, sortons d'ici...

Je le désirais, vivement.

Je dus presque courir pour le suivre, dans la rue. Nous couvrîmes une centaine de mètres avant qu'il parût s'apercevoir de ma présence. Il ralentit alors et m'adressa un sourire.

— Quels ballot nous sommes, petit ! Dire que nous

chassions le gros gibier et que nous avons attrapé un lapin !

— Je regrette cette chasse.

— Moi aussi. C'est ma faute. Quand j'ai vu ce mot, il y a une heure, j'ai su que Bunny avait fait le coup, mais je ne comprenais pas pourquoi. Je ne l'avais jamais vu... Que diable, j'aurais dû aller chez lui, seul, sans Bassett...

— Ce mot, commenta-t-il... Oh, je vois, maintenant que vous avez attiré mon attention là-dessus ! Il a correctement orthographié le nom. C'est ça, n'est-ce pas ?

— Oui. Anderz. Il t'avait entendu le prononcer au téléphone, tu ne l'avais pas épelé. Il l'aurait normalement écrit « Anders » s'il ne l'avait lu sur la police d'assurance, dont il prétendait ignorer l'existence.

— J'ai lu ce mot, sans comprendre...

— Je savais qu'il ne s'agissait pas d'un suicide, continua mon oncle sans paraître m'entendre. Comme je te l'ai dit, Wally était incapable de se tuer, un phénomène d'inhibition l'en eût empêché. Mais je n'aurais jamais supposé qu'il eût dégringolé au point de manigancer une pareille histoire. Faut-il que la vie l'ait malmené ! Embarquer Bunny ainsi...

— Il croyait lui rendre service.

— Espérons-le, mais il s'est trompé.

— Depuis combien de temps croyez-vous que ses plans étaient faits ?

— Il a pris cette assurance à Gary, il y a cinq ans. Après avoir accepté le pot-de-vin de Reynolds destiné à obtenir l'acquittement de son frère, il le fit condamner, avec l'espoir, sans doute, que la bande Reynolds lui réglerait son compte. Mais quelque chose arriva alors qui lui fit changer d'idée, ou il prit peur, car il fila de Gary comme un voleur et il brouilla sa piste. Il devait ignorer la présence de Reynolds à Chicago, sans quoi il ne se serait pas préoccupé de Bunny : il n'avait qu'à s'adresser à Reynolds, qui l'aurait liquidé à moins de frais.

— Depuis cinq ans, il...

— Mais oui, cette idée n'a cessé de le travailler. Il continua de payer les primes de l'assurance, du moment qu'il l'avait souscrite, se promettant, sans doute, d'agir ainsi jusqu'à ce que tu aies trouvé un bon travail, après tes études. Il a dû

entreprendre Bunny vers le moment où tu es entré à l'imprimerie Elwood. Mon Dieu !

Nous attendions que le feu rouge virât au vert. Nous allions traverser Michigan Boulevard, ayant marché plus loin que je ne croyais. Après, mon oncle me demanda :

- On prend une bière, petit ?
- J'aimerais mieux un Martini. Un seul.
- Alors, je vais t'en offrir un dans une boîte chic. Viens, je vais te faire voir du pays !

Nous longeâmes Michigan Boulevard jusqu'à l'hôtel Allerton. À l'intérieur, un ascenseur spécial nous fit monter jusqu'au sommet, et le trajet dura un long moment, car l'Allerton est un building de haute taille.

Un bar, très élégant, occupait tout le dernier étage. Il y faisait bon, grâce aux fenêtres ouvertes ; à cette hauteur, la brise était vraiment fraîche.

Nous prîmes une table près d'une fenêtre, pour jouir de la vue. Le soleil brillait sur les gratte-ciel, qui semblaient des doigts pointant vers la voûte céleste. Un spectacle magnifique, presque incroyable.

- C'est beau, petit ?
- Beau comme l'enfer, répondis-je. Mais on s'y brûle les ailes !

Il se mit à rire, de ce rire qui dessinait de petites rides autour de ses yeux.

— Une ville inouïe, petit. On peut y vivre les plus folles aventures ; et toutes ne sont pas fâcheuses...

Je fis un signe d'assentiment.

- Claire, par exemple.

— Et ta façon de bluffer les voyous de Kaufman ! Et le coup que tu as donné à Bassett en lui apprenant où se trouve l'argent Waupaca ! Il passera le reste de sa vie à se demander comment tu l'as su.

Mon oncle se mit à rire.

— Il y a quelques jours, petit, je t'ai un peu troublé en t'apprenant que ton père, à ton âge, s'était battu en duel et avait eu pour maîtresse la femme d'un directeur de journal. Mais tu ne te débrouilles pas trop mal, non plus ! Je suis un peu plus âgé

que toi, mais je n'ai pas encore tué un bandit avec un tisonnier de rien du tout, ni couché avec la poule d'un de ces messieurs !

— C'est fini, maintenant, je reprends mon boulot. Vous retournez à la foire ?

— Oui. Tu vas devenir imprimeur ?

— Pourquoi pas ?

— Bien sûr. C'est du bon boulot, ça vaut mieux que d'être forain. Ce n'est pas un métier sûr. On vit dans des tentes, comme des Bédouins, on n'a jamais un chez-soi. On mange mal, et quand il pleut, on crève d'ennui. Une vie infernale !

Je me sentis déçu, non pas que je comptais l'accompagner, mais j'aurais voulu qu'il me le propose. C'est bête, mais c'est comme ça.

— Oui, c'est une vie infernale. Mais si jamais ça te tentait, petit, je faciliterais tes débuts. Tu pourrais réussir, tu as ce qu'il faut pour ça.

— Merci, répondis-je. Mais... bien sûr...

— O.K., fit-il, je ne te pousserais jamais à le faire. Je vais envoyer une dépêche à Hoagy, puis j'irai à l'hôtel faire mes paquets.

— Alors, adieu !

Il me serra la main et partit. Je restai là et contemplai le spectacle qu'encadrait la fenêtre.

Je renvoyai la servante qui vint me demander si je voulais une autre consommation.

Je restai assis longtemps. Les ombres portées des monstrueux buildings s'allongèrent, le bleu clair du lac devint plus foncé. La brise fraîche entrait toujours par la fenêtre ouverte.

Puis je me levai, bouleversé soudain à l'idée qu'il était parti sans moi. J'avisai une cabine téléphonique et j'appelai l'hôtel Wacker : on me mit en communication avec la chambre de mon oncle, il s'y trouvait encore.

— Ici, Ed, dis-je. Je viens avec vous.

— Je t'attendais. Tu as mis un peu plus de temps que je ne le pensais.

— Je cours chez moi remplir une valise. Je vous retrouve ensuite à la gare ?

— Nous rentrons par un train de marchandises, petit. Je suis fauché, il ne me reste que quelques dollars pour bouffer en route.

— Fauché ? répétai-je. C'est impossible ! Il vous restait encore deux cents dollars, il y a quelques heures !

Il se mit à rire.

— L'argent d'un forain lui file entre les doigts, je te l'ai déjà dit. Rendez-vous au coin de Clark Street et de Grand dans une heure. Nous prendrons un autobus et nous trouverons bien un train de marchandises un peu plus loin.

Je rentrai vite à la maison et fis mes paquets, heureux à la fois et désolé que maman et Gardie soient sorties. Je leur laissai un mot.

L'oncle Ambroise m'attendait au coin de la rue, lorsque j'y parvins. Il tenait à la main sa valise et un étui à trombone, neuf.

Mon coup d'œil le fit sourire.

— Un cadeau pour toi, petit. À la foire, tu apprendras à t'en servir : plus tu feras de bruit, mieux ça plaira ! Et un jour tu joueras si bien que tu nous quitteras, peut-être. Harry James a bien débuté dans un orchestre de cirque !

Il ne me permit pas d'ouvrir l'étui. Nous prîmes un autobus qui nous mena dans les faubourgs. Puis nous avisâmes la gare de marchandises et nous traversâmes quelques voies.

— Nous sommes des vagabonds, maintenant ! dit mon oncle. Demain soir, nous débarquerons à la foire.

On formait un train. Nous trouvâmes un wagon vide et nous y montâmes. Le soir tombait, on n'y voyait guère dans le wagon, mais j'ouvris l'étui.

Je poussai une exclamation et ma gorge se serra, car je venais de comprendre comment mon oncle avait dépensé deux cents dollars, ou presque !

C'était un instrument de professionnel, un magnifique trombone. Le métal brillait tellement qu'on pouvait l'utiliser comme miroir. Je le soupesai avec respect, le trouvai léger comme une plume.

Une merveille ! Je le sortis de l'étui, l'ajustai, appréciai le parfait équilibre de l'instrument.

Je me rappelai mon expérience du trombone à l'école de

Gary, et, portant l'embouchure à mes lèvres, essayai d'en tirer quelques notes. Ce ne fut guère brillant, mais je persévérai...

Le convoi s'ébranla lentement, avec force secousses. Je continuai à jouer, heureux de sentir que je n'avais pas tout oublié et que je m'y remettrais vite.

Puis quelqu'un cria « Hé, là ! » et je vis que ma sérénade allait nous causer des ennuis. Un garde-freins courait à côté du convoi, rattrapait notre wagon. Il hurla : « Descendez ! » et mit ses mains sur le plancher du wagon pour faire un rétablissement et sauter à nos côtés.

— Passe-moi ton outil, me dit mon oncle.

Il le prit, s'approcha de la porte, emboucha le trombone et lança à la tête du garde-freins une note horrible, criarde et fausse, de quoi vous faire grincer des dents.

Le bonhomme jura et lâcha prise. Il courut encore un peu, puis il abandonna car le train prenait de la vitesse.

Mon oncle me rendit l'instrument. Tous deux, nous éclatâmes de rire.

Puis, je me remis à jouer. Je parvins enfin à lancer quelques notes claires, riches, pleines de résonnance, dont je ne me serais pas cru capable.

Puis, je cafouillai de nouveau, et mon oncle se remit à rire. Je dus renoncer à jouer encore, je riais trop. Le fou-rire nous gagna tous les deux.

Ce fut ainsi que nous laissâmes Chicago derrière nous, en riant comme deux idiots...

FIN